

réservée quoique courtoise. Je crois qu'elle était en charge de la direction du personnel de la société dont le comité d'entreprise, le fameux C.E. nous avait organisé le voyage. Malgré le caractère affable de cette femme, il n'était cependant pas sûr qu'elle irait nourrir nos conversations à la veillée, au moins sur un mode adapté aux congés que nous passions ensemble. Comme je considérai la découverte du pays comme une affaire qui m'était tout à fait personnelle, je me dis que cela n'avait guère d'importance.

Haciendas

Poursuivant notre route, une impression neuve me gagna dans un lieu dont les particularités m'étaient jusqu'à lors inconnues. Nous étions sur un très haut plateau, réputé quelque peu marécageux et où, disait-on, des chevaux continuaient à vivre à l'état sauvage. Au sein de notre groupe, Olympe, une ravissante jeune femme brune aux longs cheveux et à la silhouette sportive ne tenait plus en place. Elle pratiquait l'équitation avec délectation en France et elle s'enflamma à la perspective de pouvoir côtoyer ces animaux exceptionnels, sans même être sûre que cela soit possible. Sans que nous ayons pu rencontrer le moindre *chagra*, version locale du gardien de vaches monté sur un cheval, elle se représentait mentalement un incroyable idéal. L'imaginaire d'Olympe attisé par son romantisme juvénile s'était enflammé en se dépeignant la vie extrêmement rude de ces personnages qu'il était si facile d'ériger par la pensée en héros suprêmes du folklore vivant. Il faut la comprendre, passionnée, elle s'était mis en tête un véritable film de cinéma à grand spectacle, avec des hommes juchés sur des montures quasi sauvages, les chevauchant installés le plus solidement possible dans leurs profondes selles de cuir rêche. Ils étaient tous dotés de ponchos en laine rayés, de chapeaux typiques, d'écharpes en laine, de pelisses en peau de mouton retournée, de

que la providence ne saurait l'investir d'un quelconque dessein : je doute, dit-il : « que le théologien le plus croyant ose attribuer à la nature de ces montagnes la finalité d'une utilité pour l'homme »².

Cette indifférence hostile à la montagne, voire la détestation du « sentiment de montagne » surprennent. Peuvent-elles être imputables à une indifférence généralisée d'Hegel à la nature, à son inimitié vis-à-vis de Jean-Jacques Rousseau ou bien au mal aux pieds qui l'a fait souffrir dès son deuxième jour de vacances dans les Alpes ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Mais, s'il existe un seul réfractaire, niant que chacun d'entre nous ait sa propre montagne magique, c'est bien lui : Hegel. Cette position inamicale est peu répandue, mais ni sa sagesse de philosophe, ni son isolement, ni l'élégance de son style n'ajoutent quoi que ce soit à ses dires. Tout cela ne suffit pas à ce qu'il ait à lui seul raison. Beaucoup d'hommes, la majorité d'entre eux même, savent avoir un rapport privilégié avec la montagne. Une autre hypothèse vient à l'esprit. Hegel s'est rendu en vacances dans les Alpes en 1796 alors que c'était devenu la grande mode dans les milieux privilégiés de son époque. Il entreprit son voyage dix ans à peine après que le sommet du Mont-Blanc avait été conquis. Paradoxalement, Hegel détestait peut-être tout simplement ce qui est à la mode, dans l'air du temps, le *Zeitgeist*.

Notre groupe comportait une panoplie de personnalités différentes. Cette dame qui portait le même nom de famille qu'un astronaute célèbre était en fait plutôt une vieille demoiselle très

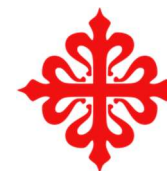
² Cette réflexion de Hegel figure dans une réponse à l'ouvrage du pasteur E. Bertrand, *Essai sur les usages de la montagne*, Zurich, 1754. Propos cités par Majastre Jean-Olivier. Les vacances de Hegel. In: *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n°1-2/1988. La haute montagne. Visions et représentations de l'époque médiévale à 1860. pp. 245-250.
DOI : <https://doi.org/10.3406/mar.1988.1376>
www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1988_num_16_1_1376

Un peu perdu dans ces considérations géomorphologiques, en considérant cette dilatation des distances, j'en revins à penser à l'attitude d'Alix face au Chimbo'. Il faut bien reconnaître que j'en conçus une grande admiration pour elle qui avait su s'asseoir longuement face au géant. À ce moment, que pensait-elle de moi ?

À mon corps défendant, je commençai à craindre davantage l'indifférence d'Alix plus que tout autre péril. Je me trouvai simultanément dans l'obligation d'être prêt à faire face aux sept types de risques volcaniques plus ou moins élevés qui ont été répertoriés par les spécialistes. Les coulées de lave, les projections et les retombées, les nuées ardentes, les gaz, les coulées boueuses, les éboulements et raz-de-marée, sans oublier d'y ajouter les tremblements de terre qui les précèdent souvent : tout cela me paraissait sérieux et digne d'être pris en considération, mais c'était plus fort que moi, mon esprit était ailleurs.

La meilleure preuve que ce que j'avance à propos de la « Montagne magique » est proche de la vérité est que mes prises de positions supportent confortablement d'être mises en vis-à-vis d'une contradiction. Celle-ci apparaît extrêmement vive et singulière du fait de son étrangeté. Son auteur est en effet le grand philosophe allemand Hegel Il exprime un point de vue très exceptionnel dans les deux sens du terme ; il nous fait part d'un dédain vraiment rare et son auteur possède toutes les apparences d'une sagesse a priori fort peu contestable. En vacances, Hegel s'est répandu en critiques ou pire en une indifférence vivement revendiquée à l'égard de la montagne. Le grand homme, exact contemporain de von Humboldt, n'a pas hésité à écrire que : « Ni l'œil ni l'imagination ne trouvent dans ces masses informes un point où le premier pourrait se reposer avec plaisir et où la seconde trouverait une occupation et un jeu. » Il conclut « La vue de ces masses éternellement mortes ne suscita rien en moi, si ce n'est l'idée uniforme et à la longue ennuyeuse ; c'est ainsi ». « *Es ist so* ». Il écrit même que la nature lui semble stérile et

Pierre Saint-Martin de la Tour-Blanche



Des fous aux pieds bleus sous le nez du diable

« montagne magique » resteront toujours secrets. Je ne suis d'ailleurs pas le seul à m'être fait envouter par le Chimbo'. Une jeune femme de notre groupe prénommée Alix s'était, elle aussi mise à l'écart. Elle s'était assise en tailleur dans l'herbe, le regard entièrement capté par le sommet. Le temps qui avait été prévu pour cette escale venait à sa fin. Au moment de quitter le site, le chauffeur du bus lui-même est venu la chercher, la réprimandant d'être restée à la traîne. La magie n'est pas forcément centrale dans les préoccupations d'un chauffeur de bus, mais la fascination créée par l'altitude de cette montagne géante, le point culminant du pays, méritait pourtant qu'on s'y attarde : c'est elle qui avait raison.

Il faut dire que jusqu'au XIX^e siècle, les hommes, y compris Alexander von Humboldt lui-même, ont cru de manière erronée que le Chimborazo était la montagne la plus haute du monde, avec l'altitude qu'on lui connaît aujourd'hui, 6310 mètres tout de même. Il est vrai que Humboldt ne disposait pour sa part que d'un baromètre à mercure pour mesurer l'altitude. Eh bien, tous ces savants n'avaient pourtant pas si tort que cela. Nous savons en effet aujourd'hui avec grande précision que la Terre est une sphère renflée ou une sorte d'ellipsoïde aplati aux pôles. Qui a dit un patatoïde ? Soyons stricts, à l'équateur le rayon de notre drôle de globe fait vingt-et-un kilomètres de plus qu'aux pôles. Le Chimborazo qui est tout proche de l'équateur, bien plus proche que les sommets de l'Himalaya, se hisse donc précisément sur ce renflement naturel. Il devient ainsi le sommet le plus éloigné du centre de la Terre, donc le plus haut de tous. Une fois le calcul fait, son avantage comparé se monte à environ mille huit cent onze mètres de hauteur de plus que l'Himalaya. Bien ! Juste retour des choses, du même coup, ce record purement terrestre établit aussi le Chimborazo comme étant le lieu de notre planète qui est le plus proche du Soleil. Voilà qui est incontestable. Cela ne saurait déplaire aux descendants des Incas qui ont jadis conquis et peuplé le pays.

À son insu, l'œuvre de l'auteur allemand a quelque peu monopolisé à son unique profit, voire phagocyté le couple de mots montagne et magique, ce qui rend difficile à utiliser après lui cette expression. Il l'a transformée en un syntagme indissociable. Il semble pourtant que Mann utilise le mot montagne dans le sens générique du terme, tant les hauts sommets pullulent autour de Davos et il n'en particularise aucun. Pour ma part, je veux vous parler ici simplement du sens commun accordé à ses mots, sans mobiliser la référence littéraire à l'auteur allemand. Il s'agit de se pencher un par un sur les couples constitués d'un individu spécifique avec une montagne unique. À chacun sa montagne magique. Indéniablement le mont Fuji, le Canigou, le Cervin alias le Matterhorn, l'Etna, l'Elbrouz, le Kilimandjaro, l'Himalaya, le K2, le Chimborazo et bien d'autres sont tous éligibles au titre de « montagne magique » pourvu qu'un quidam, même isolé, ou au contraire une multitude la désire. Choisissez donc la vôtre à votre tour. Bien sûr leur altitude, la régularité de leurs pentes, leur massivité ou même le poids qu'elles font subir aux paysages environnants installent une montagne dans ce rôle aristocratique. Mais, il y a autre chose que je ne saurais définir et qui touche à l'évidence irraisonnée.

Lors de ce séjour, je me suis rendu avec les autres sur un haut plateau andin depuis lequel la vue sur le Chimborazo est inégalable. À dessein, je me suis empressé de me retirer, me posant à quelques pas à l'écart du groupe de mes compagnons de route, à une bonne distance, pour m'isoler, car je les voulais à la fois silencieux et transparents. Ce moment aurait mérité d'être une *rêverie d'un promeneur solitaire* au cours de laquelle je me serais trouvé au plus proche de ma nature originelle d'homme. Devant la montagne, je n'ai rien pu faire d'autre, sinon me taire - longtemps. J'étais debout face à elle. Je sentais à peine le vent frais d'altitude caresser ma peau. Il y avait une dimension qui aurait pu être religieuse dans ma contemplation du Chimborazo et je l'ai fait durer le plus longtemps qu'il m'a été possible. La magie ne s'explique pas, les arcanes de la

« Veux-tu vivre heureux ?
Voyage avec deux sacs,
l'un pour donner,
l'autre pour recevoir. »

Johann Wolfgang von Goethe

CHAPITRE PREMIER

Voyage organisé

Si vous êtes curieux ou même uniquement partisans de chasser l'ennui, il vous appartiendra toujours de choisir de partager ou non avec moi quelques-unes de mes émotions, toutes extirpées de mon pauvre petit cœur minuscule, lui-même perdu au milieu de sommets vertigineux et échoué sur les plages d'îles paradisiaques. Je saisis néanmoins la chance que j'ai de vous avoir pour lecteur et, quitte à

en abuser un peu, je m'apprête à vous faire un éloge de la banalité, mais il s'agira toutefois d'en cueillir la fleur fragile.

Qu'y a-t-il en effet de moins aventureux qu'un voyage organisé proposé par un comité d'entreprise ? Celui que je vais vous raconter était presque comme les autres, celui d'un petit groupe transbahuté dans un autobus, en bateau ou dans un avion. Mes compagnons de voyage étaient obsédés par les horaires des repas, par les arrêts pipi, les photos et les achats dans les boutiques de souvenirs, *toujours nécessairement typiques* et ils étaient successivement tous handicapés par la *turista*. Ne croyez pas qu'il n'y aurait aucun commentaire supplémentaire à apporter à la relative bassesse du tourisme de masse. *Je hais les voyages organisés et les explorateurs* chaussés d'extases de cartes postales ou de *selfies*. *Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! Vingt-cinq ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois l'Amérique du Sud et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois, une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché.* À la question désabusée de Claude Lévi-Strauss demandant *si de si pauvres souvenirs méritent que je lève la plume pour les fixer*, je réponds, qu'une fois vite oubliée la médiocrité du cadre que je viens d'évoquer, vous lecteurs resterez avec moi libres d'en sortir. Je ne suis ni ethnologue, ni anthropologue, ni aventurier. Habitant sur Terre, mes pieds tentent de rester ancrés dans la Nature et mon cœur tente d'être toujours ouvert sur le monde et encore plus ouvert à ses locataires.

Dès mon arrivée dans ce pays qui porte le nom d'une ligne imaginaire, il m'a fallu changer de calibres. J'ai dû revoir à peu près toutes les échelles de mes perceptions ordinaires. Ainsi, chez nous, tous les amateurs du Tour de France cycliste le savent, tout au bout de sa fameuse route aux vingt-et-un virages se trouve L'Alpe d'Huez,

CHAPITRE II

Ma Montagne magique

Je voudrais partager un mystère avec vous. Il est difficile de déterminer ce qui fait que les hommes considèrent une montagne comme étant magique. Pourquoi la distinguent-ils des autres en la magnifiant ainsi ? Je ne saurais le dire, mais il est certain qu'il existe dans le monde un nombre limité de montagnes qui sont ainsi qualifiées à titre individuel de montagne dotée de magie. Je ne fais pas ici de référence explicite au roman de Thomas Mann. Il y a certes décrit amplement les mérites des arbres qui peuplaient l'environnement de ses nombreux personnages et l'ambiance très particulière qui régnait dans leur lieu de résidence montagnard. Mais ce livre remarquable s'intéresse surtout aux femmes et aux hommes et finalement assez peu au trouble qui s'établit parfois entre l'un de nous et une montagne particulière avec laquelle chacun d'entre nous entretiendrait une relation toute personnelle.

parcourant à toute allure les rues fortement en pente. Derrière sa peinture de camouflage de brousse, une première jeep verdâtre ouvrait la voie à un camion de transport de troupes bâché à l'ancienne. À peine arrêté, le camion fit se déverser une succession de soldats formant un chapelet de sbires kakis armés jusqu'aux dents. Ils s'égrenèrent pourtant plutôt nonchalamment le long du trottoir où nous attendions. Nous aurions dit qu'un coup d'état s'était déclenché précisément au petit matin au moment exact où nous devions partir pour une bien-innocente balade. Cela aurait sans doute été tout à fait possible, mais ce jour-là, ce ne fut pas le cas. Nous sommes tout de même partis assez vite hors de la capitale sans demander notre reste. L'épisode vécu en direct par les badauds que nous étions, rendit ipso facto assez secondaire le récit de la quasi nuit-blanche de nos camarades, reléguées dans le grenier de l'hôtel.

modeste village d'altitude en Oisans, juché à mille huit cents mètres d'altitude ce qui, à juste titre, force l'enthousiasme de tout le peuple admirateur des exploits cyclistes et draine la ferveur des skieurs. Mais, c'est une peccadille en comparaison de ce qui advient dans la capitale de l'Équateur. Pour mon avion, depuis son altitude de croisière de trente mille pieds, il s'agissait d'effectuer une descente beaucoup plus modeste que d'habitude avant atterrir. En effet, rejoindre le plancher des lamas, des vigognes, des alpagas et autres guanacos depuis les cieus est sensiblement moins long que ce qu'il convient de faire chez nous pour rejoindre le plancher des vaches. Car Quito c'est haut ! La ville s'est en effet accrochée plus ou moins provisoirement à deux mille huit cents mètres d'altitude donc exactement un kilomètre plus haut que notre ancien petit village de bergers d'alpages transformé en station de ski. Voilà pour les hauteurs. Par ailleurs, à seulement dix kilomètres du centre de la capitale de Quito, soit la même distance que celle qui relie la ville de Sceaux à celle de Paris, on m'a vite rappelé qu'il y trône un superbe volcan de banlieue. Il est toujours en activité et extrêmement dangereux. Pour mémoire, sachez aussi qu'il a la même altitude que le Mont-Blanc. Qui plus est, le cratère sommital de ce *Guagua Pichincha* mesure quelques deux kilomètres de diamètre et sept cents mètres de profondeur, et puis, pour preuve de sa vitalité, en 1999, ce puissant grondeur a osé cracher une colonne de fumées et de cendres de douze kilomètres de haut qui a ensuite recouvert la ville d'un épais nuage de cendres. Il était grand temps que j'oublie l'Europe et mes comparaisons de touriste. Donc, arrivé à destination, une autre question se posait à moi. Je me demandai combien de temps il me faudrait pour me résoudre à considérer cet endroit comme un lieu de villégiature acceptable. Je suis comme ça, je me pose toujours trop de questions.

Métissages

Notre petit groupe hétéroclite de voyageurs fut installé dans un hôtel tout juste convenable de Quito. C'était toutefois un bonheur de se trouver là pour passer une bonne nuit de repos après avoir été soumis à de longues heures d'avion depuis l'Europe. Du fait d'une erreur ou d'une confusion dont on ne saurait dire si elle était sud-américaine ou européenne, il manquait des chambres pour accueillir la totalité de notre groupe. Notre guide et correspondante locale Manuela était déjà rentrée chez elle. La nuit était tombée depuis un bon moment. Deux membres du groupe, trois dames dont deux seulement se connaissaient bien durent longuement parlementer pour trouver une solution avec l'hôtel. Il leur fallut utiliser une batterie de gestes et de signes aussi étendue que possible pour pallier leur ignorance de l'espagnol et compléter les trois mots de l'anglais fruste qu'elles tentaient de partager avec les employés de l'hôtel. L'arrangement extrêmement tardif consista à les loger à trois dans une chambre à un lit minuscule complété par un matelas disposé par terre dans une sous-pente, un lieu sombre et malsain qui était normalement destiné au seul personnel. Le local servant de chambre surplombait une station-service et une boîte de nuit. Il fallut faire fuir un gars qui était là, dans ce gourbi, on ne sait pourquoi, car il n'appartenait pas au personnel de l'hôtel. Mes collègues de voyage, parmi lesquels figurait Mireille, habitante de Bayonne, une sorte d'archétype des femmes aux foyers insensiblement accompagnées de leurs maris conventionnels, ne s'attendaient pas à un tel plongeon, un retour si brutal dans le monde de Zola, au pied d'un volcan dont elles ignoraient tout, y compris les gigantesques dangers. En regard des mésaventures de ces infortunées voyageuses, ma nuit fut prodigieuse et les rêves que j'attendais tant m'apparurent comme étant enfin à ma portée.

Au pied de l'hôtel, une piscine étroite avait réussi à se caler sur une portion de territoire rendue horizontale grâce au creusement d'une terrasse sur le flanc de la montagne, une sorte de restanque sud-américaine. Par le plus grand des hasards, en guise de comité d'accueil au petit matin, quand le soleil n'est pas encore trop vertical, ni trop brillant et qu'il n'écrase ni les ombres, ni les femmes ou les hommes, une séance de photos de mode se déroula sous mes yeux. Ce fut assez réjouissant et rafraichissant d'assister alors qu'il n'était que sept ou huit heures du matin au spectacle d'un défilé de mannequins en maillots de bain réunis autour de la piscine de l'hôtel. Elles m'offraient, sans que j'aie rien demandé, une splendide représentation de la variété et de l'éclat des jeunes filles équatoriennes. Ces jolies brunes aux peaux mates et hâlées étaient toutes des femmes absolument magnifiques. Elles me donnaient à voir un florilège des beautés métis du pays. Ce véritable éventail d'élégance et de charme s'appuyait sur les mérites de plusieurs peuples andins. Leurs physionomies étaient mêlées à celles d'apports coloniaux rendant les origines territoriales indémêlables. Au-delà d'un exotisme de pacotille destiné à faire la couverture des magazines, cet éloge à la variété constituait un magnifique prélude féminin à ma découverte du peuple, incontestablement composite. J'étais ainsi affranchi d'une contrainte. Le pays, capable de tout, allait certainement me réserver d'autres découvertes et des plaisirs un peu moins superficiels, peut-être même *des vérités que nous allons chercher si loin et qui n'ont de valeur que sorties de cette gangue*¹, celle des magazines.

Le groupe de voyageurs dont j'étais physiquement solidaire se devait de parcourir les routes pour élargir ses horizons. Déposés au pied de l'hôtel sur le trottoir en attente d'un hypothétique autocar de tourisme au petit matin, nous vîmes une succession de véhicules

¹ *Tristes tropiques* Claude Levi-Strauss, Plon, 1955

Robert affirma immédiatement que le chocolat fabriqué à partir des cacaoyers d'Équateur était le meilleur du monde, ce à quoi, Mireille lui rétorqua malicieusement :

- « Nous on ne demanda qu'à te croire, à toi de le prouver de manière bien concrète ! »

Impassible, au lieu de s'exécuter il commença à disserter :

- « Savez-vous qu'il y a eu ici dans ce pays l'un des plus gros booms du cacao dans toute l'histoire du Monde et du chocolat entre 1880 et 1913 ? À la fin du XIX^e siècle a vu le début du boom du cacao, avec des exportations passant de 372 433 quintaux en 1880 à 578 626 quintaux en 1899. En 1895, il y avait 58,6 millions de cacaoyers en Équateur. Dix ans plus tard, 80 millions de ces plantes pouvaient être trouvées dans le pays. Entre 1894 et 1913, l'Équateur était le premier exportateur mondial de cacao, représentant 13% de la production mondiale de cacao et 70% des exportations du pays »

Il avait lu et il avait dit...

Mireille, mi excédée, mi amusée, mais toujours bien campée dans l'intention de voir ses désirs gourmands réalisés, lui répondit aussitôt avec un petit sourire en coin :

- « Nous le boom on demande que ça ! Montre-nous ! »

Tout en disant cela, elle avait porté en direction de ses lèvres le pouce et l'index de sa main droite fermés l'un sur l'autre dans un geste répété qui ne laissait aucune chance à Robert de en pas comprendre le message.

Robert fit mine de ne pas entendre et de ne rien voir tout en poursuivant son discours. Il expliqua qu'après sa découverte chez les Aztèques, la boisson eut tout de suite un grand succès en Europe

bottes de cuir et d'éperons impressionnants. Elle avait occulté l'austérité de l'environnement dépouillé des hauts plateaux andins, oublié les sols humides de prairies rases et la rudesse des rocailles et la froideur des volcans enneigés. Elle oubliait les trop longues journées passées à la poursuite du bétail sur d'aussi longues distances. La boue ou la poussière incessantes, la fatigue et les vents froids n'étaient pas au rendez-vous de ses rêves. Je trouvai ce décalage émouvant, mais je ne voulais ni ne pouvais lui reprocher qu'elle veuille enfin concrétiser toutes ces images qui avaient surgi dans son esprit lors des promenades dominicales de son adolescence bourgeoise dans la propre forêt domaniale de Marly.

À la fois proche de nous et un peu loin des rêves d'Olympe, la destination qui nous était promise était bien une authentique hacienda. Dans mon esprit, l'ambiance qui devait régner dans une hacienda équatorienne vieille de plus de quatre cents ans ne pouvait être rapprochée de rien d'autre. Où aurais-je donc bien pu réunir pareille combinaison de sensations visuelles et atmosphériques ? Il fut convenu que nous ne devions pas nous attarder dans l'hacienda et nous devions n'y prendre qu'un déjeuner. Le volcan Cotopaxi qui nous surplombait nous incitait à bien considérer la modestie de nos existences humaines. Il ressemblait à la perfection aux montagnes que dessinent les enfants lorsqu'on leur confie une feuille blanche sans leur spécifier aucune consigne ni leur imposer une quelconque limitation. Le cône blanc quasi parfait de ce géant désignait le ciel du bout de son dôme glacé à la pointe à peine arrondie. Non loin de là, la ville de Latacunga fut détruite trois fois par le Cotopaxi et à chaque fois reconstruite et, on ne sait si cela est lié, elle fut la première ville classée au patrimoine mondial de l'Unesco en 1978, ce qui hélas ne la protégea jamais des fureurs futures du volcan. Une longue route tout à fait rectiligne nous fit parcourir un site où la lumière était tamisée par des frondaisons végétales qui semblaient nous offrir un peu de protection contre les attaques du soleil encore mal levé. Toutefois,

la préoccupation qui occupait la première place ici et à cette heure n'était pas située au-dessus de nos têtes, mais elle se trouvait juste à nos pieds. Tout au bord de la route, nous vîmes très clairement des constructions d'origine animale toutes régulièrement espacés de quelques dizaines de mètres. Il fallut requérir tous les savoirs des passagers de l'autobus avant de parvenir à identifier ce dont il pouvait s'agir. Des sortes de nappes cotonneuses blanchâtres s'étendaient quelque peu étirées entre des structures végétales sous-jacentes et assez peu visibles. Après quelques conversations furtives conduites à voix basse, une évidence s'imposa grâce aux connaissances de quelques-uns de nos voyageurs qui s'étaient rendus précédemment à de multiples reprises en Guyane. Il ne s'agissait de rien de moins que d'immenses ribambelles de cocons et de nids de mygales. Leurs logements avaient pris possession de la terre sur des kilomètres et aucune réforme agraire au monde ne parviendrait jamais à en déloger les habitantes. Ce microcosme n'incitait guère à la promenade. Sans qu'elle s'en rendît compte, à l'annonce de cette nouvelle, Mireille s'était mise à serrer frénétiquement la petite médaille de baptême qu'elle portait autour du cou suspendue à une courte et fine chaîne en or. Elle avait même superposé ses pouces et index des deux mains sur la médaille. Il semblait même que, figée dans un silence total, elle était résolue à ne jamais la lâcher tant qu'un peu d'air parviendrait encore à soulever sa poitrine. Elle appuyait si fort qu'il semblait que ses doigts aller éternellement garder l'image en creux du profil de la Vierge Marie. Nous poursuivîmes ainsi tous notre chemin avec un petit frisson dans le dos. Il prenait sa source à la fois dans la fraîcheur du matin en altitude, dans notre demi-sommeil bercé par l'autobus bringuebalant et mal chauffé et dans nos imaginaires un peu secoués par la perspective devenue moins improbable d'une rencontre directe avec les araignées velues du rez-de-chaussée.

Au débouché d'un très long chemin bordé de conifères odorants, une majestueuse allée d'arbres formait cette fois une arche au-

à leurs parents qu'ils sont largués, qu'ils ne comprennent rien à leur fils ou à leur fille et qu'ils ne comprendront jamais rien à la vie, eux. Toutes les personnes porteuses de ce type d'attitude se rendent rarement compte de la fatigue que leur vitesse d'élocution et leur manière d'être engendrent chez les autres. C'est d'ailleurs ce qui se passe aussi à l'écoute de trop nombreuses personnalités politiques ou parfois de syndicalistes révoltés. À trop vouloir avoir raison et à trop vouloir convaincre dans l'empressement, ils engendrent très rapidement la lassitude et finissent souvent par nuire à la cause qu'ils défendent. Des adolescents, je vous dis !

Robert derrière ces quatre-vingt-quinze kilos de muscles et d'os et ses vêtements qui trahissaient nettement son appartenance au corps professoral de province, parlait comme un livre. Pour le définir plus exactement, il avait une tendance à parler comme *l'Encyclopedia Universalis*, plutôt que comme Flaubert. Une autre caractéristique pouvait le résumer, ce Monsieur-je-sais-tout, répondait aux questions avant même qu'elles aient été convenablement posées ou énoncées. Vous imaginez bien que cet intellectuel sur-vitaminé par les jeux télévisés à la mode de *Questions pour un champion*, pouvait donc aussi bien susciter l'admiration que l'exaspération ou l'ennui au sein de notre groupe. Du fait de sa carrure athlétique et de son attitude, il se vit affublé d'un sobriquet bien ironique, quoiqu'affectueux. En référence au célèbre dictionnaire, tout le monde se mit à parler de lui en disant que si on avait une question il suffisait d'aller demander au « *Petit Robert* ».

À la décharge de Robert, il s'avéra que cet homme était aussi un grand connaisseur de tout ce qui touche au cacao et au chocolat. Soit ! Du côté pratique, ma conviction était toute faite et je me plaçai clairement dans la catégorie des amateurs, je l'ai donc écouté avec intérêt parler de ce sujet qui touchait de près au pays que nous visitons.

Il ne s'agissait en fait que d'un commerce alimentaire, mais avec quelle noblesse ! Cette boutique vendait au détail la fine fleur du chocolat équatorien.

Dans notre groupe, Robert, qui était ordinairement un professeur du secondaire, avait une nette propension à nous faire comprendre qu'il savait déjà tout, même avant d'ouvrir les yeux, voire dès qu'un espace vide de conversation se dessinait au sein de notre groupe. Ce n'était pas qu'il fut mauvais, mais il faisait partie de ces personnes qui ont tellement besoin qu'on les reconnaisse, que dès qu'elles peuvent s'emparer de la parole, elles vous déversent un flot continu d'informations non sollicitées de votre part. Je dois admettre que cela peut avoir un côté agréable, car pour peu que le sujet m'intéresse, je saisis l'occasion pour apprendre des choses que j'ignorais, bien innocemment et en toute discrétion. Là où me bât blesse, c'est que cette soif d'affirmation de soi prenait chez Robert des formes assez difficiles à supporter. Sa vitesse d'élocution était si rapide qu'il en devenait pénible à suivre et même souvent difficile à comprendre. Cette façon de capter l'attention de l'interlocuteur pour la porter dans sa direction, au point de vouloir l'accaparer totalement finissait par ressembler à une agression. Il s'exprimait en commençant presque toutes ses phrases de la sorte : « Écoute-moi bien ! » Il s'agissait donc d'écouter absolument tout ce qu'il nous disait, sous peine d'un châtement implicite à peine voilé, à savoir rester un pauvre d'esprit, un ignare, un inculte en somme une personne peu digne d'intérêt. Voilà l'injonction inconsciente qu'il nous proférait à longueur de repas et de promenades. Je retrouvai dans ce comportement quelques similitudes avec celui qui caractérise temporairement ces adolescents qui parlent si vite et s'adressent à leurs parents ou à quiconque en mangeant tous les mots. On dirait que le but qu'ils poursuivent n'est pas tant de partager une information importante avec eux, mais bien de monopoliser leur écoute. Ils cherchent à démontrer à voix haute à leurs parents qu'ils existent et veulent dire

dessus de nos têtes et nous invitait à nous diriger vers un portail en fer forgé tout à fait considérable. Il ouvrait sur le jardin d'agrément servant d'avant-scène à l'hacienda. Une fontaine centrale procurait au jardin un soupçon de fraîcheur supplémentaire. Avec le doux gazouillis de son jet d'eau, elle induisait même à son insu un début de sérénité. La chapelle attenante conférait une grande intimité à cet endroit. Ce lieu ombragé, d'apparence un peu trop paisible était visiblement très chargé d'histoire. Il y a deux cent vingt ans, Alexander von Humboldt était venu résider dans ce havre de paix pour pouvoir procéder plus aisément à des observations du volcan tout proche. Dépassé par le froid intense de ses pentes et par la rudesse de l'exercice, malgré plusieurs tentatives, il n'était toutefois jamais parvenu à en gravir le sommet.

Dans l'hacienda, toute la richesse aristocratique de l'Amérique du Sud coloniale imprégnait encore les lieux. Une succession de senteurs m'a envahi. Après avoir respiré les sucs résineux des conifères d'altitude et humé en un instant la fusion de tous les parfums du jardin, c'est l'odeur prononcée de la cire d'abeille qui m'accueillit dans le bâtiment. Comme tous les visiteurs, j'en étais saisi avant même d'ouvrir la porte. L'ancien luxe inouï transparaissait encore dans les moindres détails de l'habitation. Les meubles d'essences précieuses, où l'acajou dominait, faisaient partie de ces pièces de mobilier anciennes qui sont souvent indésirables quand elles craquent toutes seules au beau milieu la nuit. En effet, malgré l'encaustique et la cire d'abeille, quand tout le monde aspire au repos ce claquement soudain d'un meuble de bois ressemble au glas qui annonce un sort funeste. Les multiples décorations de ce lieu étaient comme obnubilées par la représentation des Saints les plus divers. Des images figurant des chevaux ou le Christ, dans toutes les variations possibles, se mettaient aussi de la partie. Cette accumulation ne laissait pas un instant libre aux regards du visiteur. Quelques anciennes photos de famille, en noir et blanc, affadies par les années, se laissaient aller à

nous démontrer que la magnificence des lieux n'avait pas été totalement engloutie par les ans et que, par chance ou par bonheur, l'hacienda n'avait pas été ensevelie sous les cendres volcaniques. Mis en conditions par le foisonnement de ce lieu, nous décidâmes toutefois de délaissier les portraits des ancêtres pour aller nous restaurer.

À table, depuis un moment, j'observai Alix dont le port de tête gracieux démontrait à l'évidence qu'elle aurait pu être la fille infiniment désirable du digne et de l'alors très respectable propriétaire des lieux. En matière de noblesse, bien que sa filiation ne la légitimât point, Alix par la grâce et les dons que la nature lui avait alloués n'avait en effet rien à envier au détenteur du marquisat de Maenza, titulature nobiliaire de caractère héréditaire concédée le 31 mai 1625 par le roi Philippe IV d'Espagne à Luis de Guzmán y Tassis-Acuña, chevalier de Calatrava. Il m'a bien fallu me rendre à l'évidence, un autre indice corroborait la noblesse de la jeune femme. Le prénom Alix dériverait du prénom germanique *Adalhaid*, formé à partir de « adal » - noble - et « haid » - lignée - et signifierait donc « de noble lignée ». J'ai aimé cette origine. Mais puisque j'étais en Amérique Latine dans un pays où la langue espagnole et le quechua règnent en maîtres, c'était donc un lieu bien curieux pour constater l'origine allemande du prénom d'Alix. Est-ce que la provenance de son nom m'aiderait à entamer le décryptage de celle qui le portait. Cette première étymologie supposée n'était toutefois que celle qui est la plus communément admise. Il existe une autre théorie. Tout comme Alexandre, Alix dériverait des mots grecs « alexein » - protéger - et « andros » - homme - . Alix pourrait alors signifier - celle qui protège les hommes -. J'avoue que je ne suis pas insensible à cette deuxième interprétation. Je ne souhaitais finalement qu'une seule et même chose, c'est qu'avec la noblesse de son cœur elle porte intérêt à la protection des sentiments que je me mettais à éprouver pour elle.

besoin de dresser l'éloge d'un hypothétique âge d'or baroque hispano-colombien. Chacun imprimera en son cœur son admiration, ses regrets, sa désolation ou ses espérances à partir de ce bâtiment si porteur de sens

Quitte à se complaire dans une certaine outrance - parfois j'aime bien ça - j'admire aussi la profusion de saints, de chérubins, de fioritures et d'ors inutiles. Au-dessus de leur porte principale, les confessionnaux en bois massif s'étaient vu affubler de visages d'angelots décoratifs sculptés. Voilà qui était sans doute fait pour être plus rassurant et montrer que lorsqu'on se dirige vers le confessionnal, tout espoir n'est peut-être pas tout à fait perdu. Ces angelots joufflus ouvraient des yeux bleus complètement ahuris. Serait-ce l'effet de l'absolution, je ne saurais le dire, mais j'ai pu ainsi sortir rasséréné dans les rues grises de la capitale volcanique où le soleil ne brillait plus comme avant.

Délices

En déambulant dans les rues pentues, nous vîmes toutes sortes de petites boutiques animées par le passage d'une clientèle qui, par un miracle inexplicable, parvenait en permanence à paraître à la fois extrêmement affairée et très nonchalante. Il s'agit d'une alliance de contraires assez surprenante, une sorte d'oxymore dans la manière de s'impliquer dans la vie commerçante du pays. Je ne saurais dire si cette manière d'être était plus sud-américaine que méditerranéenne ou à l'inverse. Dans un tournant bien raide de la rue, une petite boutique attira tout particulièrement notre attention par l'élégance de sa devanture. On aurait dit une bijouterie exposant avec soin des articles de grand luxe ; le fond de son étalage y déployait des teintes boisées mises en valeur par un éclairage très soigné. Mais curieusement ici, il n'y avait pas la moindre trace d'or.

Dans l'aile sud figure une peinture du Jugement dernier et dans l'aile nord se situe l'Enfer. Ces tableaux ont été peints à l'origine en 1620 par le jésuite Hernando de la Cruz et remplacés par des copies au XIX^e siècle. Je me suis régalé à la vue des représentations allégoriques qui déclinent avec un luxe de détails inouï un petit monde tout à fait effroyable. Lucifer est bien là, terrible, tout en haut. Mais les malheureux qui sont condamnés au châtement éternel sont là aussi figés dans leurs grimaces de douleur, entourés de toutes sortes d'accessoires. Dans ce bric-à-brac grandiloquent, j'ai discerné au-dessus de ma tête un usurier, une flûte à bec, un coupable d'adultère, un ivrogne allongé sur le dos entonnoir en bouche, le corps transpercé par la planche à clous sur laquelle il repose, des sorcières, des escrocs, des danseurs, des calomniateurs... D'aucuns se font dévorer le foie par de mystérieux animaux noirs et monstrueux. Pas moins de huit condamnés à la souffrance éternelle de l'enfer se partagent l'espace étroit d'un volumineux chaudron dans lequel ils cuisent à grand feu tout en dirigeant vers moi des regards atterrés et implorants. Il se dit que jusque dans les années 1950, de nombreuses mamans équatoriennes à la fois pieuses et attentionnées venaient ici afin d'édifier leurs enfants à la vue de ce spectacle qui présente l'avantage insigne de ne mériter que très peu d'explications additionnelles. À l'évidence, cet art qui s'est mis dès cette époque au service de la propagation de la foi, a toujours visé à transmettre un message chrétien d'une manière aussi visuelle que possible en essayant de le faire de manière définitivement marquante. Pour y parvenir cet art baroque est loin de négliger l'exacerbation de la crainte de la mort, la puissance de la menace de la damnation et l'exploitation de la peur, toutes perspectives qu'il cultive avec emphase.

Ce fut un véritable choc visuel, mais je dois avouer qu'en décrivant cet environnement, je suis loin de vouloir élaborer une élégie ou d'ériger l'art religieux en modèle. Je n'éprouve pas le

Au cours du repas, un véritable banquet où se pressaient les viandes grillées au feu de bois et toutes sortes de mets délicats arrosés d'un vin très lourd et très sombre, les anecdotes fusaient. L'ambiance devint vite fort joyeuse. Il aurait difficile d'assembler un groupe de convives plus hétéroclite que celui qui était attablé dans ce lieu historiquement chargé. De ce fait, les motifs de réjouissances tout à fait nombreux donnaient lieu à des conversations fort désarticulées. Patrick, un robuste et débonnaire quinquagénaire de notre groupe de voyageurs s'était mis à échauffer encore un peu plus l'atmosphère par des plaisanteries de circonstance. Après les rires, vint le temps des murmures et celui du bouche à oreille. Une histoire ou plutôt une rumeur très locale circulait de proche en proche parmi les personnes attablées. Arrivée à son niveau, dès l'évocation du fantôme de la chambre 22, le sang d'Alix se glaça. Elle y croyait dur comme fer. Manuela, notre guide qui bien entendu était déjà au courant, confirma que la chambre n'était plus jamais proposée aux visiteurs car elle était hantée. La peau d'Alix devint plus blanche que la craie et l'épiderme de ses avant-bras se hérissa de minuscules frissons, imperceptibles pour tout autre que moi qui, une fois de plus, n'avait d'yeux que pour elle. C'est que dans l'hacienda, une mort violente avait oublié sur place un personnage énigmatique. Depuis, enfermé dans une pièce à l'étage, il errait sans fin dans une épopée semble-t-il bien plus triste et bien plus violente que celle que Xavier de Maistre a raconté dans son *Voyage autour de ma chambre*. Je venais de surprendre Alix dans un état de conscience modifié. J'étais aussi atteint par un doute. Je me demandai si son attitude éthérée était-réelle ou si elle n'était qu'une apparence suscitée par mon imagination. Alix se comportait comme si elle venait juste d'assister à un événement extrêmement tragique. J'en conçus aussitôt un remord qui renforça secrètement mon désir pour elle et supposai-je, me rendrait encore un peu plus fautif à ses yeux. Une culpabilité sans motif avait surgi en moi. Comment pouvais-je en cette occasion imaginer lui imputer la

moindre défaillance ? J'étais convaincu que la pureté de mes sentiments était grande, certain que sa surprise était totale et persuadé que ma bienveillance à son égard était infinie. Sa liberté était inaltérable et sa candeur la rendait nécessairement totalement innocente et parfaitement irréprochable, bien sûr...

Un bruit sourd non identifié interrompit ma rêverie béate et me reconduisit promptement à la réalité. Je me trouvai à table, solidement assis sur un lourd banc en bois et bien confiné au sein des murs du *comedor* de l'hacienda. Dans ce pays remplis de surprises, il s'avéra presque impossible de savoir qui était le déambulateur inconnu de la chambre 22. Était-il un ancien insurgé, un révolutionnaire, un général factieux ou un président de la république en disgrâce. Il était bien compliqué de savoir de quel haut personnage de la vie politique locale il avait bien pu s'agir. Comment déterminer lequel d'entre eux était resté enfermé là-haut ? En regard de l'âge présumé des habitants potentiels du lieu, cette hacienda hantée, il fallait faire un peu d'histoire. Il fallait se rappeler que lors de sa très longue accession à la république de 1830 à 1948, l'Équateur connut plus de soixante-deux gouvernements successifs. D'ailleurs, que ces régimes aient été de type présidentiel, militaire ou dictatorial ne revêt aucune espèce d'importance, spécialement quand il s'agit d'un fantôme. Que cet ectoplasme ait été un mari trompé, un amant éconduit, un *libertador*, un généralissime, un président à vie, un insurgé ou un guérillero, voire un mélange de tout cela, n'avait pas d'importance à ce moment-là. Ce qui nous était affirmé avec force au cours de ce repas, c'est que l'occupant avait fini ses jours dans une mort violente : duel, assassinat ou suicide. Peu importait finalement. En tout état de causes, il s'agissait bien de circonstances précises justifiant pleinement que nous ne fussions guère enclins à aller dormir là-haut pour vérifier toutes ces allégations. Dormir au pied d'un volcan géant en activité ne me posait plus de problème depuis longtemps et c'était même devenu une habitude pour moi dans ce

Ma première impression fut accablante, voire aveuglante. Je vous assure que tout ce qui brille dans cette église est en or. Il se dit que 50 à 60 kg d'or en feuilles très fines auraient été utilisés pour recouvrir la quasi-totalité de l'intérieur de cette église immense. C'est finalement très peu surtout si on compare cette quantité au butin fabuleux qu'ont ramassé les conquistadores au Pérou voisin. En pillant Cajamarca et Cuzco ils ont accumulé 10 tonnes d'or à 22 carats et demi et 70 tonnes d'argent fin récupérés pour les seules années 1533 et 1534. Et je ne vous compte pas tout ce qui a été pillé, extrait des mines et envoyé en Europe par des chapelets de galions lourdement chargés. Je me perdis en conjecture sans être capable de déterminer quelle catégorie d'hommes était celle qui était la plus pervertie par la soif de l'or et par la recherche de l'opulence. Qui faut-il blâmer le plus ? J'hésite à faire le départage entre les empereurs incas désormais vaincus, les rois catholiques expansionnistes, les conquistadores sanglants, les prêtres prosélytes, les négociants avides, les pilleurs de tombes impies, les banquiers voraces, les fondeurs plus ou moins alchimistes, les orfèvres tortueux, les marins aventureux, les chercheurs d'or désespérés, les profiteurs et les exploiters cyniques...

La religion a marqué les lieux. Lorsque les Jésuites arrivèrent à Quito en 1586, les ordres religieux des franciscains, des augustins ou des dominicains s'étaient déjà installés dans la ville. À partir de 1605, les Jésuites ont commencé la construction de leur église sur un modèle en croix latine très inspiré par les églises de Rome, *Il Gesù* et *San Ignacio*. Ce qui a forcé mon admiration en ce lieu est qu'il conjugue des savoirs et des maîtrises dont on a la certitude qu'ils proviennent à la fois de l'habileté des artistes et artisans locaux et de celle des Espagnols. Malheureusement, la protection de Dieu n'a pas toujours suffi à éviter à cette église les destructions par les tremblements de terre et les incendies, mais régulièrement l'église a été restaurée.

statues de saints et des fondateurs de l'ordre des Jésuites. Au-delà de ce portail, se trouvait la plus remarquable des œuvres baroques de Quito et probablement de toute l'Amérique Latine. Architecture, sculpture et peinture atteignaient ici l'un des plus hauts niveaux qui soient en matière d'expressivité et d'exubérance.

Ce jour-là, je savais que je ne pourrais jamais exprimer mon étonnement et le partager avec des photographies ou avec une vidéo. Je ne serais pas capable de restituer la beauté de l'ornementation et la luminosité de ce lieu par des images qui seraient toutes éblouies par l'or. D'ailleurs, l'interdiction absolue de prendre des photos était la règle ici et cela n'était aucunement gênant. Compte-tenu de la splendeur éblouissante de ce lieu, je me demandai toutefois comment il était possible que je n'en ai jamais entendu parler auparavant.

Mon entrée se fit par la rue de *Las Cruces*. Une partition en bois sépare symboliquement le monde réel du monde spirituel. C'est alors que s'ouvre un univers scintillant au point qu'il en devient quelque peu enivrant. On s'y frotte naturellement les yeux. Tout l'intérieur est occupé, chargé de décorations et de motifs géométriques complexes. Ici, l'idée aristotélicienne de l'*horror vacui* (« la nature a horreur du vide ») trouve une transposition artistique des plus extrêmes. Tout est rempli et tout est lumière. Les murs, les peintures, les angelots, les saints irradient de tous leurs feux. Il n'y a pas un recoin qui soit laissé sans décoration ou sans ornement. La théâtralité du lieu est immense. Pour parvenir à ce résultat, les bâtisseurs ont mobilisé de multiples ressources. Les perspectives soignées, les représentations en trompe l'œil qui se multiplient sont des exemples de la sophistication qui règne en maître. Il me faut vous dire que cet amoncellement savant nous écrase quelque peu quelle que soit notre condition : prélat, fidèle, pécheur, repenté ou simple terrien, visiteur d'un jour... l'entrée dans ce temple est un événement qui marque les sens.

pays, mais tenter de dormir dans un lieu déjà occupé par un esprit troublé par la violence de sa disparition était une autre affaire, même pour une petite sieste. Il était grand temps que nous poursuivissions notre chemin vers d'autres cieux un peu plus cléments.

CHAPITRE III

J'ai toujours pris soin de moi en voyage en commençant par le bas. Je me fais un point d'honneur à ménager mes pieds et mes jambes en portant de bonnes chaussures de marche. Dans ces conditions, la capitale de l'Équateur a bien voulu se laisser découvrir facilement. Ainsi équipé, je ne répugnai pas à grimper dans des rues en pente, ni à gambader sur les trottoirs étroits et glissants ou les chaussées pavées de basalte. Jusqu'à ce moment, j'errai tout à fait au hasard et je ne savais presque rien de l'endroit où je me trouvais, sinon qu'une faible distance me séparait du centre-ville.

Tout l'or baroque

L'église de la Compagnie de Jésus de Quito, un chef-d'œuvre du baroque du Nouveau Monde, était plantée là. Je ne savais pas ce qui m'attendait derrière cette façade en pierre grise bordée par des colonnes salomoniques, un pignon agrémenté d'anges, de fleurs, de

fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, ce chapeau militaire devient la coqueluche de tous les parents de la bonne société qui l'ont fait porter à leurs enfants habillés en petits marins des pieds à la tête. La mode de ce chapeau rond orné d'un ruban, se répand ensuite parmi les pratiquants du canotage en rivière et leurs admirateurs. Ainsi, les bourgeois, marins d'eau-douce, se légitiment en se mettant à porter un authentique chapeau de professionnel de la mer. Au plaisir de ramer s'ajoute pour eux, celui de s'encanailler dans les différentes guinguettes et autres lieux de plaisance de cette époque. La fabrication en grand nombre du canotier devient une affaire commerciale et la ville de Caussade dans le Quercy se mute alors en capitale industrielle de la chapellerie. Les chansonniers, les peintres, les artistes célèbreront alors aussi ces canotiers, chapeaux de paille et chapeaux de peu qui permettent à tous d'affirmer leur distinction et leur gaité. Avec eux, tous s'affichent et se mettent en avant en pleine lumière alors que ce chapeau a pour vocation principale de devoir leur procurer de l'ombre ! Des personnalités, les sportifs, s'y mettent presque tous, en général dès qu'ils ont fini de pratiquer leur sport ou qu'ils vont se présenter face à un appareil photo ou une caméra. Leurs spectateurs les suivent encore plus largement disponible parce qu'elle était à la recherche effrénée de moyens de subsistance dans ces époques encore largement inégalitaires.

Dans notre petit atelier-boutique équatorien, nous pouvions à loisir éprouver du bout des doigts la finesse de la fibre tressée du panama. Chacun s'essaya à porter ce couvre-chef avec une grande fierté qui pour certains prétentieux exprimait même une morgue injustifiable. Le marchand nous fit l'article. Nous étions assurés de pouvoir garder toute notre vie un de ses chapeaux haut de gamme. Son tressage ultra fin et résistant nous permettrait même de le rouler sur lui-même sans l'endommager et de l'emporter avec nous dans un petit coffret en bois léger, sans encombrer nos bagages et en étant sûrs qu'il retrouverait sa forme initiale. Qui plus est, les

dans les milieux princiers européens et qu'elle suscita rapidement la méfiance de l'Église. La vigilance des autorités ecclésiastiques fut d'autant plus grande que le chocolat était suspecté d'être réconfortant, stimulant, et même aphrodisiaque. À la fin des années 1600, les grandes dames de la haute société coloniale et européenne étaient si friandes de cette boisson mousseuse qu'elles avaient l'habitude de la servir fréquemment, même à l'église. Pour justifier leur plaisir, les partisans du chocolat se sont alors référés à son usage médicinal et ont affirmé qu'il empêchait les évanouissements et la « faiblesse » pendant les longues cérémonies. Un évêque a considéré cela comme un abus flagrant et a pris l'initiative d'en interdire la pratique. Selon lui, boire du chocolat à l'église a manifestement enfreint les lois et il a même été jusqu'à condamner tout cela au motif que c'est « un excitant sexuel qui aurait pour vertu d'inspirer le péché ». Toute l'affaire est devenue un effrayant scandale. Finalement, le pape Alexandre VII en personne, pape qui a été un temps inquisiteur, a dû mettre fin à l'affaire quand, s'appuyant sur un texte du cardinal Francesco Maria Brancaccio, il a déclaré « *Liquidum non frangit jejunum* ». Cela signifiait qu'à l'instar de nombreuses autres tisanes d'herbes et substances liquides, prendre du chocolat n'enfreint, ni ne rompt le jeûne notamment avant la communion ou en période de carême. Il est alors bien considéré comme ayant des qualités médicinales, ce qui mettra fin aux préventions de l'église catholique à son encontre. En 1664, le cardinal alla même jusqu'à préciser « qu'il serait bien dommage d'en laisser le privilège au Diable »

Robert nous affirma doctement que le boom du cacao avait joué un rôle fondamental dans le capitalisme colonial. Il nous fit savoir que c'était à Guayaquil, que les riches propriétaires, les investisseurs et affairistes étrangers avaient prospéré le plus en contrôlant les exportations par voie maritime. La rivalité historique entre Quito et Guayaquil remonterait à cette époque. La nouvelle bourgeoisie gagnée par l'argent sur la côte était bien plus libérale et critique que

l'ancienne classe aristocratique des hauts plateaux, qui était composée en majorité de propriétaires d'haciendas très fidèles à l'Église catholique. La plupart des productions agricoles des pays de la zone équatoriale, cacao, café, sucre font encore et toujours l'objet de spéculations régulières avec des amplitudes considérables. Guayaquil est devenue et est encore aujourd'hui la capitale financière de l'Équateur, et sa rivalité avec Quito s'est maintenue même si elle se focalise aujourd'hui sur les matches de football.

Ensuite Robert quittant le capitalisme et la religion, en vint au cours de botanique. Il partit dans une envolée lyrique décrivant les mérites comparés des cacaoyers *trinitario*, *criollo* et *forastero* en insistant sur la variété locale en Équateur, une sorte de *forastero* au goût dit *arriba* parce qu'il pousse dans les hauteurs et que par fierté, on dénomme ici comme étant aussi le *nacional*. Ce cacaoyer possède des cabosses jaunes et des graines violettes, un peu plus charnues et avec un arôme différent, très fin et caractérisé par des notes de fleurs, jasmin et fleur d'oranger. Nous étions tous sur le point de devenir des experts sous l'influence de cette véritable leçon d'agronomie. C'est alors que Robert, après le « boom » en vint à expliquer les déboires du cacao, le plongeon de ses cours, en un mot le « plouf » qui le suivit dans les années vingt. La maladie qui fit des ravages au sein des cacaoyers s'appelait, nous dit-il, la maladie du balai de sorcière, car elle fait pousser des excroissances indésirables sur les branches et peut-être aussi parce que son éradication est difficile et très exigeante en main-d'œuvre.

Je ne sais pas qui a trouvé la réplique idéale à ce discours très professoral, mais elle s'avéra efficace.

« Si la maladie du balai de sorcière ravageait les cabosses, il aurait mieux valu dire qu'il s'agissait de la maladie de la fée Carabosse ! »

bords étroits, tout aussi chics, lui font concurrence. Ils sont traditionnellement soit de couleur ivoire garnis d'un ruban marron ou noir, soit blancs garnis d'un ruban noir. Dans notre petit local les chapeaux empilés par catégories identiques s'emboîtaient parfaitement pour former des piles de près d'un mètre de haut, de véritables colonnes de paille façonnées par des centaines d'heures de travail minutieux.

Pour parfaire notre instruction, une impressionnante machine, une presse emboutisseuse à injection de vapeur était en démonstration. Elle figurait ce qui se passait probablement à l'échelle industrielle dans une usine des environs de la ville. La mise en forme à chaud de la galette souple et plate avait cela de magique qu'elle était le résultat d'un procédé très simple. Un aller-retour assez lent d'un piston se dirigeant d'abord vers le bas poussant la galette sur un embauchoir, une forte pression hydraulique et un jet de vapeur prolongé faisaient que le couvre-chef acquérait quasi-miraculeusement du relief. Il était même supposé disposer *at vitam aeternam* de ce volume. Voilà une propriété qui est tout à fait avantageuse pour un chapeau réputé, à juste titre, ne jamais devoir passer de mode.

Paradoxalement, même si sa popularité date de cette époque, le panamá, ce chapeau avant tout masculin, n'était pas porté dans la ville la plus élégante du monde, à savoir le Paris de 1900. Un chapeau de paille d'une autre facture y régnait alors en maître. En France, en Europe et aux États-Unis, l'usage généralisé du canotier s'était imposé. Posons les choses : tout rapproche et tout oppose panamas et canotiers. Il faut se souvenir que le canotier était avant tout un élément clé de l'uniforme d'été des marins de l'État au milieu du XIX^e siècle. Il était utilisé spécifiquement par les marins qui manœuvraient les chaloupes et canots, embarcations annexes des grands navires de guerre. Il a fait aussi partie de la tenue de sortie réglementaire, par temps chaud, pour les hommes d'équipage. À la

et même secrètes. Peu importe, car Manuela avait aussi choisi une boutique où le spectacle était garanti et bien organisé par le commerçant. Le futur chapeau panama, commence par être une immense galette ronde terriblement fine et extraordinairement plate. Devant nous, le tisseur au travail était concentré sur son ouvrage délicat. Pour être convaincu de la prouesse, il ne m'a pas fallu longtemps assister à cette scène car j'ai immédiatement conçu une grande admiration pour les artisans qui tissent à la main ces panneaux en palme. Souvent assis par terre le dos appuyé au mur, sous un porche ou une arcade à l'ombre d'un bâtiment, leurs mains habiles ouvrières tressent les fibres avec une infinie délicatesse, une agilité et une rapidité impressionnantes. La confection d'un panama nécessite une ténacité hors du commun. Plus la fibre utilisée est fine plus le chapeau sera souple, élégant et apprécié et plus il sera cher, mais cela ne s'obtient qu'au prix du temps passé. Le tissage d'un chapeau peut demander entre un jour et huit mois, selon sa qualité et sa finesse. Devant nos yeux, notre artisan n'était pas moins virtuose que les plus talentueux des concertistes. Ses doigts volaient dans une minuscule chorégraphie acrobatique comme volent ceux des pianistes qui accomplissent des trilles sur le clavier de leur instrument.

Tout comme moi, Alix était fascinée devant l'impressionnante agilité de ces maestros. S'ils n'avaient été pianistes, ils auraient aussi pu être des harpistes entièrement dévolus à la *Carludovica palmata*, la palme qui fournit cette fibre végétale assez fascinante. Seules des mains expertes peuvent produire de tels chefs d'œuvre.

La boutique minuscule était donc bien une de ces officines où se fabriquent et se vendent les plus fins, les plus élégants et les plus coûteux chapeaux du monde, à porter par beau temps. Les panamás sont aujourd'hui les plus lestes des symboles d'une élégance décontractée. Ils sont connus principalement lorsqu'ils adoptent une forme à large bord du style *borsalino*, mais d'autres styles, à

Devant ce jeu de mots vengeur, que chacun jugera selon ses propres critères d'appréciation, Robert se trouva un peu défait. Mais après une trop brève hésitation, il parvint à se ressaisir en mettant une fois de plus son savoir en avant, par une réplique qui se voulait elle aussi sans appel :

« Écoute-moi bien, dit Robert, la fée Carabosse était vieille, malveillante, laide et méchante. Elle doit son nom au fait qu'elle était bossue « à trente-six carats », c'est-à-dire vraiment très bossue. C'est elle qui a maudit la *Belle au bois dormant* en la plongeant dans un sommeil qui a failli être éternel. Je souhaite qu'elle ne s'en prenne jamais à toi qui t'es moquée de moi et des bienfaits du cacao ! »

Un court silence s'ensuivit. Patrick à qui personne n'avait rien demandé en rajouta. Tout à fait goguenard, il expliqua qu'il savait déjà tout ça depuis longtemps et de plus, il nous inventa sur le champ une véritable histoire issue de son vécu. Sa voiture, restée inopinément en stationnement sous un cacaoyer, s'était marquée d'une cabosse quand elle lui était tombée dessus, la cabosse (pas la fée). Après ce point d'orgue digne d'un collégien, nos emplettes une fois faites, en emportant quelques plaquettes de chocolat, nous nous retrouvâmes tous à la sortie de la boutique très réjouis, nos sacs remplis de délices soigneusement choisies.

.....;

conquistadors espagnols découvrirent à leur arrivée un chapeau de fabrication locale qui recouvrait son utilisateur jusqu'aux épaules et dont la finesse était telle qu'ils pensaient qu'il avait été confectionné avec des ailes de chauve-souris !

Au XIX^e siècle, Manuel Alfaro, un réfugié politique espagnol vint s'installer à Montecristi une ville proche de la côte pacifique, pour exploiter des gisements d'or. Converti en homme d'affaires, il fut bien inspiré quand il commença en 1825 à exporter vers le monde entier des milliers d'exemplaires de ce qu'il appellera le chapeau "*Montecristi*". Dans la décennie des années 1840, ses chapeaux inondèrent le monde. Ils étaient notamment destinés aux chercheurs d'or californiens, puis quelques années plus tard aux ouvriers et autres travailleurs du canal de Panama. Leur succès fut tel que le chapeau y changea de nom. Alfaro organisa en Équateur une production importante et en installa définitivement la tradition. Bien lui en a pris, car les *Montecristis* restent de nos jours les plus fameux de tous les panamas.

Le cinquième des huit enfants de Manuel Alfaro voyagea dès son adolescence au Pérou, en Colombie et en Amérique centrale pour y vendre des panamas. Dès 1864, opposé au régime conservateur de son pays, il dut quitter l'Équateur pour échapper à une arrestation et vint se réfugier au Panamá. Il y fit fortune comme commerçant, et finança un soulèvement à Montecristi en 1870-1871. Par la suite, nommé à deux reprises chef de l'État, ce révolutionnaire fut finalement lynché par la foule en 1912 ainsi que les partisans qui l'accompagnaient.

Cependant, pour nous à Cuenca, une visite calme avait été prévue par Manuela. Comme souvent, le patron de l'échoppe dans laquelle nous allions nous rendre avait probablement passé un accord avec la guide pour drainer les touristes vers son commerce. Nous ignorions tout des privilèges ou de ces commissions discrètes

Cuenca, le nom complet de la ville est un remarquable exemple de ville espagnole planifiée de l'intérieur des terres. Il témoigne de l'intérêt qu'ont suscité les principes urbanistiques de la Renaissance, dans les Amériques. Les parcs, places, atriiums, églises et autres espaces publics sont organisés de manière harmonieuse. Ses rues pavées sont larges et ensoleillées. Par ailleurs, les maisons coloniales simples ont souvent été transformées en habitations plus importantes, spécialement à la période de relative expansion économique.

Si elle n'avait pas été une cité aussi prospère et active, avec son élégance un peu surannée, Cuenca aurait presque pu passer pour une ville de cure, l'ennui en moins. Il est étonnant que dès que j'y ai mis les pieds, j'ai eu le sentiment qu'il y faisait bon vivre, ce qui est plutôt illégitime de la part d'un étranger qui se rend sur les lieux pour la première fois. Peu importe, ce fut un saisissement comparable à ce petit frisson que je ressens parfois, lorsque par accident en plein été, le chaton d'un arbre ou un délicat brin d'herbe se glisse dans mon col et descend dans mon dos tout au long de ma colonne vertébrale.

Cette ville aurait pu être encore plus célèbre si elle ne s'était pas fait voler son principal titre de gloire par une autre ville qui a bien malgré elle usurpé un prestige qui ne lui revenait pas. Cuenca est la principale ville d'où le chapeau de panama tient son origine. La responsabilité en revient à une fibre naturelle issue des feuilles d'une plante palmiforme locale, la *Carludovica palmata* parfois désignée localement comme *paja toquilla* ou encore *jipijapa*. La plante à elle seule n'est pas coupable bien sûr ; on estime que depuis près de cinq mille ans, durant la période de la culture valdivia, l'homme aurait su tisser finement cette palme. Ses feuilles ligneuses se laissent en effet séparer en des lamelles longues, souples et minces dont la largeur peut être rendue aussi étroite que les mains de l'artisan le souhaiteront ! La légende prétend que les

CHAPITRE IV

Le nombril du monde

Un peu au nord de la ville de Quito, nos pas nous conduisirent en un endroit que les Équatoriens ont décidé de créer à *San Antonio de Pichincha*, un lieu qui adopte fièrement le nom de « *Ville du milieu du monde* ». Même si ce choix ne mérite pas vraiment d'être expliqué, cela m'a rappelé ce qu'une tendre amie m'avait raconté sur son enfance. Elle habitait alors dans une obscure bourgade de la banlieue parisienne, assez lointaine et parcourue par un des nombreux affluents de la Seine. Du fait de circonstances inextricables, elle logeait dans un appartement situé dans un petit château qui avait été divisé en appartements pour être mis en location. Cet endroit avait précédemment été la propriété d'Henry Bordeaux, écrivain et académicien français dont la célébrité et le conservatisme autrefois immenses, se sont aujourd'hui vus quelque peu oubliés. Le cadran solaire qui orne la façade de cette grande maison de campagne à prétention de château n'y est jamais devenu un réel sujet d'admiration. Mais, cette amie, dans sa tendre

enfance, à l'âge où il n'est guère permis à une petite fille de s'éloigner de chez elle, avait obtenu la permission de se rendre toute seule à l'épicerie la plus proche, au coin de la rue. Sur demande exprès de sa maman, elle était autorisée à y aller, notamment parce que sur l'itinéraire il n'y avait pas de rue à traverser. L'exception accordée pour cette escapade était de plus réservée au fait d'aller acquérir au dernier moment et en urgence un produit manquant ou en quantité insuffisante pour la préparation du dîner du soir même. Naturellement, l'épicière connaissait bien la fillette, sa maman et toute la famille. Il n'y avait pas besoin de doter la gamine d'un porte-monnaie avec quelques pièces, l'épicière faisait crédit. La mère de famille était accaparée par la préparation du repas du soir pour six enfants et deux adultes. Le papa n'était pas encore rentré du travail. Mon amie m'a expliqué que dans la fratrie, elle faisait partie des « petits ». Là où cela devient important, c'est que dans son souvenir, cette mission de confiance enfantine, menée au rythme du pas de course enjoué d'une fillette, était extraordinairement magnifiée par le fait que l'épicerie en question portait la plus belle des enseignes. Il fallait qu'elle se rende à peine à cent mètres de chez elle à l'«*Épicerie au bout du Monde* ». On ne peut pas concevoir une mission plus noble, plus gratifiante et qui responsabilise à ce point une enfant.

Si comme pour cette amie, le bout du Monde est à deux pas de chez soi, le centre y est donc aussi. C'est bien notre imaginaire qui en décide. Tout est une question d'appropriation, parfois d'ignorance ou même de rejets. Ainsi, on entend dire parfois d'un grand et ardent voyageur qu'il s'est rendu aux quatre coins du globe. Pourtant, notre planète cette pelote fort peu anguleuse, tout comme les globes qui sont fort arrondis, n'a aucun coin et ne saurait a fortiori en avoir quatre, même en rêve ! Il faut ajouter que pendant longtemps les savants ont considéré que la Terre devait nécessairement être une sphère, puisque la Terre érigée en divinité

entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever, de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité." » Il est vrai que La Condamine a fait preuve d'une grande curiosité et d'un grand éclectisme encyclopédique. Il produit la première description scientifique de la matière appelée *caotchu* — car en quechua *cao* signifie « bois » et *tchu* « qui pleure » il francise illico le nom en caoutchouc. Récapitulant ses propres découvertes avec celles de ses compagnons de voyage, il envoie un mémoire *Sur l'arbre du Quinquina* qui sera publié par l'Académie des Sciences de Paris en 1738 et il décrit aussi l'usage du curare par les amérindiens.

La figure du Monde est sortie grandie de l'exploration du grand savant et aventurier. La Condamine a contemplé le Soleil d'Équateur qui resplendit en apportant lumière, chaleur et bienfaits depuis les plus hauts sommets jusqu'au ras de l'océan. Les fonctions symboliques que remplit le Soleil sont ici, encore plus qu'ailleurs, les témoins d'un homme qui cherche à mieux comprendre l'Univers. C'est ainsi que notre Soleil, source de vie, étoile centrale, astre lumineux, porteur de vie dans le monde que nous habitons occupe une place fondamentale, essentielle dans la quête spirituelle et scientifique de tous les citoyens qui parcourent ce pays.

Cuenca, Caussade et Panamá

Encore aujourd'hui, la ville équatorienne de Cuenca ressemble à un rêve architectural de colon espagnol. Elle est claire, propre et ordonnée. Les façades blanches et les arcades qui longent les rues soigneusement pavées par des pierres de lave sombre affichent une belle prospérité héritée du passé. Elles sont la preuve d'une organisation à la hauteur des espoirs de richesses que l'Équateur avait suscités. Le centre historique de Santa Ana de los Ríos de

l'aplatissement de la Terre. C'est à partir de ce travail harassant, et de cette expédition aventureuse que le système métrique décimal a pu être dérivé quelques dizaines d'années après. Le mètre s'est vu devenir la dix-millionième partie d'un quadrant du méridien de la Terre, tel qu'il avait été mesuré par la mission. La Condamine a beaucoup écrit et il nous a légué une large quantité de renseignements dans sa « Relation abrégée du voyage fait au Pérou par Messieurs de l'Académie royale des sciences pour mesurer les degrés du méridien aux environs de l'équateur et en conclure la figure de la Terre. » publié avec Bouguer en 1749

Tout scientifique qu'il était La Condamine était aussi et peut être d'abord un grand aventurier qui a largement parcouru l'Équateur ainsi que de nombreux pays voisins notamment en descendant le cours de l'Amazone. Il connut les pluies diluviennes, les tremblements de terre et éruptions volcaniques. Il eut maille à partir avec ses guides et ses porteurs, indiens pour la plupart, qui n'étaient pas toujours fiables. Il eut à faire face à des disputes internes à sa mission et à des affrontements avec les habitants locaux qui désinstallèrent trois points de référence pour mesures astronomiques à Caraburo, Hoyambaro et Cruz Loma. L'expédition connut plusieurs morts qui se sont produites dans des circonstances variées ce qui illustre à la perfection l'ampleur des dangers qu'ils ont eu à affronter. L'aide-géographe Jacques Couplet-Viguiier fut emporté par le paludisme en 1736, le chirurgien Jean Séniergue fut assassiné à Cuenca le 29 août 1739. L'ingénieur et dessinateur Jean Louis de Morainville fut tué par la chute d'une poutre lors de la reconstruction de l'église Nuestra Señora de Sicalpa dans l'ancienne ville de Riobamba, vers 1764-1765. *De profundis*.

L'éloge que le grand savant Buffon a fait de La Condamine est un exemple de panégyrique dont presque tout le monde aurait pu aimer faire l'objet à titre posthume « ... du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour

cosmique devait être parfaite, et que la sphère est le corps solide « parfait » par excellence.

Alors que dire d'une cité qui affirme en Équateur être la *Ville du milieu du Monde*. En premier lieu, elle est loin d'être la seule. Cuzco au Pérou, l'Île de Pâques au milieu de l'océan Pacifique et le village au nom délicieux de Pougne-Hérison au centre géographique revendiqué de la France métropolitaine, se prévalent eux aussi d'être le nombril du Monde, ce qui commence à faire beaucoup de nombrils. On le sait chacun voit midi à sa porte ; la Chine elle-même s'affirme être l'Empire du Milieu. Tous ces amateurs de centralité et de métaphores anthropomorphes, adoreurs de leur propre nombril ont bien sûr oublié que contrairement à l'Homme, la Terre n'a pas de nombril. Elle n'a pas eu non plus de cordon ombilical à sa naissance, ce qui, reconnaissons-le aurait toutefois pu être assez amusant à observer. La géodésie n'a rien à voir là-dedans ; la Terre nous allons le voir n'est qu'une presque-sphère. Elle n'a sur sa surface ni centre, ni milieu, ni bout(s). On sait aussi que, quoiqu'un peu aplatie en son sommet, la Terre ne porte pas la trace d'un ombilic et contrairement à la mandarine elle ne possède pas non plus la marque d'une tige ligneuse ou d'une branche qui lui aurait permis d'être suspendue par l'intermédiaire de cette attache contenue dans un petit cratère sommital.

Ce qui est vrai pour le bout du monde est aussi vrai pour le tour du monde. Chacun voit le tour du monde comme étant le sien. D'ailleurs, j'y prétends moi-même car je suis né le même jour que Magellan au début du mois de juillet. Au XV^e siècle, contrairement à certaines idées reçues, le fait que la Terre soit ronde était connu depuis l'Antiquité. S'il est avéré que le premier tour du monde a été réalisé grâce à l'expédition de Magellan, une grande incertitude règne sur le fait de savoir à qui reviennent le mérite et la gloire d'une telle performance. Les Espagnols et les Portugais, cinq cents ans après, sont encore aujourd'hui incapables de se mettre d'accord

sur la paternité morale et religieuse de l'initiative, sur leurs implications dans son invention symbolique, sur leurs appétences en matière d'épices et de profits, sur leurs parts en matière de contributions financières et dans la constitution d'équipages de leurs pays respectifs. Parties d'Andalousie, à partir de Séville puis Sanlúcar de Barrameda située à l'embouchure du Guadalquivir, les nefs étaient avitaillées en anchois de Málaga, mais aussi en vinaigre de Moguer et en vin de Jerez. Hors, tous ces éléments ont été cruciaux pour conduire au succès du tour du monde. Magellan lui-même, le grand amour de la Terre, « n'a pas réussi à fermer le bouton de son pantalon », celui qui aurait permis de boucler le tour de la ceinture maritime enserrant le ventre du globe. Magellan, chef militaire mort en action de guerre en cours de route, n'est donc pas devenu le premier à avoir réussi le tour du Monde. Juan Sebastián Elcano, qui prit le commandement de l'expédition après la mort du « bon capitaine », ne peut pas faire plus que prétendre au titre. Il ne peut pas être considéré à coup sûr comme le premier homme à avoir fait le tour du monde, car une autre possibilité existe ! L'hypothèse selon laquelle ce fut Enrique, l'esclave malais de Magellan qui aurait été ce premier homme est tout sauf fantaisiste. Cela fait de la Malaisie une prétendante au titre de pionnière. Cet imbroglio historique-géographique quant à la primauté du bouclage circumterrestre me réjouit car il laisse libre cours à l'appropriation du monde par chacun d'entre nous, à tous les citoyens qui passent par chez nous, même le plus petit ou le plus humble.

Ne croyez pas que l'agitation des esprits autour de ces thèmes serait seulement une affaire concernant de joyeux fantaisistes, au premier desquels se trouverait l'auteur de ce livre. Les grands historiens et les vrais scientifiques, les plus éminents, se sont penchés avec un grand sérieux sur ce type de questions il y a déjà bien longtemps.

Un scientifique français membre de l'Académie des sciences, Charles Marie de la Condamine s'est rendu en Équateur en y dirigeant une mission géodésique entre 1736 et 1744. Le groupe de savants français auquel se sont joints ensuite quelques collègues espagnols devait alors s'efforcer de départager deux thèses et alimenter les débats et discussions qui existaient alors à l'Académie des sciences de Paris. Le « globe » était-il aplati aux pôles comme la mandarine, thèse que soutenait Newton lui-même, partisan du « sphéroïde oblate » ? Cette caractéristique que des astronomes moins pédants préféreront désigner par le « bourrelet équatorial », certes expression moins élégante est, il faut le noter, assez répandue dans le monde des planètes. On le sait, Newton est passé à la postérité pour une pomme qu'il a vu chuter devant lui alors qu'il observait un arbre, ce qui lui aurait inspiré le développement de la théorie de la gravitation universelle. En revanche, selon les théories de Descartes concernant la conformation de la Terre on soutenait en France une version plutôt à l'inverse de celle de Descartes, c'est-à-dire que le globe terrestre, certes un peu difforme aurait plutôt l'aspect d'un citron aplati à l'équateur, un volume que les mathématiciens qualifient de « sphéroïde prolata ». Il y a même eu jusqu'à Voltaire pour s'amuser à l'époque des écarts de perception entre les Français et les Anglais. Voltaire ajoute à la confusion et insiste en filant encore davantage la métaphore fruitière en inversant les rôles. Il indique que : « *À Paris, vous figurez la Terre faite comme un melon, à Londres elle est aplatie des deux côtés.* »

Alors, tant qu'on est dans la salade de fruits, suivons les pas de Voltaire et parlons-en : l'Équateur est de nos jours le pays qui est le plus gros exportateur de bananes de la planète, mais cela n'a rien à voir avec la face du monde.

Revenons-en à la très sérieuse mission de La Condamine et consorts qui a fait des mesures in situ et des calculs topographiques et astronomiques pour déterminer ce qu'était réellement

penser à quelqu'un ? Je n'exagère pas, j'en veux pour preuve qu'on dit de ces oiseaux, en français, qu'ils sont capables de cancaner, causer, crailler, craquer, croailler, croasser, jaser, piailler, siffler et même parler, ouf ! La vérité est que, quand ils s'y mettent, leurs cris sont redoutablement puissants et n'hésitons pas à le dire, horribles. Les zoologues confirment que les perroquets communiquent en grande partie par l'intermédiaire de cris, au lever et au coucher du soleil et que ce sont des cris qui sont tout à fait naturels, soit ! Ils émettent aussi des appels de liaison lorsqu'ils cherchent à localiser leurs congénères ou leurs maîtres et dans ce cas, il faut leur répondre... Les criards colorés peuvent aussi avoir peur de quelque chose et à la vue d'un possible danger ils préviennent alors la Terre entière à grands cris. Comment pouvons nous faire en sorte qu'ils n'aient pas peur au cours de la nuit de repos dont nous avons tant besoin ? Ils n'aiment pas non plus être trop seuls ou isolés. Ces animaux grégaires aiment tellement avoir de la compagnie et de ce fait, par leurs cris, ils désiraient attirer mon attention. Dès que l'environnement est bruyant ou agité, les perroquets cherchent à participer au bruit. Si vous aussi vous criez pour leur dire de se taire, ils vont comprendre que vous communiquez avec eux et vous allez les encourager à crier plus fort que vous. Il est donc très important de ne pas renforcer leur comportement. Vous devez totalement les ignorer quand ils crient et ne surtout pas aller les voir pour les gronder, mais il ne faut pas oublier de les récompenser quand ils sont calmes... (Ça aussi, ça vous ferait penser à quelqu'un ?) Alors le plaisir visuel que nous avons eu à notre arrivée en voyant ces bestioles multicolores au voisinage de notre lodge se trouva un peu gâché par la crainte que nous avons eue de passer une nuit horriblement perturbée. Je regagnai ma chambre en songeant à Alix qui en rejoignant la sienne, n'était pas si loin. Qu'allions-nous devenir sous nos fragiles moustiquaires en étant soumis à l'incontournable et assourdissante surveillance de ces chatoyants cerbères à plumes ? Par chance ou par hasard, cette nuit-là, à défaut

plus finement tissés de ces chapeaux de paille tressée qui sont tous légers et agréables à porter et idéaux pour se protéger du soleil brûlant, protègent aussi très efficacement de la pluie. Nous ne pouvions pas passer à côté de cet article exceptionnel.

Alors oui, panama et canotier sont identiques même si l'un est parfaitement rond et bien plat et si l'autre est assez haut avec des bords parfois étroits et que sa calotte est presque fendue en son milieu. Tout les unit même si l'un est plutôt européen et nord-américain et l'autre venu d'Amérique du sud et plébiscité en Amérique centrale, même si l'un est dilettante et l'autre laborieux. C'est symptomatique, tous ces milliers de chapeaux fabriqués à la main avec des matériaux bon marché et faits pour protéger les prolétaires du soleil alors qu'ils sont au travail ont été récupérés. Ils l'ont été d'abord par les classes moyennes et ensuite par les privilégiés. Les gens « de la haute » se sont servis de ces chapeaux de paille à ruban, pour signifier leur élégance au reste du monde. Les chapeaux des matelots et des travailleurs sont devenus ceux des dilettantes, sportifs, spectateurs, chansonniers, politiciens et élégantes. La preuve en est que parmi toutes les célébrités dont la liste suit, certaines ont opté pour le canotier et d'autres ont fait le choix du panama, sauriez-vous dire qui a adopté quoi : Fred Astaire, Sarah Bernhardt, Humphrey Bogart, Al Capone, Gabrielle Chanel, Maurice Chevalier, Winston Churchill, Colette, Johnny Depp, Édouard VII, Dwight D. Eisenhower, Salma Hayek, Buster Keaton, Nikita Khrouchtchev, Madonna, Claude Monet, Napoléon III, Luciano Pavarotti, Brad Pitt, Théodore Roosevelt, Frank Sinatra, Charles Trenet, Bruce Willis, ... La démonstration est ainsi faite que le soleil est un grand démocrate. Il n'épargne personne. En passant de l'ouvrier terrassier ou du matelot aux grands de ce monde, force est de constater que si des mains habiles ne fabriquaient pas de quoi procurer de l'ombre à ses assujettis, le Soleil pourrait meurtrir tous les hommes sans distinction de statut, de race ou de genre.

Lors de nos essayages, une personne dépassait toutes les autres par son élégance. Je me rendis compte qu'Alix possédait à l'état naturel plusieurs atouts qui la plaçaient au-dessus de toutes les autres femmes. Elle était naturellement assez grande, et après qu'elle se fut coiffée d'un panama aux délicates teintes d'ivoire, sa longue chevelure auburn resplendissait plus encore. Ce jour-là, dans cette modeste échoppe tropicale digne de la rue Cambon ou de l'avenue Montaigne, je fus conquis par cette femme unique qui sans nul doute était celle pour qui ce ravissant ornement avait toujours été conçu. En la fixant longuement, comme pétrifié par tant de grâce, je me rendis compte que ses yeux verts m'avaient frappé en plein cœur et qu'à dater de ce jour rien ne serait plus comme avant.

Après cette découverte, ce que je trouvai ironique, c'est que particulièrement dans les hautes montagnes de l'Équateur, tout le monde ou presque, porte un chapeau qui n'est jamais le panama porté dans les villes du littoral ou à Quito. De villages en villages, ces chapeaux d'en haut ne sont jamais tout à fait différents, ni jamais tout à fait les mêmes. Ce ne sont plus des chapeaux de paille qui sont mis à contribution ici mais des chapeaux de feutre, donc en laine. Ils varient d'une vallée à l'autre, ceux des femmes les distinguent des hommes. Les enfants, même tout petits, ne délaissent pas non plus le chapeau qui fait partie intégrante de leurs costumes traditionnels, établis comme des signes apparents d'origines ethniques et culturelles distinctes au même titre que les ponchos. Le soleil cogne dur en altitude et l'air est vif. Je peux sans contester me risquer à affirmer que si le port de tous ces chapeaux y est si bien établi, ce n'est pas l'effet de la mode, mais celui de la tradition et du besoin de protection.

CHAPITRE VI

Qui a dit aras ?

La descente nous conduisit vers un tout autre paysage. La roche avait cédé la place à la chlorophylle, la poussière s'était évanouie sous la rosée et la chaleur avait définitivement gagné du terrain sur la froidure des hauts. Au milieu de la forêt et au bord du rio Napo nous étions immergés dans une atmosphère moite mais qui n'était pas excessivement chaude du fait de l'altitude qui restait notable. À l'arrivée au *lodge*, le cadre était vraiment superbe. Il n'est sans doute plus nécessaire de vanter la variété ni la richesse de la faune amazonienne, mais dans cette forêt, un comité d'accueil magnifiquement coloré nous attendait. Un petit groupe de grands perroquets, des aras, était là à nous attendre sur des perchoirs très hauts. Ces fidèles compagnons des cruciverbistes constituent aussi une des espèces animales les plus impressionnantes qui soient. Ils sont infiniment remarquables grâce à leur grande taille, leur longue queue, leur bec puissant et leur plumage superbement coloré tout à la fois en rouge, vert, jaune ou bleu. Je me rendis à l'évidence, ce genre de perroquet est un animal semi-domestique qui apprécie beaucoup la fréquentation de l'homme et à les entendre, ils semblaient bien contents de me voir. Je pris l'option de me tenir à distance respectable de leurs gros becs forts crochus et très impressionnants. Familiers, ils ont pris l'habitude de résider ou de revenir régulièrement près des habitations même en pleine forêt amazonienne. Ils sont tellement beaux. Nous devions dormir dans ce lieu, mais un petit détail clochait, car hélas, les aras ne restent des oiseaux magnifiques que lorsqu'ils se taisent ! Cela vous ferait-il

quelques jours plus tard, de retour au niveau de la mer sur le bateau qui nous faisait cheminer dans l'archipel des Galápagos elle ne se sentit pas très bien. Le médecin du bord lui dit alors qu'elle était vraisemblablement « câblée à l'envers », car le mal aigu qui l'avait atteint avec autant de retard était plutôt celui qui atteignait les habitants des hauteurs, celui des indiens quechuas qui l'éprouvaient en descendant de leurs hautes montagnes vers les basses-terres pour venir vendre leurs produits bien plus bas que l'endroit où ils habitent. J'ai alors acquis la conviction qu'un mal aigu d'une autre nature m'avait aussi atteint en ces circonstances. Il ne devait rien à l'altitude, si ce n'est à celle que les sentiments amoureux font parfois surgir. Le germe en était bien là depuis un moment, mais il m'avait fallu attendre l'horizon presque infini du Pacifique pour en prendre conscience. Un mélange d'hébétude et de flottement me fit naviguer dans un entre-deux troublant qui semblait ne jamais vouloir finir. Je ne savais pas quel nom un tiers perspicace aurait pu donner à ce trouble.

CHAPITRE V

Voie étroite

Quand on voyage, tous les moyens de transport sont bons. Alors depuis un moment nous sommes dans les Andes, mais nous n'avons pas encore pris le train. Ce sera chose faite dans un instant car je vous emmène avec moi rejoindre en autocar une petite gare de chemin de fer située à mi-chemin sur la ligne qui, en passant par Riobamba va de Quito à Guayaquil située au bord de l'océan Pacifique.

Nous embarquerons dans une modeste gare intermédiaire qui a tout pour séduire les voyageurs simples. Les villageois et les paysannes portant chapeaux et costumes bigarrés circulent en tous sens, sur les quais à l'intérieur et hors de la gare et tous ces piétons sont nombreux sur la voie, croisant les poules qui picorent entre les rails. Ils sont tous chargés de sacs et de ballots et se croisent dans ce qui paraît être le plus grand des désordres. En fait, ce désordre apparent n'est que l'expression évidente d'un besoin principal, celui d'aller au marché, d'y vendre et de s'y approvisionner. Dans la verticalité ambiante, chaque déplacement dans la montagne est tellement coûteux en temps et en efforts que le train est un

grandissime soulagement jusqu'à en devenir un passage obligé à la fois pour le transport des personnes et des marchandises.

Une draine à bras, passablement rouillée mais toutefois en parfait état de marche, tellement cet engin aime la rusticité, était mise de côté sur une voie de garage du réseau à voie étroite de 1067 mm. Compte-tenu des pentes des voies ferrées, il fallait vraiment être costaud pour s'en servir ici ou bien il fallait se contenter de l'utiliser pour franchir de très courtes distances sur les quelques rares portions à peu près plates du tracé situées dans, le voisinage immédiat de la gare.

Je remarquai dans notre groupe que l'admiratrice du Chimborazo ne perdait pas une miette du spectacle ferroviaire environnant. Je ne sais à quel détail cela tenait, mais je me sentis alors dans la même capacité d'absorption qu'elle, malgré le brouhaha et la confusion qui régnaient dans cette gare.

Pour décrire plus avant l'ambiance que l'on ressentit dans ces lieux, une fois n'est pas coutume, je vais avoir recours à la publicité. Oui, vous savez, souvenez-vous du petit train pimpant, celui qui trottinait pour vendre du café sur cet air lancinant et entêtant. Il s'agissait d'un court morceau de musique introduit par le son d'une trompette conquérante, suivi d'un rythme chaloupé. Le petit train parcourait la montagne, traversant les villages et les paysages andins. Prenant l'Équateur en étau, il était identifié à la *cumbia* péruvienne, devenue colombienne sous le titre de *La colegiala*. Essayez de vous souvenir de *La colegiala*, cette fameuse *colegiala*. Comme il en était pour la *cumbia* et la jeune fille, personne ne sait exactement si ce train se promenait en Colombie, en Équateur ou au Pérou, cela importe peu mais on est toujours dans la même ambiance. On ne sait pas non plus si la demoiselle, vedette incontestée de la chanson, est plutôt écolière, collégienne, lycéenne ou étudiante, ni si elle a jamais bu une seule tasse de café de sa vie...

Nous étions à quatre mille mètres d'altitude sur la ligne de partage des eaux. C'est à cet endroit et à ce moment précis que pour la première fois de ma vie, je me suis rendu compte de l'existence d'un paradoxe géographique pourtant bien simple. Ayant fait pas mal de randonnées pédestres en montagne, j'avais jusque-là plutôt considéré les cols comme d'heureux points bas permettant de franchir la montagne et continuer sa route. Mais, à vrai dire, un col de montagne se définit précisément comme le seul endroit qui est tout à la fois le lieu le plus haut et le lieu le plus bas de sa zone d'implantation. Pour y monter, il faut suivre le chemin « jusqu'en haut », avant de pouvoir redescendre de l'autre côté. Le long de la ligne de crête, force est de constater que c'est localement son point « le plus bas » celui par lequel le randonneur peut passer pour progresser lorsqu'on veut passer sur l'autre versant. Alors, arrivés à notre mini-maxi, à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, si le moteur du car se contentait de s'essouffler un peu, encore une fois il avait l'air de s'adapter, certains d'entre nous se sont mis à souffrir du mal aigu des montagnes. Sous cette appellation faussement innocente se cache un syndrome de souffrance qui peut être terrible. Nous étions peu acclimatés, nous étions montés trop rapidement en haute altitude et certains d'entre nous avaient une sensibilité personnelle plus importante que les autres. Même pour nous qui étions en bonne santé, quelques désagréments apparurent à des degrés divers avec le mal de tête, une fatigue générale et une grande lassitude. Ce mal aigu des montagnes augmente très rapidement avec l'altitude. Il se produirait, dit-on, pour soixante pour cent des personnes exposées lorsqu'elles atteignent quatre mille mètres d'altitude. Comme le mal apparaît habituellement dans les quelques heures qui suivent l'arrivée en altitude et qu'il disparaît quasiment immédiatement à la descente, il nous valait mieux vite redescendre.

Sur le moment ni moi, ni la charmante Alix, cette jolie femme si attentive, n'avons présenté aucun de ces symptômes. Mais

suivant le cours du rio Napo. Pour parvenir sur les lieux de notre incartade et atteindre la forêt amazonienne, il nous fallait rejoindre le versant oriental du massif des Andes. Cette épreuve se fit en autobus. Pour pouvoir descendre en direction du bassin amazonien, depuis Quito, vous avez compris qu'il a fallu commencer par monter pour pouvoir franchir la barrière des Andes. Elles ne m'ont jamais paru si majestueuses. Le nombre de kilomètres à franchir est important, mais ce n'est pas du tout lui qui détermine la durée du trajet. La route grimpe fort et les virages sont rudes, le car et son chauffeur avaient l'air d'en avoir l'habitude, même si les passagers ne l'ont pas autant qu'eux. Non, s'il y a une difficulté, elle n'est pas là. Le problème majeur est une angoisse qui avait tendance à se perpétuer. Au début, la route semble convenable, les lacets s'enchaînent les uns derrière les autres, ensuite la route rétrécit sensiblement, puis en continuant, les tournants se succèdent de manière plus serrée et le bitume a tendance à s'effriter, puis à s'effacer totalement. Nous sommes secoués, il fait de plus en plus frais, mais nous allons bien. C'est alors que surgit, au détour d'un virage aveugle, venant en sens inverse, descendant à toute vitesse, un énorme camion qui a forcé notre chauffeur à s'écarter vivement. Il fit donc flirter les roues de notre bus avec le précipice. Était-ce une habitude ? Même pour ceux qui somnolaient et avaient les yeux fermés à ce moment-là, le résultat fut assez dramatique. Le concert symphonique impromptu qui accompagnait cette véritable passe de torero réunissait en effet le crissement des freins, le hurlement des klaxons, le dérapage des pneus, le jaillissement des pierres sous la gomme et le brigueusement de leur dégringolade dans le précipice, sans compter les cris des autres passagers du car. Cela se produisit plusieurs fois en cours de route. Au bout du compte, tous un peu ahuris, certains terrorisés, frigorifiés par la peur, forcés de continuer, il nous fallut enfin passer par un col où nous fîmes une pause.

Il faut quand même reconnaître l'extraordinaire puissance évocatrice que ce spot de pub télévisée a eue en 1981 pour vanter une grande marque de café, lyophilisé hélas. La chanson a été tellement populaire qu'elle est sortie en France en disque vinyle 45 tours à une époque où il y en avait encore. Elle faisait même danser tout le monde dans les soirées. Cette publicité pour le café avait fait un tabac grâce à une signature ferroviaire haute en couleurs et cinématographiquement très fidèle à la réalité des lieux. Avec une telle ritournelle matraquée sur les ondes, ladite *cumbia* a permis aux ventes de ce café d'augmenter de 60%. Peu importe que les paroles de la chanson n'aient aucun rapport avec les trains, ni avec le café d'ailleurs. La rouerie commerciale s'est vue dépassée par l'adhésion du public toujours en recherche d'un prétexte pour se réjouir, fredonner et danser tout l'été. L'immensité de la platitude des paroles n'a d'égale que celle que le vertige dû à l'altitude des Andes peut nous procurer. Aussi vides qu'un tube peut l'être, elles racontent l'histoire d'un garçon amoureux d'une jeune fille qu'il voit passer avec ses livres. Et malgré tout nous avons pu l'aimer...

La colegiala de Rodolfo y su Típica

¡Esto es para ti, mamitaj	C'est pour toi, ma petite
Hoy te visto	maman !
con tus libros caminando,	Aujourd'hui je t'ai vu
y tu carita de coqueta,	marcher avec tes livres
colegiala de mi amor.	et ton joli minois
Tú sonríes sin pensar que al	Mon amour de collégienne
mirarte	Tu souris sans penser que te
solo por ti estoy sufriendo,	regarder
colegiala de mi amor.	Suffit à me faire souffrir
Baila con la Típica ¡¡¡Uae!!!	Mon amour de collégienne
Colegiala, colegiala,	Danse avec la Típica, Ouais!
colegiala la linda, colegiala	Collégienne, ma collégienne
Colegiala la vita con me.	Collégienne, la jolie collégienne

Colegiala	Collégienne, ma vie avec toi
Colegiala	Collégienne
Colegiala dime que si ¡¡¡Uae!!!	Collégienne
Colegiala, no seas tan coqueta.	Collégienne, dis-moi oui, Ouais !
Colegiala, ven, dime que sí. ¡¡¡Uae!!!	Collégienne, ne sois pas si ingénue
Baila la cumbia ¡¡¡Uae!!!	Collégienne, viens, dis-moi oui
Hasta las seis de la mañana.	Danse la cumbia, Ouais !
Hoy te visto	Jusqu'à six heures du matin
con tus libros caminando,	Aujourd'hui je t'ai vue
y tu carita de coqueta,	marcher avec tes livres
colegiala de mi amor.	et ton joli minois
Tú sonríes sin pensar que al mirarte	Mon amour de collégienne
solo por ti estoy sufriendo,	Tu souris, sans penser que te regarder
Colegiala de mi amor.	Suffit à me faire souffrir
(bis)	Mon amour de collégienne (bis)

Si vous ne connaissez pas l'espagnol, chantez la, la, la, ça marchera très bien et puis à coup sûr, vous aurez aussi l'air en tête pour toute le restant de la journée.

Un petit ticket train de rien du tout acheté au prix d'une poignée de sucres, alors monnaie officielle du pays, nous a permis de faire un bon bout de chemin. La ligne de chemin de fer suit en principe l'axe d'une profonde vallée qui sépare deux chaînes de volcans qui caressent le ciel, tous autour de six mille mètres. Ce trajet, au lieu d'être bordé par des arbres, est épaulé par soixante-dix volcans qui au long d'un peu moins de trois cents kilomètres constituent la très fameuse *Avenue des volcans d'Équateur*, appellation inaugurée par le célèbre explorateur Alexander von Humboldt en 1812.

de fer de Quito à Durán, l'excursion destinée aux privilégiés combine des visites de parcs, des nuits en haciendas historiques tout compris qui permet le parcours en quatre jours et trois nuits. Cette modernisation a dû être accompagnée d'aménagements. Une courte partie du trajet est assurée par une locomotive à vapeur restaurée pour faire plaisir aux nostalgiques. Le train roule lentement. À chaque voyage, des motards vigiles ou policiers forment une avant-garde armée qui précède le train par la route avec deux missions. La première est de se placer comme agents de la circulation à chaque passage à niveau, le plus souvent démunis de barrières, de manière à stopper les camions, autobus et voitures avant l'arrivée du train ce qui est assez essentiel pour éviter les accidents. En sus, ces gardes, sur leurs motos tous-terrains rutilantes jouent un autre rôle de protection moins reluisant. Leur présence itinérante contribue aussi à éviter que la riche clientèle des voyageurs soit soumise à une toujours possible attaque de trains par des bandits modernes. En effet, il ne serait pas très bon pour le tourisme équatorien qu'au XXI^e siècle les passagers soient tout bonnement détroissés dans la plus pure tradition des films de westerns étatsuniens de la conquête de l'Ouest. Tout train de luxe qu'il soit devenu, nous revoilà revenus pas si loin de la création de ce chemin de fer transandin de la grande époque qui avec ses 452 kilomètres de long, remplaçait en 1872 un voyage qui ne se faisait qu'à cheval et durait au moins un mois. On recommandait alors aux voyageurs de rédiger un testament avant d'entreprendre ce trajet de tous les dangers. Je me demandais bien, et je me demande encore ce qu'il faut penser d'un tel conseil aujourd'hui.

Franchir un col

Afin d'appréhender un autre aspect du pays, il était convenu que nous devions nous rendre à l'Est afin d'aller explorer l'Amazonie en

s'agit de la patrie d'origine du marchand de café (lyophilisé) évoqué précédemment. Alors oui, convenons-en maintenant, c'est le bon moment, la portion de la montagne que je vous ai décrite, non loin de Riobamba entre Alausi et Sibambe, est terriblement protubérante. Elle ressemble furieusement au « nez du diable » dont elle porte judicieusement le nom, ce qui l'a rendue célèbre dans le monde entier. C'est bien grâce aux rides zigzagantes qui zébraient le nez du diable que notre petit train zélé parvint à nous faire parcourir si laborieusement un tronçon à peine viable de la grande avenue des volcans.

Aujourd'hui, le côté populaire de cette aventure ferroviaire a disparu. La voie de chemin de fer qui était déjà en mauvais état était devenue totalement impraticable à cause de son usure et des multiples glissements de terrain qui l'ont gravement endommagé, notamment pendant les fortes chutes de pluie de 1997 et 1998, pendant le phénomène *El Niño*. Après avoir été fermée pendant quinze ans, il a fallu mobiliser pour les touristes un budget de 220 M€ pour refaire la ligne. Plus question de risquer librement sa vie sur le toit du train. En 2008, le Président Rafael Correa déclare ce chemin de fer "patrimoine culturel national" et décide de sa restauration. Conscients des incomparables vertiges causés par leur ligne de chemin de fer, la société ferroviaire d'Équateur concocta un produit unique à destination des touristes aisés pour les faire voyager dans un train de grand luxe, le *Tren crucero*. Le train reprit du service en 2013 dans des conditions radicalement différentes. Les voyageurs pauvres et les cheminots n'y ont plus accès, les dessertes locales ne sont plus du tout assurées. Le train ne circule plus que tous les quinze jours à l'usage exclusif d'une poignée de voyageurs qui sont surtout de riches étrangers. Pour leur assurer une prestation supérieure leur nombre serait limité à cinquante-quatre. Ce nombre est à peu de choses près comparable à celui des passagers volants qui s'aventuraient à voyager sur le toit. Non contents d'emprunter les tronçons les plus spectaculaires du chemin

À notre époque, la clientèle du train était partagée en deux catégories. Pourtant, il n'y avait ni première, ni deuxième classe. Non, la ségrégation se faisait selon l'appétence au risque des voyageurs. Le train était tout à fait bondé, il faisait assez chaud et il n'y avait pas grand-chose à y faire. Cependant, dans la vie il y a parfois des situations dans lesquelles il faut savoir prendre des décisions rapides. En un clin d'œil, j'ai pris une option. Je savais que si je ratais cette occasion, elle ne se reproduirait jamais de ma vie. Je savais aussi que j'allais la risquer, ladite vie. Alors que le train se mettait en branle et démarrait plutôt doucement, j'ai grimpé à l'échelle et avec quelques autres intrépides, je suis allé m'installer sur le toit du train pour y effectuer la suite de mon voyage. Il y avait donc bien deux catégories de passagers, ceux qui étaient sagement assis ou debout dans le train et les dingues, c'est-à-dire ceux qui voyageant sur le toit du train que je venais de rejoindre. Je m'installai tant bien que mal là-haut en essayant de me trouver quelque point d'ancrage sûr. Bien m'en a pris. À ma grande surprise, la petite demoiselle, responsable du personnel et porteuse du nom d'un astronaute, quoiqu'ayant les os fragiles, se hissa dans le groupe moutonneux des passagers du toit du train. Elle s'appelait Micheline.

Le tronçon de voie de chemin de fer que nous parcourions est sans conteste le plus vertigineux au monde. À flanc de montagne, d'un côté il flirte constamment avec un précipice démesuré qui prend de très haut le rio *Chánchan* et de l'autre il est épaulé par une impressionnante paroi de roches dont personne ne sait pas à quel point elle menace de s'effriter, ni quand ça tombera. Très logiquement donc, dans de telles circonstances prendre le risque d'accentuer son vertige en montant sur le toit d'un train n'est pas si grave que ça, j'étais juste trois mètres plus haut que les passagers qui sont restés confinés dans les voitures. Quant aux roches qui tombent de la paroi, vu leur taille, ce n'est pas le fait d'être sous le toit d'un train qui y changerait grand-chose. Je pensai alors à la

jeune femme de tout à l'heure, celle qui buvait le spectacle de la gare. Elle m'avait délaissé. Elle avait préféré rester à l'intérieur du train alors que la demoiselle plutôt âgée des ressources humaines avait quant à elle osé grimper sur le toit. Je ne saurais dire laquelle des deux avait raison, elles avaient d'ailleurs peut-être raison toutes les deux. Il me parut touchant que l'une d'entre elles soit restée à l'intérieur. C'était un peu un défi car dans le wagon de queue les passagers locaux avaient aussi embarqué avec eux une petite troupe de cochons bien agités. Alors là-haut, le point de vue est imprenable, le lieu permet de profiter du grand air de la montagne, mais il faut quand même prendre quelques précautions. Il est très important, mais cela ne suffit pas, de repérer l'endroit auquel il est possible de se cramponner si le train freine ou se met à cahoter un peu trop vigoureusement, ce qui ne manque pas de se produire. Le gabarit réservé au train est taillé au plus juste dans la montagne. Dans quelques défilés le passage est si étroit que le mur de roche est à portée de main et qu'il ne faut surtout pas laisser pendre ses pieds le long de la carlingue des wagons. Il faut aussi être extrêmement vigilant car, au passage des tunnels, il est indispensable de pouvoir s'aplatir comme une crêpe sur le toit si on ne veut pas finir ses jours flapi sur le ballast. La gymnastique rendue ainsi obligatoire réjouit bien entendu tous les locataires du dessus et fit frissonner les voisins d'en bas. J'oubliais de vous faire part d'un détail. Bien que nous eussions payé notre dû pour acquérir notre ticket de train, comme je vous l'ai dit, pour une poignée de sucres, le contrôleur n'est jamais venu nous chercher là-haut pour vérifier si nous étions en règle vis-à-vis de la compagnie de chemins de fer. D'ailleurs au cours du voyage, je suis sûr d'avoir perdu mon billet. Ce petit bout de papier cartonné, contrairement à mes souvenirs, s'est envolé et a dû finir ses jours d'abord porté par le vent puis submergé par les flots au fond de la vallée profonde du *rio Chánchan* et à coup sûr emporté jusque dans les profondeurs insondables de l'océan Pacifique...

Vous avez sans doute en tête que, dans la cabine de conduite d'un conducteur de train, il n'y a pas de volant pour en faire tourner les roues et vous avez tout à fait raison ! C'est, qu'habituellement, un train, une fois sur les rails, tourne tout seul. Eh bien, ce n'est pas toujours le cas ici. Sur la grande ligne de chemin de fer qui traverse le pays de part en part, la raideur de la pente est partout si extrême que le chemin de fer ne fait pas toujours de lacets. La pente est telle qu'il n'est pas possible d'arrondir les angles du parcours et qu'il est inutile d'envisager d'aménager des tournants. Alors, pour franchir ces dénivelés gigantesques, les ingénieurs font monter ou descendre le train en zigzag. Dans les tronçons en ligne droite, la rampe atteint les cinquante-cinq pour mille. Le train avance, puis la voie ne continuant pas beaucoup plus loin, le train une fois arrivé au bout des rails est bien obligé de s'arrêter à flanc de montagne, avant le butoir. Pour le passager ordinaire, un train qui s'arrête en pleine pente sans raison apparente paraît relever de la folie pure. C'est alors qu'un cheminot descend sur la voie, marche le long des rails et s'active, ce qui n'est pas forcément rassurant. Le train repart alors en marche arrière, mais un aiguillage astucieux judicieusement actionné par le cheminot mentionné précédemment s'était auparavant ingénieusement fait à le faire alors s'orienter sur un autre tronçon de voie qui, quant à lui, a pensé à s'orienter vers la destination finale, vers le haut ou le bas, c'est selon le sens de la marche du train que vous aviez choisi au départ. Vous me suivez ? Le train s'arrête encore à la fin de ce segment de voie-là, il repart encore une fois, à l'identique en marche arrière, il franchit l'aiguillage suivant et s'en va jusqu'au prochain cul-de-sac et ainsi de suite. C'est le meilleur moyen que les promoteurs du chemin de fer traditionnel ont trouvé. Ils l'ont réquisitionné sur une poignée de sites éparpillés un peu partout dans le monde. La voie péruvienne qui conduit de Cuzco au Machu Picchu l'a adopté, Alexandre Vialatte rapporte l'avoir vu dans les hautes montagnes de Birmanie. Les voies à rebroussements existent aussi au Japon et en Suisse, ce qui est fort à propos puisqu'il

et insidieusement à une dégradation est on ne peut plus bas et méprisable : aller vers la tombe ? S'agirait-il de l'expression du point de vue de personnes bien infortunées, qui se croient debout et qui estiment se trouver elle-même dans un état supposé normal, celui de non-amour ? Bien au contraire, celui qui "tombe amoureux " s'élève même lorsqu'il s'y abandonne. Par ce type de paroles, ceux qui prétendent avoir assez d'autorité pour régenter le langage, surplombent toutes les personnes amoureuses et les stigmatisent sottement. Ce verbe et ce discours blâment l'état de faiblesse ou de fragilité acquises ou supposées nouvellement acquises ! J'aime cette fragilité, je me refuse à cet emploi du verbe tomber. On lit partout que Marivaux a inventé l'expression " tomber amoureux " en 1723. Or, si nous ne sommes pas complètement sûrs qu'il en soit bien l'auteur, c'est bien à lui qu'on doit d'avoir répandu l'usage de cette expression ce qui de mon point de vue est fort malencontreux. Pour revenir à ce qui a suscité ma protestation au sujet du vocabulaire hélas désormais employé par tous, je dirai la chose suivante. Entouré des plus hauts sommets de la cordillère des Andes, j'étais pour ma part en train de devenir amoureux, de grandir en amour. Écoutez-moi bien ! Devenir porte en lui une ambition tellement plus haute ! Si vous n'êtes pas encore convaincus, rappelez-vous qu'un devenir a d'abord pour vertu d'être porteur d'espairs, voire d'ambition. Nul ne peut contester que l'amour ne saurait s'en dispenser.

Après le choc entre mes hauts sentiments et cette imprégnation résolument rurale, il me faut bien reconnaître que la cité d'Otavalo se révéla porteuse d'autres richesses que je n'ai pas encore évoquées. Si on se réfère à la langue Chaima (antillo-caribéenne), Otavalo signifie "lieu des ancêtres". Dans la langue Pansaleo, Otavalo serait interprété comme "maison". Avec la fondation de la langue chibcha, aurait le sens de "au sommet du grand lagon", si on s'en rapporte à la langue des peuples autochtones, il serait traduit par "couverture pour tous" et en sarance par "personnes qui vivent

d'être pleinement silencieuse, ce qui est totalement impossible en forêt, fut toutefois assez tranquille. Je ne sais si c'était un rêve, mais au milieu des épisodiques cris d'oiseaux, des incartades des singes hurleurs et des craquements de branches qui émaillaient la nuit, il m'a semblé entendre par intermittence comme le murmure d'un ruisseau, le souffle doux de la respiration d'Alix qui ornementait les silences si rares de la nuit.

Le lendemain matin au lever du jour, l'atmosphère était devenue très blanche et douce. Un nuage de vapeur fraîche saturée de rosée montait timidement du sol. Ce réveil à l'aube tremblante nous conduisait irrémédiablement aux réjouissances d'un petit-déjeuner dans la forêt primaire. Notre petit groupe se reconstituait progressivement et je me retrouvai opportunément attablé en face d'Alix, ce qui était loin de me déplaire. Ici, dans la forêt amazonienne, le café du petit matin était le bienvenu. Hélas, le breuvage qui nous était servi était un bien ordinaire café lyophilisé aux piètres propriétés aromatiques et aux médiocres qualités gustatives. Pour moi qui suis un grand amateur de café et un peu enfant gâté, habitué à un certain style de vie, cette facilité de service me paraissait être un aveu de faiblesse ou de paresse amazonienne. J'exagérais mais je n'ai pas pu faire autrement qu'interpréter ce paradoxe sévèrement. C'était pour moi un comble, car compte tenu de l'altitude et du climat, nous nous trouvions dans le biotope idéal pour le développement de ces arbrisseaux généreux qui supportent des cerises de café qui arborent un rouge sublime, entre le coquelicot et la groseille. Les caféiers ne demandaient qu'à pousser ici. Plus tard dans la journée nous les avons vus mais ils étaient à l'état quasi sauvage, personne n'ayant eu le courage et la ténacité indispensables pour en tirer ce qui aurait été juste nécessaire et suffisant pour satisfaire les besoins locaux en un café quasi magique issu des contreforts des Andes de l'Amazonie équatorienne.

Patrick s'était incrusté avec nous à la table du petit-déjeuner et il déparait quelque peu dans le décor. Son physique banal alourdi par cinquante ans d'une vie plutôt ordinaire et son discours obstinément centré sur lui-même ne laissaient pas espérer de grandes complicités dans le partage des sujets de conversation. Son culte grossier de la vitalité avait des traits grotesques. Sa présence à nos côtés, particulièrement au voisinage d'Alix ne me faisait pas craindre qu'il la séduise. Aucune attirance ne semblait pouvoir se développer entre ces deux-là. Le risque n'était donc pas celui-ci. D'ailleurs, Alix était perdue dans la continuation de ses rêves de la nuit et n'était à cet instant accessible à aucun discours. Il y avait cependant une ombre au tableau qui n'était pas de la même nature. Alix s'était bien rendu compte, tout comme moi, que Patrick, à la fois jovial et épais, n'avait aucune espèce de talents en matière de comportements discrets et civils. Mais hélas, l'espace qu'il remplissait dans le groupe agissait comme un brouillard poisseux qui empêchait de voir se développer l'harmonie que j'espérai tant voir s'épanouir et dont ma relation avec Alix avait besoin. J'enrageai de constater que cet homme insignifiant possédait sans s'en rendre compte un pouvoir de nuisance tout à fait considérable. La peste soit de la banalité et de la médiocrité, la peste soit des hommes banals et des médiocres.

Alors heureusement, ici dans la forêt, nous n'étions que des invités et naturellement en ce petit matin, nous retrouvâmes nos acolytes emplumés, campés sur leurs perchoirs qui étaient plantés à deux pas de nos tables. À son insu, Patrick jouait le rôle de faire-valoir idéal pour les oiseaux, car ils déployaient visuellement toute l'élégance dont le morne Patrick ne serait jamais capable. L'aube cessait à peine d'être timide, la matinée démarrait lentement. Tout comme nous, les aras étaient encore assez peu réveillés. En dehors des boissons chaudes, côté solide, nous et eux en étions à déguster nos petits-déjeuners respectifs. Nous avons le même menu composé de fruits frais exquis et juteux et de graines à la fois

quechua et peut être en d'autres langues qui m'étaient inintelligibles. Le quechua est très vivace et il prédomine toujours aujourd'hui comme langue d'enseignement dans les écoles primaires des zones rurales. Les langues quechuas que j'ai entendu parler sur le marché démontraient qu'elles continuent à communiquer des échanges et des savoirs vigoureux avec naturellement comme domaines de prédilection tout ce qui a trait à l'environnement, l'agriculture, l'élevage. Le langage des habitants des campagnes de la province d'Imbabura ne diffère de celui des Quiténiens que parce que le peuple y utilise naturellement un vocabulaire varié et des locutions qui tiennent à son état, au genre de ses occupations agricoles et artisanales, inconnues du peuple de la capitale.

Ce patchwork linguistique et la confusion propre à tous les marchés rendaient la plupart des exhortations des vendeurs incompréhensibles à nos oreilles étrangères. Ce sont des populations mélangées et des métis issus d'autres cantons et villes proches qui venaient vendre ou acquérir des animaux. La place était centrale, essentielle. Sur ce marché, pour être emportés dans les cieus et dans les rêves, il nous a juste manqué de pouvoir profiter aussi d'une pleine compréhension des anecdotes, des contes, des histoires et des chants qui circulaient en quechua et autre langues des hauts.

Alix était restée en retrait. Cet endroit était le pire endroit pour concevoir que j'étais tombé amoureux d'elle. Permettez-moi ici d'attirer votre attention sur le vocabulaire que nous employons. Quand il s'agit d'un accident dû à un dévissage en montagne, une chute toujours problématique souvent dramatique et parfois même ultime, je comprends l'utilisation du verbe tomber. Jamais je ne comprendrai l'expression disant que l'on est " tombé amoureux ". Quand l'amour s'est approché, cette formulation devient déplacée, incongrue même. Se référer à la chute, à un changement de niveau

acheter, chevaux, ânes, mules et mulets et autres animaux de grande taille. Les gestes de leurs mains rugueuses démontraient à merveille qu'ils pouvaient tout aussi bien développer des talents infinis pour magnifier ce qu'ils vendaient que pour dénigrer suffisamment le bétail qu'ils souhaitaient acheter. Ils maniaient avec talent la tension qu'ils créaient eux-mêmes chez les éleveurs venus ici pour vendre. Ils les provoquaient jusqu'à l'agacement en critiquant tous les animaux, puis en feignant de se désintéresser juste ce qu'il faut du bétail, pour pouvoir finir par l'acquérir à vil prix auprès des paysans acculés, souvent au bord de l'abattement.

Réunis en plein air, les animaux, grands ou petits abondaient : veaux, vaches, cochons, œufs, poussins, poules, poulets, coqs, canards, cochons d'Inde, lapins, moutons, chèvres... Le spectacle étonnant de ce foirail n'était pas fait pour les personnes trop délicates. Je crus comprendre que la jeune Olympe qui appartenait à notre groupe, était très dégoûtée par l'exposition de tous ces animaux vivants ou morts qui côtoyaient des étals de nourritures diverses proposées à la foule des participants du marché. Les petits animaux vivants proposés à la vente qui étaient enfermés dans des sacs ou dans des cages n'hésitaient pas à faire part bruyamment de leurs protestations. Les sabots des grands animaux qui piétinaient incessamment le sol faisaient voler la poussière en tous sens, au point que je trouvai nécessaire de me protéger en mettant un tissu pour couvrir ma bouche et mon nez. Des déjections animales jonchaient inévitablement le sol. À peine le soleil était-il monté un peu au-dessus de l'horizon que les odeurs fortes nous rappelèrent que les charmes de la campagne et de la montagne environnante apportent avec eux un prix à payer, une sorte de contrepartie à acquitter à la nature.

Des centaines de personnes participaient à cette foire. La plupart étaient des autochtones appartenant aux différentes communautés du canton. Les invectives bondissaient tantôt en espagnol, tantôt en

croquantes, riches et charnues. De leur côté, les volatiles accompagnaient leur dégustation de quelques cris bien sentis. Finalement, leurs voix rauques et leurs éructations n'étaient pas si éloignées qu'on pouvait le penser de la manière que ce pauvre Patrick utilisait parfois pour s'exprimer. Vous comprendrez qu'au vu de telles circonstances, il serait peu charitable de ma part de vous rapporter les propos exacts qu'il a tenu pour expliquer qu'à sa plus grande surprise en ce lieu si exotique, notre menu était composé de Müesli, en tous points semblable à celui qu'il avait l'habitude d'acheter dans le supermarché de son quartier de Schiltigheim. En tous cas, une chose est sûre, au bord du rio Napo, les cris d'aras, quoi qu'on en pense, faisaient partie du génie des lieux.

Réductions

Alors dans cette partie de l'Amazonie, nous résidions au pays des indiens Shuars, souvent qualifiés de Jivaros, terme péjoratif qui équivaut au mot « barbares » ce qui est totalement injuste et tout à fait déplaisant. Depuis longtemps, ces indiens-là traînent une très mauvaise réputation derrière eux. Montaigne lui-même dénonçait le fait que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Il y a quelques dizaines d'années seulement, les shuars comptaient en effet parmi eux d'authentiques coupeurs et réducteurs de têtes. Grands connaisseurs de leur milieu de vie ces indiens amazoniens étaient déjà parvenus il y a plusieurs siècles à tenir tête (*sic !*) aux empereurs incas et à couper et réduire celles de quelques conquistadores espagnols qui, ni les uns, ni les autres n'ont jamais pu totalement les soumettre. En fait, il en va hélas souvent ainsi : forêt ou pas forêt, lorsque les hommes se font la guerre, l'ennemi est souvent le barbare de l'autre, j'en étais convaincu. J'ai appris bien plus tard que Claude Lévi-Strauss lui-même, qui avait vécu longtemps au sein des populations amazoniennes, avait été encore

plus loin dans la réflexion sur ce sujet en précisant que « *Le barbare c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie* »³. Malheureusement, il faut bien convenir que cette croyance en la barbarie est une banalité et en tous cas elle est le lot commun de tous ceux qui croient à l'absolue légitimité de la guerre.

En Équateur, la chasse aux têtes et leur réduction étaient les plus courantes à l'Est de Cuenca dans les forêts des hautes terres de la région amazonienne. Jusque dans les années cinquante, plusieurs vendeurs de rue, près de l'actuel marché aux fleurs, proposaient des têtes réduites, principalement aux touristes, même si on sait bien que des représentants de musées américains et européens ont également été des acheteurs réguliers.

Dans plusieurs cas morbides, des étrangers ont été victimes de cette pratique. La plus ironique de ces histoires est celle qui est arrivée à ce jeune anthropologue allemand nommé Bosch qui était venu étudier ce rite des Indiens Shuars. Il avait précédemment étudié quelques tribus amazonienne du Brésil et du Pérou en 1905 et 1906, et il vint à Cuenca en novembre de cette même année pour poursuivre son travail.

Alfred Joyce, un prêtre irlandais de l'époque, en poste à *Todos Santos*, rapporta que l'un des buts de Bosch était d'assister en personne à une cérémonie de réduction de tête. À cette fin, il se rendit à plusieurs reprises dans la forêt avec un guide qu'il avait recruté dans le but de procéder aux nécessaires arrangements préalables. Quand Bosch et son guide furent portés manquants à la date prévue pour leur retour à Cuenca en février 1907, tous ceux qui les connaissaient, y compris le père Joyce, supposèrent, que le travail anthropologique suivait son cours et que les deux

³ in *Race et Histoire* Claude Lévi-Strauss, brochure UNESCO 1952

CHAPITRE VII

Hauteurs

Le retour sur les hauts plateaux et les terres agricoles promettait de nous rapprocher de sensations plus familières, comme celles que je connaissais pour avoir fréquenté en France le Bugey ou le Périgord. Nous nous rendîmes à la foire aux bestiaux d'Otavalo, lieu central au nord du pays à deux heures de route de Quito sur la route Panaméricaine. Cette foire est tout à fait remarquable par l'extraordinaire variété d'animaux qui y sont mis en vente. Les acheteurs et les vendeurs qui étaient là me parurent être opportunément assortis à leurs animaux. Très impressionnants, quelques maquignons à la fois marchands de chevaux et marchands de grands animaux, tenaient la place exactement comme s'ils appartenaient à l'élite. Peu scrupuleux ou truqueurs ils donnaient l'impression de former une sorte de garde prétorienne en charge de la protection personnelle et des intérêts marchands de l'empereur inca. Ce n'est pas tant qu'ils semblaient faire des affaires frauduleuses ou indécates, que leurs manières de vanter leurs marchandises sur pieds, qui en faisaient les seigneurs de la place. Le chapeau vissé sur la tête, le licol d'une main et des liasses de billets dans l'autre ils paraissaient capables de tout vendre ou de tout

bruns flottaient entre deux eaux et dévalaient le fleuve à toute vitesse en nous barrant résolument le passage. Il fallait parfois faire un grand écart pour les éviter, parfois seulement ralentir, mais la collision fatale ou le chavirage devenaient de plus en plus vraisemblables. C'est alors que j'ai pris la décision de ne pas affranchir mes camarades sur la réalité et l'ampleur de tous ces dangers. La plupart des compagnons de notre équipée, tout pelotonnés qu'ils étaient, n'en avait aucunement conscience. C'était une chance et je souhaitais ne surtout pas leur distiller un peu de mon inquiétude, voire de ma peur, car je craignais moi-même que la panique leur fasse alors adopter des comportements déraisonnables. À leur corps défendant, ils auraient évidemment empiré les risques sur ce bateau long et étroit. Leur ignorance assoupie et frigorifiée était donc la meilleure des mesures de protection pour le groupe. Cependant, dans ce carcan climatique, même lentement, nous progressions. Je ne sais si c'était l'effet d'un miracle ou le résultat de l'obstination, mais, enfin arrivés à destination, la nuit désormais tombée, force m'est de reconnaître que ce sont uniquement l'habileté, la prudence, l'expérience et sans doute le courage de nos deux piroguiers shuars qui nous ont finalement ramenés à notre point de départ sains et saufs.

compagnons s'étaient rendus plus au Nord pour rencontrer d'autres groupes d'indiens à l'Est d'Ambato.

Plusieurs mois après, alors même qu'il traversait le marché de la place Saint-François, Joyce fut stupéfait en reconnaissant deux visages, même s'ils étaient bien petits. Les têtes réduites de Bosch et de son guide pendaient côte à côte sur un comptoir de remèdes et plantes médicinales provenant de la forêt, le tout exposé à côté d'articles d'artisanat indigène. Un journal de Quito rapporta ensuite les propos du prêtre : « Ce fut une horreur que je n'oublierai jamais, j'ai reconnu immédiatement la chevelure blonde et le type aryen du Señor Bosch, même en petit ». Joyce ajouta quelques propos insinuant que conformément à l'objectif qu'il s'était fixé, le jeune savant avait pu assister personnellement et de très près à une démonstration de l'art de réduire les têtes.

Après avoir négocié pendant quelques minutes, Joyce se procura la tête de Bosch pour l'équivalent de 15 \$, en insistant pour que la tête du guide fasse partie du lot sans avoir à payer de supplément.

En 1911, lors d'un voyage en Europe Joyce remit la tête de Bosch à ses parents à Berlin. Elle est aujourd'hui exposée au Musée d'histoire naturelle de l'Université de Freie. Cette tragique fin a finalement été racontée dans plusieurs journaux allemands et en 1917 dans un livre fameux de Harry Franck intitulé *Vagabonding down the Andes*.

Il se dit que les touristes trouvaient encore des têtes réduites à vendre, des *tsantsas*, sur le marché de la place Saint-François de Cuenca au début des années soixante. Que la pratique de réduction de tête ait cessé dans ces années-là est plutôt une bonne nouvelle, la mauvaise nouvelle étant que l'appétit morbide des acheteurs n'a pas cessé et qu'il est tellement développé que ce sont maintenant des faux qui sont proposés à la vente en très grand nombre.

Alix récupéra, je ne sais comment, au milieu de la forêt, une carte-postale assez ancienne qui affichait une photo très démonstrative de véritables *tsantsas*. Elle ne se vanta point de cette trouvaille un peu glaçante, mais il me sembla bien que ladite carte-postale circulait en sous-main au sein de notre petit groupe. Il me fallut revenir en France avant de pouvoir m'intéresser un peu plus froidement à l'interpellation que cette pratique n'a pas manqué de provoquer dans mon esprit. Je restai encore saisi à l'idée qu'une femme au tempérament si doux, si pleine de charmes, et à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession, s'intéresse à ces sujets bien remuants pour la conscience.

Côté travaux-pratiques, le processus pour réaliser une tête rétrécie commence évidemment par le prélèvement d'une tête humaine à l'occasion d'une bataille dont on sort victorieux. Une fois la tête coupée une incision est ensuite faite à l'arrière du cou afin de retirer la chair, puis le crâne. Les yeux et la bouche sont cousus en passant des fils de palme dans les lèvres. La peau est alors mise à bouillir. Lorsque l'intérieur de la tête est retiré, elle se réduit ainsi des deux tiers par rapport à sa taille initiale et acquiert une texture caoutchouteuse. La tête est ensuite séchée et continue à rétrécir pendant plusieurs jours. Des cailloux chauffés puis du sable tiède sont utilisés pour remplir la cavité et la sécher. Enfin, la tête est attachée à une corde par le cuir chevelu et portée autour du cou du guerrier. Le processus de réduction de la tête s'achève par une fête rituelle. La réduction des têtes est donc un processus long et complexe, mais son importance est considérable car elle est faite pour apaiser les esprits des ancêtres tués à la guerre. Les guerriers Shuars croyaient de plus que le rituel de la tête qui se rétrécissait paralysait l'esprit de leur ennemi et l'empêchait de se venger, et faisait passer la force de la victime sur le guerrier vainqueur.

admiration, probablement dans les pensées, voire dans des songes amazoniens, elle semblait ne pas avoir peur. Je me demandai même si elle avait pris ou était capable de prendre conscience de l'existence de dangers. L'air de rien je fis en sorte que tous nos autres compagnons de pirogue vérifiassent leur harnachement. Le moteur hors-bord faisait beaucoup plus de bruit. La pluie était si forte qu'elle ajoutait au vacarme créé par l'écoulement violent de l'eau du fleuve. Il était plus que temps de prendre conscience que les pentes vertigineuses du flanc oriental des Andes constituaient aussi un gigantesque déversoir. Le courant du fleuve avait nettement forcé, le niveau du rio Napo était monté considérablement, effaçant les berges. L'eau était devenue incroyablement plus marron que d'habitude. Le soleil avait disparu derrière les nuages depuis un bon moment. Le petit groupe commençait à être frigorifié, car bien qu'assez faible, la vitesse du bateau créait un vent suffisant pour refroidir efficacement notre peau puis le corps tout entier. De multiples débris encombraient maintenant la surface de l'eau et semblaient dévaler la pente avec empressement. Mes compagnons, fatigués par leur journée, étaient hébétés, fascinés par la pluie, recroquevillés et tout à fait étrangers aux dangers que nous encourions. L'orage se laissait entendre violemment. Le plafond était nuageux et l'heure tournant, je me rendais bien compte que la nuit allait tomber violemment dans peu de temps. L'indien qui pilotait la pirogue avait depuis un moment déjà envoyé un de ses aides s'installer tout à l'avant. Ce garçon, le regard penché par-dessus bord avait commencé par s'agripper fermement sur le bordé. Son rôle était crucial, il devait impérativement avertir le barreur de tout ce qui pouvait faire obstacle à notre progression. Devant notre bateau tout était aussi brun-marron que l'eau du fleuve, il pouvait s'agir de rochers affleurant, de branchages divers et pire que tout, de gigantesques troncs d'arbres, en fait des arbres entiers arrachés de la rive par les tonnes d'eau de pluie qui s'étaient abattues sur eux. Ces géants

présence en ce lieu n'était-elle pas révélatrice d'une soif inassouvie pour l'exotisme ou pour la nature, aussi intense que celle qu'Emma Bovary concevait pour le romanesque ? Ces questions que je me posai, quoique restées sans réponse démontraient a minima que son intériorité était captivante et que j'étais moi-même intrigué par son attitude. Malgré l'intérêt que je portai à mes réflexions, la pesanteur du climat et des piqûres de moustiques biens senties me rappelèrent vite à la réalité. Après quelques pas glissants dans les abords boueux du fleuve ou d'aucuns ont fini pieds nus, ayant perdu leurs bottes aspirées et définitivement ensevelies par la gadoue, il était grand temps de rentrer.

Rio Napo

L'après-midi était bien engagé. Il nous fallait désormais remonter le rio Napo. Le ciel s'était un peu assombri, ce qui pour autant ne rendait pas encore la chaleur tout à fait supportable. Le fleuve lui aussi était devenu un peu plus sombre. Il était aussi devenu plus rapide à moins que ce soit le fait de le parcourir à contre-courant qui ait pu produire cette impression. Toujours est-il qu'il nous fallait poursuivre notre voyage et que le moment de quitter l'Amazonie était venu. Les éléments n'étaient pas d'accord avec notre projet. Le ciel devint plus noir. La pluie s'installa, puis vint une pluie d'orage lourde avec des gouttes énormes. Tout le monde se protégea. Après avoir soigneusement vérifié que mon gilet de sauvetage était correctement attaché et bien ajusté, je passai le mot à Alix pour qu'elle fit de même, tout en appuyant mon propos d'un regard noir qui n'appelait pas de répartition. Je me suis rendu compte à cette occasion et à mon corps défendant que l'intérêt que je lui portai allait croissant au point de devenir prioritaire. Alix avait été très marquée par la visite du centre de soins pour animaux sauvages en pleine forêt, à tel point que certainement perdue dans son

Le chaman

Pour nous, une fois éloignée la perspective de la barbarie, il nous fallait encore respirer un peu et plonger au cœur de ce pays. On nous avait certifié qu'il nous serait possible d'être mis en contact avec un authentique chaman. Cette rencontre était prometteuse, car comment, précisément en ces lieux, aurions-nous pu ne pas être à l'écoute d'un tel intercesseur entre l'humanité et les esprits de la nature. Nous devions rencontrer le chaman local réputé être à la fois un sage, un thérapeute, un conseiller, un guérisseur et un voyant. Il faut se rendre bien compte que, alors que je me trouvais immergé avec mes compagnons de route dans cet invraisemblable cocon de végétation, dans cette touffeur et cet isolement, savoir qu'il existait un être humain doté de telles capacités était de nature à me rassurer. Encore plus que moi, Alix était incroyablement en attente de cette rencontre et sans nul doute, elle prêtait au chaman bien plus de mérites que ceux que je viens d'évoquer.

Il est établi que le chaman est le plus souvent l'allocataire privilégié voire l'ultime bénéficiaire de l'estime du groupe restreint de sa communauté et plus généralement de l'estime des autres. Mais qu'en est-il de l'estime de soi dont le chaman se trouve investi ? Sa fonction de passeur contribue-t-elle au sentiment plus ou moins favorable qu'il éprouve à l'égard de lui-même, à la considération et au respect qu'il se porte et au sentiment qu'il se fait de sa propre valeur en tant que personne ? Ces dimensions sur lesquelles je m'interroge, peuvent être comprises que comme reflétant la perception que le chaman a de lui-même plutôt que le reflet fidèle de la réalité et également plutôt que le reflet de la perception des autres. L'estime qu'il a de lui-même est en effet constituée à partir des croyances qu'il a sur lui-même et le mot croyances trouve ici sa pleine signification. En pleine forêt, quelques-unes des dimensions évoquées prennent une importance

toute particulière. Que deviennent le sentiment de sécurité et de confiance, la connaissance de soi, le sentiment d'appartenance à un groupe et le sentiment de compétence une fois plongés dans la forêt humide ? Dans quelle mesure les croyances de notre chaman sur lui-même allaient-elles influencer leur réalité ?

Avides de cette confrontation, poursuivant collectivement un but consistant à approcher cet homme aux talents exceptionnels, nous embarquâmes alors sur une pirogue pour rejoindre un village situé en aval assez loin, en contrebas à plusieurs heures de navigation de là. Le moteur allié à la force du courant de cet affluent de l'Amazone nous amenèrent à destination plutôt vite et sous un beau soleil. Une fois arrivés, on nous apprît que malheureusement le rendez-vous allait être manqué, car ledit chaman était indisponible. Une certaine confusion régnait dans notre petit groupe unanimement déçu par ce fâcheux impondérable, pourtant très « tropical ». Manuela et les villageois nous proposèrent à la place de nous réunir dans un grand carbet avec quelques villageois plutôt réservés mais extrêmement aimables. Si le toit de l'abri était obscur et fournissait la protection et l'ombre requises, en revanche, la lumière transperçait avec abondance les branches, les tiges et feuilles sèches qui constituaient les murs latéraux. Cette lumière ainsi tamisée faisait de nous des personnages uniformément dorés. Quelques échanges timides eurent lieu. Au bout d'un moment, en marge des propos convenus, la raison pour laquelle notre rendez-vous avait été manqué fut connue et circulait en catimini de bouche à oreille. Le chaman était encore une fois *borracho*, c'est-à-dire ivre et n'était pas en état d'être vu ou de se laisser voir... À son corps défendant, ce chaman était à coup sûr un homme qui en ces lieux ne séparait pas nature et culture. C'est la raison pour laquelle, moi aussi, je reçus les circonstances comme une amère occasion manquée dont je ne pourrai jamais évaluer la perte, ni son étendue.

En remplacement, une petite excursion s'en suivit et nous fîmes connaissance avec quelques animaux, dans un hôpital qui leur était destiné. Il s'agissait plus précisément d'un centre de soins pour animaux sauvages en pleine forêt, qui n'avait donc absolument rien à voir avec les douillettes cliniques vétérinaires à chats-chats ou à chiens-chiens de Neuilly, d'Auteuil ou de Passy. Un jaguar blessé au regard orange et transperçant était dûment isolé dans une solide cage. Il attendait son rétablissement avant de pouvoir retourner dans son milieu de vie, juste de l'autre côté du grillage. Dans ce lieu étonnant, Alix s'y trouva attendrie par un tout petit singe en liberté. Il était effectivement très mignon et elle l'accueillit gentiment sur son épaule. En un éclair, sans raison, ce bougre d'animal lui administra aussitôt une baffe mémorable. Après un moment de surprise, l'incident fut rapidement classé sans suite par Alix qui, quoique interloquée resta digne et ne se départit pas de son infinie mansuétude à l'égard du règne animal. Le coupable s'étant immédiatement enfui sans demander son reste, elle prit aussitôt dans ces bras un coati, un charmant petit mammifère carnivore d'Amérique, probablement un *Nasua nasua*, une sorte de raton-laveur tropical au physique caractéristique. Il était tout à fait digne de figurer dans une bande dessinée qui aurait prévu une fort longue case horizontale pour l'y loger convenablement. Mais, le port élégant de son très long nez n'était pas vraiment le sujet. Alix qui avait déjà été maltraitée une première fois par un représentant de la faune locale, se mit à le cajoler et c'est seulement à ce moment-là qu'un amérindien nous avisa que l'animal était la plupart du temps plein de poux ! Alix avait-elle besoin d'exotisme à ce point-là ? Depuis un moment, je me demandai si son besoin de forêt, la nécessité qu'elle avait de se laisser envahir par la chaleur équatoriale et par l'humidité pénétrante de l'air ne trahissaient pas une série indéfinie de manques ? J'imaginai qu'il aurait pu s'agir aussi du désir insatisfait d'être transplantée dans un univers qui avant tout devait être autre que celui dont elle était issue. Sa

boutique. D'énormes barreaux dignes d'une prison en interdisaient la porte. Une petite fenêtre puissamment grillagée donnant sur un carrefour ressemblait au guichet d'une vieille banque hautement sécurisée. Restés campés sur le trottoir, les clients de la pharmacie, une file conséquente de patients apparemment indifférents, ne pouvaient donc obtenir satisfaction qu'en glissant successivement ordonnances et argent au travers des barreaux, pour se voir délivrer en retour, leurs remèdes et leurs ordonnances exactement de la même manière.

Hommes célèbres

J'ai voulu malgré tout essayer de rêver à propos de Guayaquil, le pays de la cannelle et pour y parvenir j'ai été forcé de remonter dans l'histoire et de laisser la parole à nos glorieux aînés. Le lyrisme de Gabriel de Lafond de Lurcy (1802-1876) m'a aidé. Il était lieutenant à bord d'un navire, le *Santa Rita*, au service de Simón Bolívar. Il vint à Guayaquil et dans le récit qu'il en fit dans le tome II de ses *Voyages autour du monde*, pour décrire Guayaquil, il inséra un descriptif idyllique d'un grand charme, mais qui n'a plus vraiment de raison d'exister, hélas.

« Guayaquil, l'équatoriale s'étend paresseusement jusqu'à ses rives jonchées de radeaux de balsa chargés de cacao, de papayes, de bananes gigantesques, d'ananas d'une grosseur démesurée, d'avocats, de goyaves, de chirimoyas, de grenades, de citrons sauvages, de pommes et noix d'acajou, qui donnent l'impression aux voyageurs de cette époque lorsqu'ils découvrent cette ville, d'y voir le vestige des splendeurs matérielles de l'Éden primitif. Naturellement, il y fait très chaud. À

sur leurs pieds". Partant de l'ancien shiripala, qui est le mélange de kichwa ou quechua et de chapala, Otavalo viendrait signifierait "lézard rapide" origine qui a ma préférence bien sûr. Du coup, Otavalo se plaît alors à être désignée comme la "Capitale interculturelle de l'Équateur" du fait de sa richesse culturelle et historique, et parce qu'elle le lieu d'origine du peuple Otavalo.

La ville et ses habitants sont réputés pour leurs compétences et leur habileté en matière de tissage et d'artisanat textile et pour des dons pour le commerce. Un autre marché, consacré aux produits artisanaux était situé un peu plus haut dans le village sur une place rectangulaire à l'architecture sans grande ambition. Il réunissait une population qui n'était pas moins affairée que celle de la foire aux bestiaux. Les rues qui convergent vers la place tout comme la place elle-même étaient bondées de clients et de visiteurs. Nous fîmes en sorte d'évaluer et parfois même d'acquérir toutes sortes de marchandises, de produits de base et d'articles non-alimentaires. Les vêtements et des éléments de décoration dominaient ce marché. Avant tout, la laine régnait en maîtresse des lieux en se déclinant en tapisseries, couvertures, ponchos, pulls et écharpes, ce qui explique que le lieu est dénommé sous le nom générique de *Plaza de los ponchos*. Afin de compléter l'éventail des produits d'habillement local j'y trouvai aussi de multiples chapeaux qui côtoyaient des chemisiers brodés, des sacs et des bijoux. Des hamacs, des sculptures, des peintures étaient aussi proposés à la vente. Ce marché de province, si éloigné de tout, avait été clairement créé pour satisfaire en premier lieu les besoins des habitants locaux de l'Imbabura. Cependant, personne ne peut plus affirmer aujourd'hui s'il est encore suffisamment à leur service ou s'il s'est vu dépassé par l'afflux des touristes en quête de folklore à bon marché. Toutes proportions gardées, tout se passe ici comme dans la bonne ville de Lourdes dans les Pyrénées françaises. Parmi les badauds circulant dans les rues commerçantes de cette dernière ville, personne n'est plus capable de distinguer ce qui les anime.

L'authentique croyant, le fidèle, est la plupart du temps indiscernable du vulgaire touriste irrésistiblement attiré par l'attrail des pacotilles à prétention religieuse. Il s'agit souvent de la même personne prise à des instants différents. En Équateur, ce mélange des fréquentations et des motivations me mit mal à l'aise. Si mon admiration immuable du travail manuel et mon amour des matériaux nobles rendaient le spectacle du marché chaud à mon cœur, la frénésie des acheteurs tout pénétrés qu'ils étaient de leur addiction malade au pittoresque me gênait. J'étais tiraillé par cette contradiction qui me sautait aux yeux alors que mes compagnons de voyage semblaient y être indifférents. En deçà de ce ressenti, il est probable que ce qui agitait mon esprit était d'abord cette confrontation tacite entre le riche, toujours satisfait de lui-même et le pauvre en recherche du mieux pour ses proches comme pour lui.

Je fus cependant vite distrait de ce tracé par les petits vendeurs qui sollicitaient tous les passants pour leur placer une marchandise en faisant mine de les attraper par le coude. À proprement parler, il n'y a ni hiver, ni été en Équateur, mais les vêtements chauds y trouvent un emploi en relation directe avec l'altitude où vous évoluez. Il me faut bien reconnaître que les pulls en laine d'alpaga n'ont pas de rivaux quand il s'agit de s'équiper pour résister aux frimas qui se font ressentir dans les hauteurs. La laine d'alpaga est l'une des plus douces, plus chaudes, plus résistantes et plus légères qui soient. Pour m'en convaincre sur place, je choisis une écharpe sur le marché, je l'enroulai autour de mon cou et je portai délicatement à mon visage le brin qui était en train de retomber devant moi avec une spectaculaire légèreté. Cela suffit à me convaincre à tout jamais qu'une petite caresse sur la joue ne se refuse, ni ne se regrette jamais quand elle est prodiguée par l'alpaga. Je pris donc la décision de revenir et de l'acquérir un peu plus tard avec quelques menues emplettes aussi prometteuses sinon caressantes. Nous sommes restés un moment sur le marché, ce qui n'est guère dans mon genre. Cependant, je pris néanmoins le

CHAPITRE VIII

Le nom de la ville de Guayaquil - essayez de le prononcer à voix haute - ressemble au jappement d'un chien qui serait incommodé par la présence de l'homme. En fait, il s'agirait plutôt de l'inverse, en l'occurrence d'un désagrément qui m'affectait personnellement, non pas que je déteste les chiens, mais l'atmosphère interlope de cette ville et de ce port océanique m'a paru si noire et si redoutable que j'étais convaincu qu'il ne me faudrait sûrement ne pas y traîner. Cela m'a fait penser à une plaisanterie universelle se rapportant aux villes sinistres. On annonce qu'un grand concours international offre comme premier prix une semaine de séjour tout compris aux heureux gagnants. Les lauréats du deuxième prix se voient attribuer quant à eux un séjour de deux semaines et ceux qui ont gagné le troisième prix sont dotés de trois semaines d'affilée dans le même lieu... Manuela nous avait avertis : « Nous n'y passerons qu'une soirée, ne cherchez pas à visiter la ville, ni à sortir. » Elle nous avait conditionnés, mais les sirènes de police qui hurlaient en permanence et le bruit de cavalcades de piétons parcourant les rues n'appartenaient pas au registre des rêves.

À la tombée de la nuit, quelques échoppes restaient ouvertes, enfin si l'on peut dire. La lumière électrique perçait au travers des murs épais d'une pharmacie. Il était impossible d'entrer dans la

Par réflexe ou par instinct, avant que les enfants s'éloignent trop, Alix s'est précipitée sur son petit sac à dos pour chercher ce qu'elle pourrait ajouter pour en doter les enfants. Elle avait inclus dans son sac quelques articles qui constituaient une sorte de *vade me cum* du promeneur. Compte-tenu de l'itinérance incertaine que nous imposaient les trajets en autocar, il était prudent d'avoir toujours avec soi de quoi se laver les mains. Alix y avait songé et s'était munie de ce genre de petits savons individuels que l'on met à la disposition des clients des hôtels. Ils faisaient parfaitement l'affaire pour se laver soigneusement les mains dès que nécessaire, ce qui arrive souvent là-haut. En plus du pique-nique, elle donna ce minuscule morceau de savonnette à une petite jeune fille. La petite demoiselle, alors qu'elle nous avait déjà à moitié tourné le dos, toute prête à rejoindre sa maison en dévalant la pente à toute vitesse, fit une pause, remercia Alix avec un sourire immense et des yeux rieurs. Tout en baissant la tête elle ajouta de sa petite voix timide que grâce à ce bout de savon, elle pourrait être belle et propre à Noël. Nous étions encore en octobre.

soin de faire un premier tour, car il est toujours prudent de procéder à quelques repérages. Ce prélude est bien évidemment totalement indispensable pour appréhender à la fois la variété, la qualité et les prix des marchandises. En ce lieu précis, cette précaution s'imposait notamment parce qu'il s'agissait de payer les articles en sucres comme les locaux et que tous les marchands nous réclamaient des dollars avec des taux de conversion et des arrondis plus qu'approximatifs et toujours très avantageux pour eux. Lors du premier parcours, ce qui me sauta aux yeux était l'abondance des couleurs vives des tissus et des articles en tous genres. De ce fait, je trouvai l'ambiance de ce marché très joyeuse. Le deuxième tour me fournit une toute autre impression. Spécifiquement, les textiles offraient des variations de couleurs bien plus intéressantes, car bien plus subtiles et authentiques que celles de la bimboloterie ou des articles voués aux arts ménagers. Sur le marché, l'air de rien, les produits en laine présentaient toute la richesse de la gamme des teintures naturelles des toisons de lamas et d'alpagas. Un charme certain émanait de l'éventail des tons blanc, écru, beige, fauve, havane, ocre, brun, marron et noir. Alors, au deuxième passage, avec nos allures et nos vêtements d'Européens, nous avons été dûment repérés par les marchands qui logiquement revinrent à l'assaut les uns après les autres pour tenter de nous vendre leurs produits. Parmi nous, certains avaient déjà acheté le nécessaire et même plus que cela. Un retournement se produisit ; devant notre reluctance à acheter davantage, les plus jeunes des marchands se mirent à nous proposer avec insistance d'échanger leurs produits contre nos propres vêtements. Nous étions habillés à l'europpéenne, plutôt ordinairement, comme des vacanciers avec des teeshirts, des jeans et pour certains des casquettes. Mais à leurs yeux écarquillés nos vêtements paraissaient hautement désirables. S'engagea alors une négociation de troc. Nous leur avons dit, et ils le comprenaient bien, que nous avons déjà saturé notre capacité d'achat de vêtements équatoriens, d'alpaga et de broderies, mais ils

continuaient à jalouser nos blousons, nos teeshirts et nos jeans. Ils étaient prêts à céder un pull-over en alpaga contre un sweat-shirt banal, encore plus désirable s'il était orné d'un vague logo. Grisée par ce jeu, Alix se laissa convaincre et échangea quelques teeshirts plus ou moins publicitaires contre de magnifiques vêtements en alpaga. J'étais choqué par ce manège, car la contre-valeur de ce qu'elle avait proposé en échange de ces magnifiques vêtements des Andes me paraissait ridiculement faible. Je m'étais alors assis dans la rue fatigué par les piétinements successifs et par la haute altitude. J'étais un peu las des sollicitations incessantes des petits vendeurs. De fait, j'étais très fâché contre Alix et je lui reprochai de s'être prêtée à ce petit jeu qui me paraissait être un jeu de dupes dont les Équatoriens étaient les victimes. Alors qu'elle s'approchait de moi debout, et vidait devant moi son sac pour me montrer son butin, je me souviens lui avoir fait part du sentiment d'injustice que je ressentais.

À contre cœur, j'ai adressé d'amers reproches à cette jeune femme que je chérissais tant. Je pris soin néanmoins de ne pas aller jusqu'à la blesser par la teneur de mes propos. Je veillai à les formuler en des termes qui restaient courtois, quoique très fermes et non ambigus. Alix, fort surprise, toute ravie de son opération, fit en sorte de ne pas donner trop d'importance à ma désapprobation. Je remarquai cependant que face à la vigueur de mes reproches son visage se couvrit peu à peu d'une délicate mais très remarquable teinte rose. Le doute devant toujours bénéficier à la personne qui est mise en cause et parce que je ne connais pas la vérité, je ne vous dirai jamais si la raison du changement de la couleur de son visage était imputable à un léger nuage de honte ou bien à une montée de la chaleur désormais perceptible dans l'atmosphère de cette fin de matinée. Cet incident nous démontrait à tous deux que j'étais loin d'être indifférent à ce qu'elle faisait. Ce matin-là, de son côté, elle mémorisa à quel point j'avais été contrarié par ce négoce et par son comportement. Une ombre était venue couvrir l'état

sur un déjeuner structuré. Nous avons obtenu que l'hôtel nous prépare au petit matin un casse-croûte faisant office de déjeuner. Patrick dont l'appétit ne venait jamais à manquer, toujours soucieux du ravitaillement examina le contenu de la boîte en carton qui contenait notre pique-nique du jour. À l'instar de ce qui est parfois servi aux passagers de classe touriste dans les avions, nous avons été gratifiés du strict nécessaire : assiette, gobelet et couverts en plastique et quelques maigres sandwiches et biscuits industriels emballés dans des sachets individuels. Il ne fallut pas bien longtemps à Patrick pour en faire l'inventaire. À peine avons nous commencé à nous asseoir sur le flanc de la montagne, ce court moment fut suffisant, une ribambelle d'enfants vint nous rejoindre à distance respectable déployés tout autour de nous. Mus par un mélange de curiosité et de timidité ils s'approchèrent très progressivement. De leurs petits regards, ils épiaient tous nos faits et gestes comme les chasseurs le font d'un gibier qu'ils convoitent. Nous étions en plein déballage de nos petits cartons. Un des plus hardis de ces enfants aux visages noircis se rapprocha suffisamment pour que nous puissions lui parler. Quand nous engageâmes la conversation en espagnol avec cet enfant, la relation devint moins hésitante. En un éclair, ils s'étaient vivement passé le mot et finissaient par être fort nombreux à nous entourer. Nous n'avions pas réfléchi à ce qui motivait cette prise de contact. En dehors de notre étrangeté au lieu, nous ne doutions pas que nous n'avions aucune qualité pouvant justifier d'une telle popularité. Quand leurs mains se tendirent pour mendier, alors même que tout le monde n'avait même pas encore ouvert sa boîte à pique-nique, nous n'avions plus d'explication à recevoir. Notre réaction fut simple et unanime, on leur donna tout, tous les sandwiches, les biscuits, les sachets, les gobelets, les cartons, les poches en plastique enfin tout ce que la dotation malheureusement beaucoup trop spartiate que notre hôtel nous avait allouée.

elle s'y trouve retenue et contenue en haute altitude. Elle peut ainsi être conduite par ruissellement naturel et aller alimenter progressivement les villes et les campagnes situées en contrebas en fonction des besoins. Ce sont de précieux sanctuaires d'eau douce ! Je commençai à prendre conscience que l'Équateur était le pays de multiples biotopes, celui de tous les paysages, de tous les animaux et de tous les végétaux. Les microclimats font florès en Équateur. Alors que la superficie du territoire équatorien qui représente moins de la moitié de celle de la France métropolitaine en fait un pays de taille plutôt modeste, on y rencontre une variété considérable de climats. On peut même dire qu'en se déplaçant à travers ce pays triangulaire enfoncé comme une cale dans le continent sud-américain, toutes les dix minutes, le climat change ! Cette étrangeté est imputable à la fois à la situation du pays sur l'équateur terrestre, aux pentes extrêmement raides qui mènent aux volcans géants des Andes qui atteignent presque sept kilomètres d'altitude et à sa situation en bordure du plus grand océan du monde à l'ouest. Il n'y a pas de saisons comme le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Du fait des tous les climats particuliers que cette géographie engendre, il s'y développe une grande variété de produits agricoles, on y dénombre par exemple dix-sept types de citrons. Suivant l'altitude à laquelle on se situe tous les végétaux semblent vouloir y pousser depuis les cocotiers et les bananiers du bord de mer en passant par la culture des roses qui inondent le marché mondial des fleurs coupées à raison de deux milliards de roses tous les ans, jusqu'aux célèbres pommes de terre aux milliers de variétés qui gravitent jusqu'à plus de quatre mille mètres d'altitude.

Le long parcours en bus de cette journée nous avait donc conduits vers une zone peu habitée. Manuela notre guide et ange-gardien de nos escapades, avait anticipé que nous ne trouverions pas de restaurant capable d'accueillir notre petit groupe à l'heure du déjeuner. Compte-tenu de la durée des trajets et de l'itinéraire, notre guide avait prévu que, ce jour-là, il valait mieux faire l'impasse

d'enchantement dans lequel son existence m'avait jusque-là placé. Des années plus tard je compris que, même en matière vestimentaire, dans les populations andines comme chez les Européens, le manque engendre le désir et que le désir une fois comblé engendre le sentiment de richesse ou le plaisir. J'avais été pris en défaut de ne pas être capable de me mettre dans la peau d'un Équatorien pour me figurer à quel point ils avaient pu, eux-aussi, être satisfaits de l'échange des vêtements.

Cuyes

Après avoir contemplé la variété des richesses artisanales et agricoles disponibles sur les marchés locaux, nous fûmes soumis à un phénomène bien connu de tous les promeneurs : la faim tiraille l'estomac. L'heure tournant, à la mi-journée, une odeur appétissante des viandes grillées au feu de bois émanait de la fenêtre de la cuisine de ce restaurant. Elle se répandait dans les rues de la ville, ce qui semblait annonciateur de mets raffinés et de plaisirs gastronomiques. Les menus affichaient ici des prix souvent un peu plus élevés qu'à l'habitude. Cela nous parut curieux en cette terre d'abondances. Certes, l'établissement était avenant et paraissait bien tenu. Somme toute, il faisait plutôt bonne impression et le patron avait certainement choisi de se faire rétribuer à hauteur de la qualité qu'il attribuait à ses propres prestations. Patrick qui n'était jamais en reste pour détecter une opportunité gastronomique, remarqua que la carte insistait sur les spécialités locales ainsi que sur la cuisson au barbecue et au feu de bois. Il faut bien reconnaître à propos du barbecue, que ce mode de cuisson connu de tous, alimente une légende dont il est impossible de confirmer la véracité. Le barbecue, dit-on, consisterait à cuire, particulièrement les petits animaux, en les embrochant soigneusement sur toute leur longueur depuis la tête jusqu'à la

queue donc, comme on l'aurait dit autrefois en français trivial, de la « barbe au cul ». Les rôtitseurs en herbe et les professionnels ont su s'en amuser. Il est sûr qu'ils y voient une excellente opportunité pour légitimer avec un peu d'humour et d'une manière faussement détachée la continuation des pratiques ancestrales. En conséquence, tous les carnivores du monde adoptèrent très vite cette appellation, même si son origine est vraisemblablement une coquécigruie. Tous les pirates, corsaires et coureurs des bois, qu'ils soient anglophones, hispaniques, français, brésiliens ou caribéens se sont empressés d'adopter le terme – barbecue - chacun dans sa langue. Les plus férus de cuissons au feu de bois ont même ajouté le barbecue à une autre façon de préparer la viande, celle du boucan, autre pratique flibustière éponyme des boucaniers.

Dans ce restaurant d'Otavalo, les *cuyes asados* qui étaient cuits comme je l'ai précédemment mentionné, semblaient tout prêts à satisfaire nos estomacs. Il est temps que je vous précise de quoi il s'agit. Dans ce restaurant, les si charmants cochons d'Inde, mets raffiné, étaient donc embrochés un par un sur toute la longueur de leur corps, avant de se laisser griller méticuleusement et de finir dans nos assiettes avec quelques *papas*, de délicieuses pommes de terre dûment rissolées. Patrick qui m'accompagnait à la recherche d'un restaurant avait tout comme moi percé le mystère que le nom du plat avait d'abord provoqué. Alors, pour nous autres occidentaux le sujet devint délicat. Il valait mieux que nous n'en parlions pas trop ouvertement, car, pensions-nous, une scission serait forcément apparue dans notre groupe. Je me suis ouvert à Patrick de ma volonté de m'abstenir de tout commentaire sur ce sujet avec les autres. Je craignais la réaction d'Alix à l'âme pure et au cœur sensible, elle s'en serait offusquée, incapable d'envisager même par la pensée de se nourrir de ces pauvres bestioles si amusantes et innocentes. Aussi curieux que cela puisse paraître en de telles circonstances, il me vint à l'idée des pensées aussi troublantes qu'inutiles. Pour paraphraser le grand Racine, je pensais qu'il se

« On peut légitimement se demander si cette situation ne serait pas l'aboutissement d'une évolution historique à la fois riche et troublée. En dépit de conditions naturelles difficiles et parfois extrêmes, la Sierra a depuis longtemps servi de refuge aux sociétés humaines et a joué un rôle historique majeur dans la constitution de l'État équatorien. Les contraintes physiques, loin de rebuter les hommes, les ont sécurisés par rapport aux zones tropicales, côtière ou amazonienne, perçues comme des régions répulsives et inhospitalières. Bien que les progrès de l'agriculture et de la médecine tropicale aient fait évoluer les mentalités au cours des dernières décennies, nous assistons au fait que la Sierra a conservé son image de région phare et son rayonnement politique sur le pays. »⁴

Bien innocemment, je venais de découvrir le *páramo*, un fragile écosystème de landes d'altitude, un biotope intertropical bien particulier qu'on trouve dans la Cordillère des Andes précisément entre la limite haute des forêts et les neiges éternelles. J'étais surpris par l'apparente pauvreté végétale et la rudesse de ces paysages énigmatiques, presque paranormaux mais je me suis rendu à l'évidence, les *páramos* sont des régions stratégiques précisément en raison de leur altitude et du climat qui y règne. Ils ont aussi un rôle clé qui est de retenir l'eau et d'en réguler la distribution tout au long de l'année. L'eau y est en effet présente même pendant les étés en période de sécheresse et qui plus est,

⁴ DE NONI, Georges ; et al. *Résumé : Terres d'altitude, terres équatoriennes* [en ligne]. Marseille : IRD Éditions, 2001 (généré le 10 septembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/irdeditions/8395>>. ISBN : 9782709917940. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.irdeditions.8395>.

retournées, adoptent des teintes brunes, mais ici la terre était d'une noirceur glaçante. Il ne fait pas de doute que les volcans qui pointaient en permanence au-dessus de nos têtes étaient responsables des camaïeux noircis qui venaient ainsi se confronter à nos regards. Au lointain, un homme court dirigeait une charrue derrière un cheval en suivant pas et pas et très méticuleusement les courbes de niveau. À une telle altitude, le maïs ne poussait plus et ces lieux ne pouvaient accueillir que des rangs de pommes de terre. Les paysans en cultivaient ici plusieurs variétés pour garantir la récolte, certaines espèces supportant mieux le froid, d'autres la grêle et d'autres la sécheresse ou les parasites. L'élevage, extensif que nous avons vu pratiquer dans les haciendas sur les terres planes et fertiles des bassins et des vallées n'avait plus cours ici. Nous étions sur des versants difficiles d'accès, au fort potentiel érosif. À partir de quatre mille mètres d'altitude ces pentes portaient un nombre accru de parcelles cultivées qui étaient tout à fait minuscules. Les champs étaient si petits que les cultures en terrasse ne s'y développaient pas. La fragmentation, la diversité ethnique, les multiples réformes agraires, les climats, l'injustice sociale, les transports coûteux, les circuits de distribution accaparés par les nantis, constituaient autant de facteurs qui font de l'agriculture équatorienne une mosaïque qui ne m'était pas intelligible. À mes yeux, non spécialistes, ces terres d'altitude me paraissaient être des lieux hostiles, incultivables voire totalement inhabitables. La terre-mère, la *Pacha Mama* n'a semblé ici ne pas être clémente ni protectrice. J'avais tort car beaucoup d'occupants des lieux parmi lesquels les Otavalos et les Quechuas restent aujourd'hui très étroitement liés à la nature avec laquelle ils entretiennent une relation marquée à la fois par le respect, la peur et la vénération. Le paysan, pour sûr, n'a d'autre choix que de composer avec les conditions du milieu. Un collectif d'éminents scientifiques français a posé la question dans un ouvrage judicieusement intitulé : « *Terres d'altitude, terres de risques* ».

pourrait qu'elle oppose à l'amour un cœur inaccessible et qu'il fallait que je cherche pour l'attaquer quelque endroit plus sensible. Voilà qui a troublé mon désir jusqu'au lendemain.

Patrick toujours préoccupé par la recherche d'un endroit où nous pourrions nous restaurer me dit par avance qu'en cette occasion, aux yeux de nos collègues, nous les Européens, pour la plupart des mangeurs de pâté de lapin, animaux si affectueux, ne manquerions pas d'être transformés instantanément en barbares épouvantables. Je surenchéris en lui faisant remarquer que les équipes paramédicales étatsuniennes testant leurs produits de beauté sur les cobayes, se seraient vues aussitôt accusées d'être les auteurs de crimes aussi implacables qu'inutiles.

Utilisant son inimitable style oratoire rugueux et décapant, que je ne peux guère restituer ici, Patrick ajouta qu'en cette occasion, les Équatoriens et nous-mêmes ne manquerions pas d'être rangés dans la catégorie de pauvres hères irresponsables dont la cruauté parfois naïve resterait toujours impardonnable.

Qui plus est, nous étions d'accord sur un autre point précis ; nous nous retrouverions au moins deux à craindre qu'on nous reproche de vouloir oser manger les homologues des hamsters si chéris par nos fillettes et de nos fistons. Nous serions alors devenus ipso facto coupables d'être insensibles à la cause animale et indifférents au bonheur de nos propres enfants.

Pour ne pas tomber dans ces affres, on changea de restaurant, de menu et de conversation.

Pique-nique

Une excursion un peu lointaine nous obligea à aller loger dans un petit hôtel perdu dans une bourgade perchée dans la montagne. L'étape nous conduisit dans ce village si modeste qu'il m'est impossible de lui donner un nom.

Ma nuit fut reposante. Pour des raisons inexplicables et inexpliquées mon sommeil m'a transporté vers d'autres paysages lointains. Dans mon rêve, j'étais miraculeusement réincarné en un poète à la fois très jeune et extrêmement doué. Dans mes montagnes, je m'étais transformé jusqu'à devenir à l'Équateur ce que Rimbaud était à l'Abysinie. Son désert m'était apparu dans les nimbes de la nuit et dans mes songes les étendues infinies de sable et de rocailles m'étaient apparues aussi déroutantes que les montagnes escarpées qui remplissaient mes jours. Ces échappées hors du réel remplissaient à merveille leur rôle. Elles mettaient en un parfait désordre des fragments de ma réalité et les unissaient de liens aussi signifiants que déformés. Mais, tout était simple, seule la contemplation de la nature faisait sens. Au-delà de l'accomplissement de mes désirs, le souvenir de mes songes nocturnes s'évapora en une fraction de seconde. Je dois à la vérité de dire qu'il est vrai qu'en haute altitude, la pression atmosphérique étant plus faible, tout s'évapore beaucoup plus vite...

Notre hôtel de taille parfaitement modeste s'articulait autour d'un escalier central et essentiel qui conduisait aux étages supérieurs comme si les pentes de la montagne ne suffisaient pas à solliciter nos jambes par d'incessantes allées et venues de bas en haut et de haut en bas. Sur les murs de la cage d'escalier de cet hôtel plus que simple, une grande photo défraîchie attira l'attention d'Alix. Elle reconnut instantanément l'un des lieux les plus emblématiques de son enfance, un site remarquable où ses pas

l'avait conduite avec son grand-père. Alix puisait ses racines dans cette région même. Curieusement, cette photo enserrée au beau milieu du massif des Andes représentait la très célèbre abbaye de Saint-Martin du Canigou totalement suspendue dans la montagne dans les Pyrénées-Orientales. Voilà de quoi remettre d'aplomb le touriste ordinaire qui se prévaut d'être un expert en exotisme et qui va chercher si loin de lui, ce qui est si près de son cœur. Au cours du voyage, comme à tout moment de l'existence, ce qui advint à Alix était cependant prévisible. Elle expérimenta la synchronicité. Cette photo créa en elle un événement apparemment insignifiant pour toute autre personne et qui a pris pour elle un relief extraordinaire à cause de la résonance qu'elle y trouva dans son expérience de vie. Elle aima le frisson que ce rappel à sa jeunesse avait provoqué en elle. Mais est-il bien utile de parcourir neuf mille cinq cent kilomètres pour se retrouver chez soi ? Réflexion faite, je pense que oui. Après tout, ce qui compte est le ressenti intime. À partir de 1960, le sublimissime Salvatore Dali n'avait-il pas déclaré à plusieurs reprises que, de son point de vue, la gare de Perpignan toute proche du Canigou, était le centre du monde, et même le centre cosmique de l'Univers ?

Le parcours du jour en bus prévoyait d'assez longues heures de routes de montagne enchaînant lacet sur lacets. Je ne sais plus quel but nous poursuivions, mais je me souviens que notre objectif était situé en haute altitude. Sans que j'ose en souffler mot à quiconque, j'avais bien constaté visuellement que plus l'heure tournait, moins les paysages étaient verts. Plus nous montions, nous ne faisons que monter, plus la terre était sombre. Les arbres finirent par disparaître presque complètement. Il faisait maintenant très frais. La surprise était qu'avec la montée en altitude, les habitants ne disparaissent, semble-t-il, pas aussi vite que les arbres. Dans quel monde étions nous arrivés ? Sur des pentes aussi raides que les pistes noires des skieurs de nos pays riches, les labours encore présents changeaient la couleur du sol. Dans nos contrées, les terres cultivables une fois

séparait de cette autre ligne, celle de l'horizon, une ligne exilée et qui changeait toujours de place quand mon regard se déplaçait. Ce fut un bonheur pour moi d'apercevoir les voiles blanches d'une goélette qui cinglait bien loin de nos rivages. Aux Galápagos, on se demande toujours ce qu'un bateau vient faire par-là tant nous y sommes loin de tout et de tous. Je pris conscience qu'il n'était pas indispensable que les navigateurs, marins ou passagers que j'imaginai transportés dans le lointain, aient un but précis pour se déplacer ainsi dans notre secteur. Il était vraisemblable qu'ils aient embarqué simplement pour repousser le plus longtemps possible leur propre horizon au-delà du visible. Serait-ce juste l'horizon que la mer leur offre ou celui de leur propre existence qu'ils cherchent à poursuivre ? Je suis persuadé que beaucoup de ceux qui voyagent en mer par passion ou pour leur divertissement, ne sont que des enfants aux yeux constamment écarquillés. Comme les petits enfants, à la vue d'un arc-en-ciel, ils avancent gaillardement et n'ont de cesse de chercher à savoir comment faire pour passer enfin en dessous. Même lorsque, au détour d'un chemin, on leur révèle que c'est impossible, ils cherchent encore et toujours un moyen quelconque, une solution qui leur permettra enfin d'y arriver. J'étais sûr que portées par l'immensité du Pacifique, ma contemplation et mes réflexions m'éloigneraient toujours du réel des physiciens, des aéronomes, des climatologues et des météorologistes. Je me rapprochai définitivement de l'imaginaire des artistes, des navigateurs, des poètes, des philosophes et des enfants.

Plusieurs écoles s'affrontent en matière de lecture et de voyages. Lire ou ne pas lire un texte se rapportant à votre lieu de visite et de future villégiature avant de vous y rendre est une première alternative. Lire un texte s'y rapportant, une fois que l'on est rentré chez soi constitue une option supplémentaire. Ces dilemmes valent bien sûr aussi pour ce qui pourrait advenir à ce livre même. Je ne me sens pas capable, ni en position de vous donner le moindre conseil en ces matières. Si toutefois l'Équateur

l'intérieur des maisons, le hamac est indispensable, car c'est seulement en y étant assis ou couché (les femmes s'y balancent avec l'aisance de nos coquettes en nos salons), c'est seulement là que l'on peut respirer. Mais, la nuit tombée, les bals fréquents, les punchs et le rhum coulant à flots donnent à cette ville des allures de capitale des plaisirs et déterminent des mœurs qui ne sont pas celles des plateaux des Cordillères. »

Bien que j'estime que l'enthousiasme de Lafond est quelque peu excessif, Guayaquil que j'ai vilipendée, mérite toutefois d'être célébrée par des mérites qui ne reviennent pas à la conformation de la cité, ni au plaisir d'y résider, mais à son histoire. Un événement contribua au prestige de Guayaquil. Au début du XIX^e siècle, la ville avait commencé à s'émanciper de la royauté espagnole. Face au danger du maintien d'un bastion royaliste en Amérique du Sud, les deux libérateurs du sous-continent, l'Argentin José de San Martín au Sud et le Vénézuélien Simón Bolívar au Nord se sont rencontrés en 1822 à Guayaquil qui, très opportunément, chevauche presque la ligne qui sépare l'un de l'autre les deux hémisphères terrestres sud et nord.

Quoiqu'ils fussent tous deux des militaires, je me sentis proche de ces deux grands défenseurs de la liberté. D'ailleurs, l'histoire a retenu d'eux qu'ils étaient des *libertadores* et non pas des généraux. San Martín fut même qualifié de « *protecteur du Pérou* ». S'il avait su cela, Napoléon I^{er}, leur grand aîné, aurait mieux fait de songer à rester Bonaparte. Il aurait ainsi pu passer à la postérité comme *libérateur* plutôt que de s'ériger lui-même comme *empereur*. On sait que Bolívar avait assisté en personne au sacre de Napoléon à Notre-Dame de Paris. On ne peut pas exclure que l'outrance et l'outréculance de cette cérémonie aient contribué à renforcer la fibre résolument révolutionnaire et démocratique du Colombien.

Les objectifs de la rencontre de 1822 étaient de discuter de la souveraineté sur la province de Guayaquil, intégrée jusque-là à la Vice-royauté du Pérou, de la libération du Pérou et, de manière générale, de la consolidation de l'indépendance de l'Amérique du Sud libérée. La série d'entrevues a marqué une étape décisive. Les deux grands libérateurs arrivèrent au contact et décidèrent de se rencontrer personnellement à bord de la goélette *La Macedonia*. Ils s'entretenirent seul à seul. L'historienne Renée Barell rapporte qu'au cours de deux journées, à Guayaquil, ils tinrent trois conférences secrètes, au bout desquelles San Martín céda volontairement son année à Bolívar et s'exila en France. Que s'était-il passé ? Le secret fut tellement bien gardé qu'il n'a toujours pas été révélé aujourd'hui malgré le prestige et la gloire acquis par San Martín en Amérique latine.

Le climat et l'atmosphère de lourde sensualité de la ville réussissent à merveille à l'homme des Caraïbes, mais pas à l'homme des Cordillères, qui ne supporte pas la chaleur, et qui arrive sur la goélette *La Macedonia* le 25 juillet 1822, engoncé dans son grand uniforme de laine bleue à galons dorés, car il est le *Protector* du Pérou, c'est-à-dire un chef d'État, et qu'il va rencontrer un autre chef d'État, le président de la Colombie, qui se présentera également en uniforme de gala. Les rumeurs affirment que ses boutons dorés sont en or. Les généraux ont respectivement 44 et 39 ans. Moi aussi, j'avais cet âge, moi aussi j'aime naviguer et j'adore les blazers bleus à boutons dorés. Les miens, à coup sûr n'ont jamais été en or véritable et je n'ai jamais été général, heureusement.

La nuit du 27 juillet 1822, Bolívar invite San Martín à un banquet. Dans le plus grand secret, alors que la cérémonie n'en est qu'à la moitié de la durée prévue, San Martín se retire et fait voile vers le Pérou en laissant une partie de son armée à la direction de Bolívar. Les deux hommes se sont rencontrés seuls et sans témoins, de sorte que nul ne sait ce que les deux *Libertadores* se sont dit. Toutefois,

dénommés les Sally-pied-léger. Il y avait quand même un petit risque de se faire attraper un orteil par une des grosses pinces dudit animal. Ils sont vifs. Comme je n'en ai pas une grande habitude et puisqu'ils se déplacent — en crabe — j'ai d'abord été un peu surpris. Insensibles à ma présence, ils semblaient donc courir dans tous les sens, sans but ni logique apparente. Il se confirmait que je trouvais la multitude de ces crabes, les *Grapsus grapsus*, assez culottés. Non seulement ils courent partout, mais ils se font remarquer alors que chez nous, la plupart des crabes ne parviennent à être aussi rouges qu'une fois que l'on a pris soin de les faire cuire un bon moment dans de l'eau bouillante, ce qui ne se concevait pas ici, naturellement. Sur les sables blonds, grisés ou noirs des plages des Galápagos, ces crabes-là sont partout aussi voyants que les personnels de sécurité qui interviennent sur nos autoroutes. Ce séjour dans les îles était une formidable opportunité pour moi. Je pouvais et je devais mettre tous mes sens en éveil et les mobiliser afin de prendre conscience de mon appartenance et de ma dépendance des milieux terrestre, maritime et aérien.

Ce jour-là, quoique mon attention fût essentiellement absorbée par la préservation de mes orteils et par le partage des lieux avec la faune locale, mon regard fut également attiré par le lointain. Ici une sensation, dénuée de sens sur le plan scientifique, me faisait percevoir que l'horizon se trouvait bien plus loin que d'habitude. Je compris que la perception de l'éloignement de la ligne qui sépare la Terre du Ciel n'est pas une question qui relèverait du seul usage de ma raison, ni même de la qualité intrinsèque de ma vision. D'ailleurs, étant un homme plutôt chanceux et encore assez jeune, mes propres yeux étaient tous deux dotés d'un 12/10 à l'examen ophtalmologique périodique auquel le corps médical me soumettait tous les ans lors de ma visite d'aptitude au travail. Percevoir où est l'horizon est donc aussi une question qui met en action les autres sens. L'amplitude de la houle et le lent fracas des vagues sur le rivage étaient des preuves vivantes de la longue distance qui nous

Île noire, crabes orange & flamants roses

À Floreana, lorsque mes pieds se sont plongés dans le sable, ils s’y sont enfoncés si imperceptiblement que je ne parvenais pas à identifier l’origine de la douceur qui m’envahissait. Il ne m’était jamais arrivé de tirer une telle volupté en me posant sur le sol. Mes pieds s’évanouirent dans ce sable si clair, si chaud. Il était blond comme les blés, plus fin que le talc et plus doux que la soie. Lors de notre première promenade sur la plage, une surprise nous attendait. Les animaux sont chez eux, tellement en confiance qu’ils semblent ne pas redouter les inconnus que les hommes ont l’air d’être pour eux. Je vais m’aventurer à tenter d’expliquer ce constat. Depuis longtemps, les animaux des Galápagos ne côtoient que des hommes qui ne sont plus leurs prédateurs et qui ne sont aucunement agressifs à leur rencontre. Sur l’île de Floreana j’eus un immense plaisir à déambuler au bord de l’eau, chez eux. Le soleil m’incita à prendre mon temps, ce qui est heureux et me permis d’éviter de heurter un flamant rose qui s’affairait tranquillement au bord du rivage, suspendu sur une patte et le bec dans l’eau. Une lagune située un peu en retrait servait de miroir au surgissement timide du cône supérieur d’un volcan. Il avait une altitude modeste et sa pointe avait été arrondie par les ans. La lagune comportait de nombreux arbres secs aux couleurs d’argent dont les entrelacs avaient la complexité d’un travail d’orfèvre. D’autres arbres, peut-être des mancenilliers, hautement toxiques pour l’homme, parsemaient les rivages et le bord de la plage. La sérénité était pourtant le maître mot sur cette côte sauvage. J’ai déjà attiré votre attention sur le fait qu’il fallait que le promeneur prenne garde à ce qui se passe dans son dos, mais cela n’empêche pas qu’il lui faut aussi veiller à prendre soin de l’endroit où il met les pieds. Pour ma part, j’évitai de bousculer de la pointe du pied un de ces innombrables et magnifiques gros crabes rouge-orangé justement

deux questions principales ont probablement été débattues : le sort de la province de Guayaquil et la fin de la campagne contre les royalistes dont la dernière étape est d’en débarrasser définitivement et uniformément le Pérou, car certaines régions des hauts plateaux péruviens abritent encore les derniers vestiges des armées royalistes installées en Amérique du Sud.

Je ne vous l’ai pas encore dit, mais vous comprendrez l’importance que revêtent pour moi ces secrets qui mêlent la libération des peuples, les grands voiliers, les énigmes et la France. En effet, une fois le nom du héros argentin francisé, j’en vins à constater que mon grand-père maternel, Joseph Saint-Martin, devenait l’homonyme parfait du héros sud-américain. Mon but ne consiste cependant pas à dresser un portrait hagiographique de quiconque. Mon grand-père est né 118 ans après le grand général. Je suis sûr que son prénom n’avait pas été choisi pour qu’il devienne une réplique du révolutionnaire. Grâce à l’intercession évidente du très célèbre militaire et Saint trancheur de manteau, son très catholique nom de famille suffisait amplement à rattacher mon grand-père à la fois au prestige militaire ancestral et aux plus hautes valeurs morales possibles.

Lassé et profondément déçu par les luttes intestines pour le pouvoir dans les sphères politiques de son pays, et les événements qui en découlaient, le général San Martín décida de s’exiler en Europe et après Londres et Bruxelles, il a rejoint la France en 1831. Là où ma destinée se mit à épaissir le mystère, c’est qu’à son arrivée en France, le général San Martín a vécu comme moi d’abord à Paris, puis est allé s’installer à Évry Grand-Bourg à deux pas de chez moi. J’ai même poussé le perfectionnisme jusqu’à travailler tant d’années exactement en face de l’ancienne maison du *Libertador* - aujourd’hui devenue le couvent de la Solitude des Sœurs de Notre-Dame-de-Sion. Les religieuses avaient en effet acquis l’ancienne propriété de campagne où San Martin avait trouvé asile pendant de

longues années. En effet, à cette époque-là, San Martin retrouva en France un ancien compagnon d'armes, Alexandre Aguado. Ce personnage était marquis de *Las Marismas del Guadalquivir*, c'est-à-dire marquis des marais du Guadalquivir ce qui est un curieux titre nobiliaire. Il n'est guère élégant, mais à tout seigneur, tout honneur, il le doit au fait d'avoir financé les travaux de drainage de la région, tâche aussi ardue que nécessaire. Aguado d'origine espagnole était également vicomte de Monte Ricco et s'est fait connaître comme militaire, banquier, collectionneur d'art, amateur de courses de chevaux, d'opéra et mécène. Il est devenu l'un des banquiers les plus riches de France. Alexandre Dumas s'est même inspiré de lui pour créer le personnage du comte de Monte-Cristo. En 1827, Aguado achète le château de Petit-Bourg à Évry-sur-Seine, dont il devient le maire en 1831 ; il revend son château en 1840 à la suite de la mise en chantier du tracé de la ligne de chemin de fer du Paris-Orléans qui l'exproprie d'une partie de sa propriété. À proximité, près de Corbeil, il achète la papeterie d'Essonne. Il parla de sa ville à San Martin. Donc, c'est sur les conseils d'Aguado qu'*El Libertador* lui achète une maison à Grand-Bourg dans les années 1830. Il y vivra avec sa fille, son gendre et ses petits-enfants. Les chroniqueurs et biographes en donnent un portrait empreint d'une grande d'humanité. Dans la Seine-et-Oise d'alors, le fougueux généralissime avait adopté une vie de grand-père exemplaire. Il s'occupait de son jardin, de la charpente, il lustrait sa collection d'armes, se rendait aux fêtes villageoises et participait à l'éducation de ses petites-filles en musique et lecture notamment. Il recevait aussi beaucoup de visites car il avait gardé ses contacts. Les Argentins venaient le voir et s'étonnaient car il était d'une grande simplicité. Il a ensuite vécu à Boulogne-sur-Mer, là où mon propre frère a passé près de quarante ans de sa vie. Il y a pas mal d'années, ma mère eut l'occasion de se rendre en Argentine comme expert dans un congrès international de médecine légale et de police scientifique. Elle eut un énorme succès et fut investie d'une popularité et d'un prestige

à leurs isolements respectifs sur les îles de l'archipel, ces passereaux ont développé différentes formes de becs pour s'adapter aux aliments disponibles sur leur lieu de résidence. Certains se nourrissent de la chair des cactus ainsi que de ses fleurs, alors que d'autres ont un gros bec adapté à la casse de solides graines. D'autres encore ont un bec pointu et étroit, typique des insectivores. Des tests ADN ont confirmé l'hypothèse que Darwin avait émise en affirmant que tous ont évolué à partir d'une seule espèce. Alors je ne suis pas naturaliste ni ornithologue, mais je vais vous faire part du comportement chapardeur de ces oiseaux. Consigne nous avait été donné de ne pas apporter d'aliments sur les îles réservées à la vie sauvage que nous avions la possibilité de visiter. Il nous était bien entendu interdit de nourrir les animaux et donc d'apporter avec nous une quelconque nourriture sur les îles refuges naturels. Comme il nous fallait souvent affronter la chaleur, il était toléré que nous apportions avec nous une petite bouteille d'eau pour nous rafraîchir, à la condition expresse de dissimuler soigneusement la bouteille en plastique à l'intérieur d'un petit sac. En effet, les pinsons de Darwin modernes savent reconnaître les bouteilles d'eau en plastique des visiteurs de notre siècle. Quand j'ai sorti ma bouteille du sac pour boire, immédiatement, arrivés d'on ne sait où, des pinsons sont venus tourner autour de moi très intéressés à la partager. Plus marquant encore, par inadvertance, Mireille avait laissé dépasser un morceau de sa bouteille d'eau hors de la poche de son sac et ce qui devait arriver, arriva. Un pinson malicieux vint piquer la bouteille avec son bec pointu pour aller boire. Derrière le dos de notre camarade, survolant très discrètement son sac, il avait délicatement perforé le récipient pour se désaltérer. Que l'on soit un oiseau ou un homme, les Galápagos se confondent parfois avec des îles de la soif.

m'a fait sourire car Georges, qui est certes le prénom de mon père, était là-bas le nom d'une vedette. Mon père n'avait alors que soixante-douze ans. Contrairement aux apparences, faire le rapprochement entre cette vedette, qui n'était qu'une tortue... et mon père qui était un vénérable et bien aimé père et grand-père n'est pas la preuve d'un manque de respect à l'égard de quiconque. Bien au contraire, Georges le solitaire, la tortue terrestre géante, je le sus plus tard, était destinée à vivre plus de cent ans, ce qui aurait pu être un sort digne d'intérêt pour mon père. Encore aurait-il fallu que lui aussi bénéficiât d'un état de santé convenable et d'un cadre de vie aussi agréable et adapté que celui que l'archipel constituait.

Les nombreuses espèces de tortues terrestres endémiques et distinctives des Galápagos ont donné lieu à tellement de commentaires que je me garderai de développer les miens plus avant, ce qui ne manquerait pas, vous en conviendrez, de ralentir mon récit. Je me contenterais de vous dire qu'on reconnaît le sexe des tortues à leur carapace. Si vous souhaitez approfondir ce sujet, ne vous torturez pas les méninges, sachez qu'il existe des tutoriels pour tout et pour tous, dont certains vous guideront dans cette tâche difficile. Cela nécessitera que vous procédiez à une étude détaillée qui ne comporte pas moins de huit étapes successives et des raisonnements tortueux. Faisons simple ici, raisonnons sans faire d'anthropomorphisme. Pour une fois, prenons modèle sur les animaux. Compte-tenu que beaucoup d'hommes sont nettement plus réservés et plus introvertis que leurs propres femmes, je me laisserai aller à vous dire la chose suivante. On reconnaît le sexe des tortues à leur carapace : chez les tortues aussi ?

Aux Galápagos, je me suis aperçu très vite que les pinsons sont partout et qu'ils possèdent un charme fou. J'ai remarqué tout de suite ces petits oiseaux car, comme ils sont curieux, intrépides et bruyants, ils m'ont abordé spontanément. Les spécialistes dénombrent quatorze espèces distinctes de ces petits oiseaux. Suite

incommensurables dès son inscription et tout au long du congrès dès qu'elle fit connaître son nom de famille au comité d'organisation. L'itinéraire posthume du généralissime San Martín fit qu'il fut d'abord inhumé à Boulogne-sur-Mer puis sa dépouille fut transférée à Brunoy à un jet de pierre de mon lieu de résidence qui se trouve être situé exactement à mi-chemin entre Évry Grand-Bourg et Brunoy. Tout cela établit clairement que les chemins de San Martín et les miens se sont énormément croisés ce qui revêt une certaine importance pour moi, même si cela n'ajoute rien à mes mérites.

Comme ce fut le cas du grand libérateur, mon escale dans la ville de Guayaquil fut brève. Je ne revins toutefois pas tout de suite vers la France sur un voilier, ce que je regrette un peu, car cela n'aurait pas manqué de panache. Néanmoins, le lendemain matin, un modeste et banal avion de ligne nous conduisit à mille kilomètres de là au cœur de l'océan Pacifique.

l'horizon et le plus grand d'entre eux, le volcan Wolf dépasse le Vésuve par son altitude. Il est presque deux fois plus haut que le Stromboli et trois fois plus haut que Vulcano. Je me disais quand même que, quitte à atterrir, ce qui finirait par s'imposer, je me trouvais maintenant contraint d'aller voir tout cela de plus près, au ras des flots.

Comment peut-on être naturaliste ?

Sur l'île de Santa-Cruz, nous nous rendîmes à la station scientifique Charles Darwin. Il était fort utile que nous recevions des instructions précises pour devenir des visiteurs respectueux des îles. La mise en condition était parfaite et n'oubliait pas de stigmatiser les nombreux travers qui affectent les touristes ordinaires que nous ne voulions pas être. Cela se traduisit par une liste d'interdits très longue et rigoureuse. Forts de notre discipline et de notre savoir tout neuf, il ne manquait plus qu'on nous distribue à chacun un bonnet rouge en laine, comme le portaient tous les membres de l'équipe Cousteau, pour que nous imaginions être investis du titre de naturalistes patentés et d'océanographes émérites. Chacun d'entre nous était passé ipso facto du statut de vulgaire touriste à celui de sage visiteur, voire de futur scientifique qui met soigneusement ses pas dans ceux de ses glorieux aînés, ces deux grands anciens représentant les plus fameux héros de la nature sauvage ayant prêché au XIX^e et au XX^e siècle. Nous étions devenus des enfants de Darwin et de Cousteau. Faute de devenir des grands savants en une heure de temps, au moins un objectif était atteint par ce court *briefing* : ne pas nuire et en aucune manière ne porter atteinte aux milieux naturels.

Dans la station, nous avons tout de suite fait la connaissance de Georges le solitaire qui était logé là par mesure de protection. Cela

Ce poème était ici chez lui en plein milieu de l'océan Pacifique. Les îles, je savais que je les aimerais comme si elles étaient devenues mes propres filles, je serais donc bien incapable de dire quelle pourrait être ma préférée.

Alors, si pour moi il était acquis qu'il me serait impossible de déchirer l'archipel et de départager les îles en fonction de leurs mérites réels ou supposés, à l'inverse, il est aussi vrai qu'il m'est totalement impossible de les englober dans une seule transcription. Me limiter à décrire l'archipel des Galápagos à Santa Cruz, San Cristóbal, Isabela et Floreana serait injuste et incomplet. D'ailleurs, dérouler un récit monolithique pour s'abandonner à un cliché résumant une passion est toujours pitoyable. Certains mondes ne s'ouvrent qu'à ceux qui en prennent le temps. Pourquoi ne pourrais-je pas céder moi aussi au plaisir de me laisser pénétrer lentement par une diversité océane si ahurissante qu'elle devrait s'imposer à tous ?

Ces îles inhabitées à l'époque où elles furent explorées en 1535 ont connu diverses appellations. Pour les Espagnols elles s'appelèrent *Las Encantadas*, les îles enchantées, même si *Islas de los Galápagos* signifie îles des Tortues de mer, ce qui en français classique a longtemps été traduit comme *Isles Tortoises*.

J'étais conscient du privilège que constituait le fait de survoler les îles en étant confortablement installé, bien assis dans un avion moderne. J'avais fait le choix de ce voyage. Je n'arrivai cependant pas à oublier complètement qu'il s'agissait pour moi maintenant d'assumer sereinement le fait de raser de très près une multitude de volcans en activité plongés au milieu du plus grand océan du monde. Depuis les cieux, l'île d'Isabela m'est apparue avec l'aspect d'un hippocampe qui chevaucherait la ligne de l'équateur et sur le corps duquel s'étaient assis pas moins de six volcans. Dire que les volcans d'Isabela sont assis est d'ailleurs abusif. Ils s'élèvent haut sur

CHAPITRE IX

Je me souviens d'un rêve étonnant qui revenait chaque fois que je passais, quelques jours ou des vacances au bord de la mer, dans n'importe quel endroit. Sans que cela soit prémédité, la compagne qui occupait mes rêves se mettait à m'observer alors systématiquement avec un peu plus d'attention. Elle motivait ainsi l'expression amusée et attendrie qu'elle affichait alors : « Dès que tu regardes la mer, me disait-elle, ton regard change, tu as alors un regard unique que je ne te connais en aucune autre circonstance et qui confère à ta personne un très grand charme. » Inutile de vous dire qu'avec une telle déclaration, il m'était bien difficile de ne pas être touché en plein cœur. Je me demandai si pour ma première rencontre avec le Pacifique, ce rêve allait enfin pouvoir devenir réalité.

Les Galápagos

Je n'ai trouvé rien de mieux que survoler les Galápagos en avion pour m'en convaincre, ces îles méritent bien leur pluriel car cet immense archipel s'affirme peuplé de cent vingt-sept îles, îlots et rochers dont dix-neuf de grande taille. J'adore ça quand on commence à compter les rochers on ne sait jamais où ni quand, ni comment, il sera possible de s'arrêter de compter, cela devient un exercice comptable de dimension fractale totalement surréaliste. Non content d'être au sommet de la Terre, l'état de l'Équateur en s'affiliant les Galápagos s'est adjoint le cœur de l'océan. Cet archipel se mérite aussi parce qu'il est lointain. Situé à cheval sur la ligne de l'équateur, ses dimensions sont si considérables qu'il s'étale sur plus de trois cents kilomètres. De visite en visite, il nous a fallu parfois consacrer une nuit entière de navigation pour aller d'une île à l'autre et ainsi rejoindre une des camarades de l'archipel. Je n'ai plus de souvenir précis du bateau qui nous transbahutait et j'en comprends la raison. J'en ai l'explication aujourd'hui. C'était une embarcation modeste, accommodante pour une centaine de personnes seulement. Sa vitesse de croisière imposait aux passagers que nous étions, de considérer qu'ils n'avaient qu'une seule chose à faire, l'estimer comme étant appropriée au but recherché, c'est-à-dire à la croisière, quoi de plus logique. Ce bateau à moteur sans nom qui soit digne d'être retenu, était modestement bruyant, sentait un peu le gazole sans façon, n'était guère spacieux mais pas étriqué. En bref, cet objet raisonnablement flottant et convenablement habitable était totalement transparent à mes yeux. Ce qui comptait pour moi était le monde qui nous entourait de bas en haut ou de haut en bas, le vent venu du lointain, les vagues incessantes, l'océan infini, le ciel sans limite, les étoiles inaccessibles et un chapelet de rochers. Quand elles le voulaient bien, quelques îles, refuges terrestres où nos pieds cessaient de danser, s'invitaient

dans le paysage. Toutes ces îles étaient très différentes et je ne pourrai jamais vous les décrire dans un seul tableau.

- « Mais tu pourrais au moins nous dire sur laquelle de ces îles il faudrait que je me rende en priorité le jour où j'irai là-bas, me dit une petite voix secrète au fond de ma tête. » On aurait cru, qu'une amie ou une voisine m'interpellait à mon retour.
- Je lui répondis, toujours dans ma tête, en lui récitant le petit poème en prose de Charles Baudelaire appelé *L'Étranger*. Mon professeur de théâtre m'avait fait apprendre ce poème pour que je le déclame devant les élèves de notre cours. Il avait ainsi entrepris de me mettre au pied du mur et de sonder ma capacité à restituer un peu de profondeur et de mystère devant un public, aussi modeste soit-il :

«

- Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ?
ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?
- *Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.*
- Tes amis ?
- *Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.*
- Ta patrie ?
- *J'ignore sous quelle latitude elle est située.*
- La beauté ?
- *Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.*
- L'or ?
- *Je le hais comme vous haïssez Dieu.*
- Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?
- *J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages !*

»

seront bleus, plus il aura de chances de la séduire et de se reproduire. La raison en est que leur couleur est due à un pigment caroténoïde que l'oiseau absorbe grâce à son riche régime de poissons. Ces poissons ont eux-mêmes ingéré des végétaux contenant ledit pigment. Il se trouve par bonheur que ce même pigment a pour propriété de stimuler aussi le système immunitaire du fou. Ainsi, les pieds bleus sont un signe de sa bonne santé actuelle et future du fou.⁵

Naturellement, les ornithologues émérites pourraient objecter qu'aux Galápagos il y a aussi des fous à pieds rouges et des fous masqués. Je l'admets, chacun a droit à son propre mode de séduction et la mode ne se discute guère. Mais d'une part, j'en ai vu très peu et d'autre part, je n'ai pas eu le temps de les étudier suffisamment. Il faudra que j'y retourne car il paraît que grâce à leurs palmes rouges préhensibles ayant un pouce fonctionnel les fous ainsi chaussés peuvent s'agripper dans les branches des arbres. À ceux-là Elvis n'a pas dédié de chanson, ce qui peut être une raison suffisante pour que je passe pieds rouges et masques sous silence.

Par ailleurs, il doit y avoir des tanneurs, des maroquiniers, des rockers en Suède, des daims certainement aussi, mais je suis maintenant un peu perdu, car je me trouve incapable de vous dire s'il y a des fous en Suède (à pieds bleus sûrement pas !). Bon, assez discuté, le premier qui dira que ces oiseaux à pieds bleus sont des fous ridicules, ferait bien mieux de retourner écouter Elvis Presley - ainsi que son chat - pour leur demander de ré-énoncer en chanson leurs avis respectifs, *Yeah! Meow!*

⁵ https://www.francetvinfo.fr/monde/environnement/video-comment-le-fou-a-pieds-bleus-seduit-il_2762955.html

semble pouvoir vous éveiller aux charmes du monde, alors la lecture pourra vous y plonger. En voyage, ou au cours de la lecture, selon que vous serez ignorant ou savant, les enivrements d'un jour vous rendront naïf ou admiratif. Je n'ai guère besoin de vous en dire davantage.

Pour ma part, pris par le temps et ma vite trépidante, j'avais choisi la solution de facilité, certes un peu paresseuse, consistant à ne pas lire pour ne pas prendre le risque de gâcher mon plaisir de la découverte. La résultante évidente fut que je n'avais rien lu sur Floréana avant d'y poser le pied pour la première fois. Il était inutile de le regretter ou a fortiori de culpabiliser à ce sujet. Je me rappelai que de nombreux livres ont évoqué ou même relaté le premier pas de l'Homme sur la Lune avant que l'événement ait eu lieu. Est-ce que de ce fait, Neil Armstrong, littéralement *homme au bras fort*, a vu son plaisir diminué avant de poser le premier le pied sur la Lune ? Fort de cet exemple historique, et en bonne logique, j'étais assez indifférent au rôle que la lecture préalable d'un ouvrage aurait pu jouer à propos de ma perception de l'île bien terrestre de Floreana. J'ai attendu presque trente ans avant de me plonger dans les mystères de cette île sur lesquels bien peu se sont penchés. Floreana est un lieu magique, mais hélas, il a été marqué par une série noire d'événements tragiques, qui accumulent une quantité impressionnante de faits sordides. Pourtant ce lieu est empreint d'une grande beauté.

Alors pour relater les faits que l'île eut à connaître, je n'ai pas voulu écrire un roman dans le roman, car il aurait été nécessairement particulièrement noir, en tous cas trop noir pour moi. J'ai attendu presque trente ans avant de me plonger dans ses mystères sur lesquels bien peu se sont penchés. Je n'ai pas eu d'autre recette si ce n'est celle qui consiste à vous proposer des instructions qui constituent une sorte de marche à suivre pour appréhender succinctement l'histoire de Floreana.

«

- Déposez en tout premier lieu Patrick Watkins un navigateur irlandais en 1807 sur une île déserte, et réservez-le pendant deux ans,
- Laissez le vivre de la culture de son potager et des échanges avec les navires baleiniers de passage dans le secteur, ce qui n'est pas un hasard puisque vingt-trois espèces de baleines sillonnent l'Océan Pacifique le long des rivages des Galápagos,
- Laissez-le s'évaporer dans la nature sur un bateau volé.
- Prenez cette île Floreana, comme un lieu qui ne doit rien aux fleurs qui en sont quasiment absentes mais qui doit tout au nom du premier président de l'Équateur, Juan José Flores, car c'est au cours de sa présidence que l'archipel fut annexé à l'Équateur le 12 février 1832.
- Réservez y immédiatement une centaine de militaires, auteurs d'une mutinerie et condamnés à mort et placez-les plus ou moins au frais pendant une vingtaine d'années dans un centre de détention qui entretenait l'illusion de faire de ce lieu un havre de paix et de réhabilitation des détenus.
- Placez les tous dans une zone de terres supposées fertiles au centre de l'île dénommé *Asilo de la Paz*.
- Profitez de l'abondance de poissons et de baleines dans cette région pour faire séjourner pendant cinq mois de l'année 1925 les membres d'une expédition zoologique norvégienne, conduite par Alf Wollebæk.
- Laissez une dizaine de colons norvégiens espérer en profiter pour y développer une industrie baleinière quelques mois.
- Retournez la plupart de ces colons vers leur pays.
- Faites venir deux végétariens en provenance d'Allemagne en 1929 : un dentiste Friedrich Ritter, qui a abandonné son épouse et disparaît avec une de ses patientes, et Dore

Blue, blue, blue, blue suede shoes... Bleues, bleues, bleues, bleues, chaussures en daim bleu...

Nous avons vu que les larges pieds palmés des fous leur servent évidemment à nager très efficacement et à marcher un peu maladroitement. Cela ne nous explique toujours pas pourquoi, aux Galápagos, beaucoup ont choisi d'être bleus. Alors, il y a une autre piste à explorer. Cet oiseau ne construit pas de nid et ne couve pas avec son ventre. Quand on approche d'eux et de leurs œufs posés dans une anfruosité du sol, les fous se précipitent pour cacher leurs œufs en les recouvrant de leurs pattes. Ils font en sorte qu'on ne les voit plus du tout et ce jeu de cache-cache est d'une délicatesse infinie. On dirait une maman ou un papa qui serait en train de réajuster délicatement petite couverture de laine sur le berceau d'un nourrisson. Pour tenir ses œufs au chaud à même le sol, le fou utilise donc ses pieds. La délicatesse du cuir retourné ou celle des gants de Suède ou en daim vient à point nommé nous rappeler de manière incontestable que, quelle qu'en soit la couleur, c'est grâce à la peau de leurs larges palmes que les pieds des fous couvent leurs œufs avec d'infinies précautions. La plupart des oiseaux font autrement, ils ont une plaque incubatrice, une zone temporairement dénuée de plumes et de duvets sur la poitrine ou l'abdomen qui a pour fonction de permettre une meilleure transmission de la chaleur lors de l'incubation. Mais, n'ayant pas de plaque incubatrice, les fous sont contraints de se servir de leurs pattes pour couvrir les œufs. Encore une fois, rien ne dit que l'on couve mieux ses œufs avec des chaussures bleues, même si, pour le *show* c'est pas mal. C'est maintenant qu'il faut que je vous dise que ces pieds originaux constituent effectivement avant toute chose et pour tout le monde une manière originale de se faire remarquer. C'est en effet un outil de séduction dont l'oiseau peut et doit être très fier. La parade nuptiale du fou à pieds bleus consiste à mettre en valeur ses pieds en les agitant ostensiblement en face de la femelle tout en relevant la tête. C'est très rock, non ? Plus ses pieds

Well you can do anything	Bon, tu peux faire tout ce que tu veux
But stay beyond my blue suede shoes	Mais dégage de mes chaussures en daim bleu
Well, you can knock me down	Bon, tu peux m'assommer
Step in my face	Me piétiner le visage
Slander my name all over the place	Me calomnier auprès de tout le monde
Well do anything that you want to do	Bon, fais tout ce que tu veux
But uh-uh, honey lay off of them shoes	Mais han--, mon p'tit chou dégage de mes chaussures
And don't you step on my blue suede shoes	Et ne marche pas sur mes chaussures en daim bleu
Well, you can do anything	Bon, fais ce que tu veux
But stay beyond my blue suede shoes	Mais sors-toi de mes chaussures en daim bleu
Let's go, cat!	Allez le chat :
Ah, walk the dog!	Ah, va promener le chien !
You can burn my house	Tu peux brûler ma maison
Steal my car	Voler ma voiture
Drink my liquor	Boire ma gnôle
From an old fruit jar	Celle de la vieille carafe
Well do anything that you want to do	Bon, fais ce que tu veux
But uh-uh, honey lay off of my shoes	Mais han-han, mon p'tit chou dégage de mes chaussures
And don't you	Et marche pas
Step on my blue suede shoes	Sur mes chaussures en daim bleu
Well, you can do anything	Bon, fais ce que tu veux
But stay off my blue suede shoes	Mais sors-toi de mes chaussures en daim bleu
Rock it	Rock it
Yeah	Yeah
Well, it's one for the money	Bon, primo c'est à cause du prix
Two for the...	Deuzio, à cause de ...

Strauch Koerwin, qui a laissé derrière elle son mari. Avant de quitter l'Allemagne, lui se fait enlever toutes ses dents pour ne pas avoir d'ennuis de ce côté-là en les faisant remplacer par des dents en métal !

- Ne les faites pas revenir.
- Utilisez les modestes plantations locales pour agrémenter l'ensemble.
- Laissez reposer
- Insérez un bouquet garni de personnalités aux mœurs particulièrement épicées,
- Plongez les dans le milieu, avec la prétendue baronne Éloïse Bosquet de Wagner Wehrhorn et ses deux amants.
- Laissez lever les espoirs de construction d'un hôtel libertin de grand luxe pour milliardaires quelque peu dépravés. Préparez un endroit de rêve ayant pour ambition d'être le paradis sur Terre pour les amateurs de sexe.
- Laissez chauffer tous les protagonistes dans une hacienda appelée *El paraíso*.
- Pimentez l'ensemble par la présence d'une femme sulfureuse et entreprenante, une prétendue baronne, autoproclamée impératrice des Galápagos,
- Si ce n'est pas assez salé, rectifiez.
- Laissez disparaître par évaporation soudaine la baronne et l'un de ses amants,
- Envisagez qu'ils aient été assassinés par l'autre amant,
- Faites revenir et réduire ce deuxième amant jusqu'à sa propre évaporation complète.
- Prévoir quelques dizaines d'années de macération réunissant plusieurs intrigues embrouillées,
- Faites monter la sauce en mandatant en 1935 Georges Simenon comme envoyé spécial pour le compte de *Paris-Soir*, quotidien qui affiche le plus gros tirage de son époque avec plus d'un million cinq cent mille exemplaires,

- Laissez le plus grand maître du roman policier francophone s'imprégner des faits précédents et rédiger plusieurs articles croustillants,
- Arrosez régulièrement,
- Prévoir quelque dizaines d'années de macération réunissant plusieurs intrigues embrouillées.
- Avant la fin du drame, après qu'il a flotté quelque temps à l'écart, privez d'eau le dernier des protagonistes jusqu'à son extinction définitive.
- Faire frémir le lecteur à l'aide du roman de Simenon publié en 1938 sous le titre de « *Ceux de la soif*. »
- Recouvrez d'un long silence.
- Servir froid.

»

J'espère avoir mis en appétit certains d'entre vous. Afin de pouvoir poursuivre mon récit plus sereinement, j'abandonne maintenant cette chronique et confie donc tous les curieux, les passionnés, les libertins et les amateurs de faits divers assoiffés de crimes et d'intrigues à la lecture de *Paris-Soir* et du roman noir de Simenon.

Barcus

Heureusement, il n'y a pas eu que des échecs, des drames et des folies égrillardes à Floreana. Avant de me rendre sur place je n'avais pas conscience qu'un enjeu historique y était toujours d'actualité. L'émigration française vers l'Amérique du Sud, en particulier vers l'Argentine est considérable depuis la fin des années 1800. Ces français viennent majoritairement du Pays Basque et du Béarn, des Hautes-Pyrénées et de l'Aveyron. Pour le Brésil, ce sont plus 100 000 français qui arrivent au port de Rio de Janeiro pour s'y installer et

retourné, et par abus de langage le « daim », est donc un terme générique qui désigne tous les types de cuir avec une surface polie. Ainsi, la catégorie du cuir retourné comprend notamment les cuirs nubuck ou suédés, les français ayant développé la fabrication de gants de Suède qui sont polis du côté fleur (extérieur) mais obtenus à partir de la croûte du cuir (côté chair). D'un aspect similaire à la peau de daim (ou de chamois) naturelle, le cuir retourné est très couramment appelé « daim », un terme qui porte souvent à confusion. En réalité, la véritable peau de daim est très peu utilisée dans les ateliers de confection puisque cet animal est une espèce protégée.

Adapté à la fabrication d'une variété d'articles, le cuir retourné est notamment prisé pour la confection de chaussures d'été légères, de baskets ou encore de vêtements haut de gamme. Il s'agit d'un cuir très respirant dont la structure poreuse favorise l'évacuation de la condensation et de la transpiration - un avantage notable par rapport au cuir lisse. On retrouve également un grand nombre de gants confectionnés à partir de cette matière brute. En raison de sa surface rugueuse, ce toucher peau de pêche si caractéristique, elle s'avère notamment optimale pour les gants de travail.

Maintenant que vous savez ce qu'est le suède, il nous est enfin possible de revenir en Amérique latine et à la musique. Délaissons un instant le registre de la *cumbia* aux paroles romantiques pour passer à celui du *rock 'n roll* pragmatique ; vous verrez, c'est le pied, c'est saisissant :

Well, it's one for the money	Bon, primo c'est à cause du prix
Two for the show	Deuzio, à cause du <i>show</i>
Three to get ready	Tercio, j'ai à me préparer
Now go, cat, go	Allez va-t'en, le chat, va-t'en
But don't you	Mais, surtout
Step on my blue suede shoes	Marche pas sur mes chaussures en daim bleu

ses clients. Il ne faut toutefois pas trop critiquer les fous, car même si leur chaussage est certes assez voyant, voire un peu exhibitionniste, en tout cas il faut convenir que c'est très *show biz*. D'où vient donc cette couleur bleue qui rend ces oiseaux à la fois incroyablement élégants et tendrement risibles. Je regrette un peu ce dernier adjectif, car ce n'est pas vraiment mon avis ; en vérité, je ne les trouve nullement ridicules. Ainsi dotés, ils peuvent en remonter voire se permettre de donner des leçons au bleu du ciel et au bleu de la mer qui les entourent et les accaparent.

Alors, de peur que vous me fassiez le reproche de passer du coq à l'âne, en allant du fou à Elvis Presley, je préfère endosser pour un instant le rôle de professeur de *rock 'n roll* et de maroquinerie, quitte à ce que vous me décerniez les palmes académiques (qui sont violettes, elles !).

« *Blue Suede Shoes* », soit en français « *Chaussures en daim bleu* » est le titre d'une chanson qui a été immortalisée par Elvis Presley dans les années cinquante, sur des paroles de Carl Perkins. Le mot anglais « *suede* » désigne le daim qui est une appellation traditionnelle du cuir retourné. Pour bien comprendre, il convient de ne pas négliger le fait que dans cette chanson, le rocker parle à son chat. Comme Wikipédia le dit, le suède est obtenu à partir de la face intérieure du cuir, généralement de la vache, mais il en existe à base de daim (d'où son nom même quand il ne provient pas de cet animal) ou de porc. Comme le suède est constitué uniquement de la couche intérieure de la peau, il est moins solide mais plus doux que le cuir classique. Ses caractéristiques de souplesse en font un matériau de choix pour l'habillement et usages sensibles. Le suède a été employé à l'origine pour les gants de femmes mais est également populaire dans la tapisserie d'ameublement, les chaussures, les sacs et autres accessoires. Il est également utilisé dans les doublures de produits en cuir. Il se distingue par un toucher velouté et une surface à l'aspect mat, chaud et souple. Le cuir

devenir une des plus grandes communautés françaises après l'Argentine. Les Français partent également pour l'Uruguay, toujours en provenance du Pays Basque et du Béarn. Le mouvement assez massif d'émigration était ainsi établi et l'Équateur en a récupéré quelques miettes. L'aventure équatorienne qui nous mobilise part d'un modeste village de montagne du Pays Basque appelé Barcus qui est toujours situé dans la région de la Soule, dans le département actuel des Pyrénées-Atlantiques. Ce village est célèbre notamment parce qu'il a vu naître Pierre Topet plus connu sous son pseudonyme Etxahun-Barkoxe (*Etchahoun*) qui est un très célèbre poète et bertsolari, un chanteur de vers rimés et réunis en strophes en langue basque. Il est devenu l'un des mythes littéraires les plus importants du domaine basque, car sa vie à la fois violente, dramatique et rocambolesque a fait de cet artiste un héros de roman, de pastorale et de pièce de théâtre. Le jeune Léon Uthurburu issu du même village héroïque y est né en 1803. Il en était parti à l'âge de 20 ans pour l'Équateur où il avait monté une affaire commerciale florissante dont on a hélas perdu la nature exacte. L'idée de la construction du canal de Panama était bien antérieure à la venue d'Uthurburu en Équateur, puisqu'elle remontait au xv^e siècle, après des reconnaissances effectuées par Christophe Colomb et Hernán Cortés. Elle réapparaît sous l'impulsion de Von Humboldt, qui établit un projet coupant l'isthme entre Chagres et Panama. Léon Uthurburu plein d'allant, envisagea lui aussi le percement d'un canal qui aurait permis de relier "les colonies antillaises de l'Atlantique à celle de Tahiti dans le Pacifique" sans faire route sur des centaines de miles ni affronter les périls du Cap Horn. Loin de ces projets, les Galápagos restèrent un port de pêche et de relâche pour les baleiniers qui devaient faire le grand tour et qui étaient plutôt rares à venir aussi loin. Tout cela n'a pas empêché Léon de monter une affaire commerciale en dehors du contexte baleinier dès 1824 et de faire fortune.

Sachant que Mireille, notre camarade qui avait vu sa bouteille d'eau transpercée par les pinsons était d'origine basque, je l'ai interrogée longuement, mais elle ignorait tout de ce modeste village et n'avait jamais entendu parler de cet illustre inconnu et glorieux ancêtre Léon. Voilà qui, de mon point de vue est assez réjouissant. Il est vraisemblable que le fait d'être passé par les Galápagos, voire d'y avoir été propriétaire ou propriétaire putatif, est largement insuffisant pour accéder à la célébrité. Mais les faits sont là. Le succès que cet habile marchand a connu lui a donné l'opportunité d'être un bailleur de fonds des généraux révolutionnaires équatoriens. Parmi ses débiteurs figurait le général José de Villamil, gouverneur général de l'archipel, un des pères de l'indépendance de l'Équateur. Villamil a combattu avec Bolivar s'est révélé être le créateur de sa marine de guerre et conquérant des îles Galápagos pour le compte du nouvel état de l'Équateur. Il devint aussi ministre des affaires étrangères. Uthurburu se vit lui-même nommé vice-consul de France à Guayaquil. Villamil, incapable de rembourser ses dettes à Uthurburu lui céda à ses possessions de Floreana, qui représentaient les deux cinquièmes de l'île.

En 1853 Léon Uthurburu rentre définitivement en France alors gouvernée par le Second Empire. En 1860 José de Villamil, vieillissant et voulant régler les questions de succession avec ses enfants, écrit à Uthurburu pour lui proposer de lui racheter ces fameux deux cinquièmes de l'île Floreana. Uthurburu négocie le prix de vente de ces terres. Les deux parties tombent semble-t-il d'accord. Mais José de Villamil doit s'expatrier au Pérou en raison de problèmes politiques internes, ce qui retarde la revente effective du bien. Et sur ces entrefaites, Léon Uthurburu meurt le 8 novembre 1860, léguant tous ses biens au bureau de bienfaisance de Barcus, le village de sa naissance. Fort de cette nouvelle les villageois rebaptisent Floreana en « île des pauvres de Barcus ». En 1886, sous la III^e République, la France tente de timides et brèves démarches. Il est vrai qu'entre-temps, comme Léon l'avait envisagé,

Bon apnéiste, le fou retient sa respiration pendant quarante secondes et suit sa proie sous l'eau en nageant. Une fois sous la surface, il attrape son poisson et n'a plus qu'à l'avaler, avant même de regagner l'air libre. Son redoutable bec à "dents de scie" laisse peu de chance à ses proies. Il remonte toujours le bec vide, ce qui lui a aussi valu cette appellation de « fou » par les premiers pêcheurs qui les observaient croyaient innocemment que ces oiseaux se donnaient beaucoup de mal pour rien.

Je remarquai que ces stupéfiants pêcheurs, nageurs et voleurs, sont cependant assez maladroits, souvent même tout à fait comiques au décollage et à l'atterrissage. Très puissants, et agiles en vol, une fois à terre, je me rendis compte que lorsqu'ils en sont réduits à pratiquer la marche à pieds, les fous sont maladroits. Ils avancent d'une assez curieuse façon. Avec leurs énormes palmes, ils marchent comme des hommes-grenouilles montant sur la plage en ayant oublié de se débarrasser à temps de leurs précieux auxiliaires propulsifs. Ils dodolinent à la sortie de l'eau, encombrés par leurs pieds géants ; ils se doivent donc de soulever alternativement chaque patte assez haut avec difficulté, délicatement, comme si la palme avait été collée au sol par on ne sait quelle glu. Puis, ils reposent leur patte aussi délicatement, si posément qu'ils donnent constamment l'impression de marcher sur des œufs, ce qui méritera les commentaires qui vont suivre.

Alors je trouve que certains des fous des Galápagos affichent aussi une excentricité qui pourrait même être qualifiée par certains de talon d'Achille esthétique. Leurs pieds sont si bleus qu'immédiatement on ne voit plus qu'eux. Ce bleu est si électrique qu'il nargue le nuancier de la firme internationale de chimie industrielle *Pantone*. Après vérification, je suis revenu persuadé que cette entreprise connue de tous les imprimeurs du monde, s'avère encore quasiment incapable de restituer chimiquement ce bleu clair alors même qu'elle propose déjà pas moins de huit cents teintes à

étonnés de ne rencontrer aucune véritable résistance de la part de leurs proies.

Pour redorer le blason des fous, je rappelle à tous que ces oiseaux sont d'une élégance exceptionnelle. Leur plumage est d'un blanc éclatant. Chez les fous de Bassan européens, leurs têtes et leurs cous sont teintés d'un délicat jaune pâle. Leurs yeux sont bleu clair cerclés de gris. En les détaillant, vous verrez que leurs becs gris-bleuté très clair, presque blancs sont en forme de poignards et ils sont soulignés de fines lignes noires, comme tracées au crayon, se prolongeant en un masque noir autour des yeux. Et puis, le bout de leurs longues ailes blanches et étroites est noir. Quelle classe !

Alors, il faut bien le reconnaître, le vol du fou est insensé. Par vent modéré, il a un vol aux battements puissants et réguliers, mais par vent fort, il plane et se laisse glisser dans les airs. Il peut parcourir quotidiennement une distance d'au moins quatre cent cinquante kilomètres. De plus, le vol du fou révèle des prodiges dignes des plus grands meetings d'acrobatie aérienne. Ils ont de quoi faire pâlir d'envie les pilotes d'essai du Salon du Bourget ou les as de la Patrouille de France. Très spectaculaires donc, les fous planent haut dans les airs avant de réaliser des piqués vertigineux, à la verticale ou en biais. La vue du fou est si perçante que cet oiseau repère un banc de poissons à quarante mètres de hauteur. Lorsqu'ils aperçoivent une proie, ils plongent comme des flèches dans la mer atteignant des vitesses impressionnantes de l'ordre de 90 km/h. Le choc qui se produit lorsqu'ils transpercent la surface de la mer génère à l'impact un bruit violent très caractéristique. Les fous volants sont de véritables casse-cous. Fort opportunément, le fou qui ne l'est pas autant que cela puisse paraître dispose de sacs d'air sous la peau de sa tête et sur la poitrine qui lui permettent d'absorber la violence des chocs. Les constructeurs automobiles ont mis bien longtemps avant de s'en inspirer au profit de la sécurité des passagers que nous sommes.

le canal de Panama s'était ouvert à la navigation et offrait de nouvelles perspectives au commerce avec les Galápagos. Mais, la France reconnut ensuite la souveraineté de l'Équateur en 1887. Pourtant, en 1984, le maire de Barcus Jean-Baptiste Jauréguiberry n'hésita pas à faire appel à l'arbitrage de Paul Laxalt, sénateur du Nevada, citoyen étasunien, basque d'origine et conseiller de Ronald Reagan pour réclamer sa propriété à l'Équateur.

Mais, malgré les efforts de ses alliés et de la municipalité, sur un parcours de près de deux siècles, Barcus ne prit jamais possession de sa part de l'île alors qu'à l'évidence, elle constitue un bien immobilier digne de considération. Seules la maison et la prairie pyrénéennes qui ont été léguées par Léon Uthurburu à la commune font aujourd'hui partie du patrimoine communal. Fort de ses six cent quarante-deux habitants, de ses quatorze quartiers et de ses deux-cent deux lieux-dits, c'est avec un certain panache que le village de Barcus, étendu sur un ensemble complexe de vallons, continue cependant aujourd'hui de revendiquer l'appartenance des deux cinquième de Floreana à son territoire communal. L'enclave pyrénéenne dans l'île galapagotienne est certes située à dix mille quatre-vingt-cinq kilomètres du village du Pays Basque. Depuis de nombreuses années, chacune de ces localités possède sa propre boîte aux lettres ce qui, dans la pratique, permet nécessairement toujours l'échange théorique de correspondances écrites appropriées. Toutefois le mode d'acheminement du courrier est assez particulier. En effet, la boîte aux lettres de Floreana est une création à la fois très ancienne et très originale. Le témoignage du grand voyageur José Luis Angulo décrit son histoire moderne ainsi :

« Il s'avère qu'au nord de cette île, autrefois refuge des pirates et plus tard escale pour les baleiniers du XVIII^e siècle, se trouve « La baie du courrier » ou « baie de la Poste » et à cet endroit,

d'où son nom, une boîte aux lettres unique établie par le baleinier James Colnett en 1793. Colnett (1753-1806) était un officier de la *British Royal Navy*, un explorateur, et un négociant en fourrures d'animaux marins qui servit notamment James Cook. Les campagnes de chasse à la baleine étant longues, durant les trois ou quatre ans passés à naviguer sur les mers à la recherche des grands cétacés, les marins n'avaient aucun moyen de communiquer avec leurs proches, c'est pourquoi ils laissaient leurs lettres dans ce tonneau en bois, en attente du passage d'un autre bateau qui serait sur le chemin du retour. Ce bateau emportait alors les lettres qui étaient déposées dans le tonneau et les remettait à leurs destinataires. Aujourd'hui, la coutume s'est maintenue, mais le système a un peu changé. Ce ne sont plus les baleiniers qui écrivent, mais les touristes. Il se dit qu'en laissant une lettre dans la boîte aux lettres, lorsqu'un autre touriste de la même ville passera, il pourra la récupérer, l'engagement moral [implicite, plutôt qu'explicite] consiste à garantir qu'il la remettra en main propre au destinataire .

J'ai décidé de m'envoyer une carte postale, quelle meilleure façon de vérifier si l'invention fonctionnait toujours. Les mois passèrent et alors même que je ne me souvenais plus de l'affaire, un type est apparu dans mon bureau un après-midi et m'a demandé, il voulait me remettre une carte postale en personne, c'était celle que j'avais moi-même déposée dans la boîte postale de Floreana. »

CHAPITRE X

Le fou aux pieds bleus

Le moment est venu pour moi de vous faire un aveu. Parmi les nombreux animaux qui peuplent les îles Galápagos, j'ai une grande tendresse pour une espèce particulière, c'est le fou. Pour expliquer le nom de ces oiseaux, nom qui, nous le verrons, s'avère parfaitement injuste et stupide, plusieurs thèses circulent.

Le fou est un animal au caractère peu farouche face à l'homme. Les marins des siècles passés en ont profité pour piller leurs œufs avec une étonnante facilité car leurs œufs sont posés à même le sol. Certains ont aussitôt considéré qu'il était déraisonnable de la part de cet oiseau d'être aussi docile d'où le nom qui leur a été attribué. Vérification faite, dès que l'on s'approche un peu trop de leurs œufs, ils s'empressent d'aller poser leurs pattes protectrices, juste au-dessus et à s'immobiliser en couvrant leurs œufs de leurs larges palmes, comme pour les cacher. Mais il est vrai que si on insiste un peu ils déguerpissent. Lorsqu'on était marin, voire flibustier, le comportement de ces oiseaux ne devait guère constituer un obstacle pour ces hommes décidés, qui évacuaient prestement les parents et se transformaient en prédateurs redoutables, bêtement

vers moi. Sa curieuse démarche de cowboy était censée m'impressionner ou m'intimider. Il mit en branle les quelques deux cents kilos de son corps lourd et sombre, ce qui me valut quand même l'obligation de prendre la poudre d'escampette rapidement. Bien m'en a pris, car si à terre ils sont nettement moins véloces qu'en mer, on dit quand même, qu'on a pu observer des mâles adultes ne pas hésiter à assaillir des requins des Galápagos qui s'approchaient de leurs lieux de repos ; en somme, rien ne les arrête. Cet incident m'a fait enfin comprendre pourquoi les anglophones et les hispanophones s'obstinent à désigner les otaries sous le vocable de « lions de mer ». Cette façon de les nommer ne me satisfait guère. Pour désigner l'espèce de manière générique, au lieu de se référer à la lourde puissance léonine des mâles, j'aurais préféré que tout le monde ait recours comme les francophones au nom d'otaries, du grec *ὠτάριον* *ōtáron* signifiant petite oreille, ce qui renvoie à une caractéristique morphologique qui souligne plutôt la grâce naturelle des femelles de l'espèce que les rugissements des mâles. Pour revenir sur la plage, je précise que j'avais pourtant parfaitement compris le but des rappels à l'ordre successifs dont j'avais fait l'objet, mais je reste toutefois un peu perplexe : comment les mâles avec leur attitude très agressive et leurs cris rauques peuvent-ils posséder un tel pouvoir de séduction sur autant de compagnes si gracieuses, vives et délicates ?

La plage est aussi leur cimetière. Balayant la plage de mon regard je m'aperçus qu'une multitude d'os jonchait la plage. Étonné par la présence d'autant d'ossements blanchis par le soleil, j'ai voulu les observer de près. L'écart de couleur entre le sable et les os était assez faible et les fragments d'os, dispersés un peu au hasard étaient difficilement discernables. Je me suis alors baissé et j'ai tenté de ramasser au plus près un petit os, aussi blanc qu'un morceau de corail mort. Notre protecteur, instructeur et guide naturaliste s'appelait Wayna. Ce prénom désigne en langue quechua un homme jeune, élégant et amoureux de la vie, ce qui lui allait

Monstres marins et terrestres

Avant de partir d'Europe je pensais que les iguanes étaient des animaux qui, à l'instar d'autres créatures à l'aspect primitif, voire préhistoriques, étaient aussi grands que les crocodiles ou même que certains dinosaures, c'est-à-dire tout à fait gigantesques à mes yeux. Qui plus est, les documentaires animaliers, qui ne se privent pas de filmer les iguanes des Galápagos, si télégéniques, se plaisent à n'en prendre que des ultra-gros plans pour à l'évidence mieux tirer profit de leur aspect déroutant et quelque peu effrayant. Eh bien, une fois sur place, quelle ne fut pas ma surprise de constater que les iguanes marins sont des petits êtres. Avec un corps de trente centimètres de longueur, sans compter leur queue, ils sont bien modestes. Ils marchent assez lentement et donnent même l'impression de se trainer péniblement à cause de leurs pattes trop courtes et de leur ventre bombé qui racle le sol lorsqu'ils marchent. Ils sont aussi ralentis par queue qui sur terre est bien trop longue. Les iguanes marins paraissent tout simplement patauds sur les rochers. Même lorsqu'ils se jettent à l'eau, j'étais surpris de voir que leur immersion ressemble à une sorte de laisser-aller. Leurs trop courtes pattes ne leur permettent pas de prendre de l'élan, donc comme ils sont quasi incapables de sauter voire de plonger élégamment ils se laissent glisser ou tomber à l'eau plus ou moins adroitement. En revanche, je constatai que dès qu'ils sont dans la mer, ils se métamorphosent. Ce malhabile reptile se transforme en un nageur exceptionnel et un plongeur sous-marin extrêmement performant. Ils replient leurs pattes et deviennent très profilés, extrêmement hydrodynamiques. Leur queue aussi longue que leur corps se transforme en un prodigieux moteur turbo qui les propulse à grande vitesse partout où ils veulent aller se glisser. Après le bain, et une remontée un peu pénible sur les rochers, ils viennent se sécher et se réchauffer au soleil. Alors plutôt calmes, ils ont l'air de gangsters et se font

remarquer par un comportement que nous n'admettrions pas du plus mal élevé de nos alter ego humains. J'étais là bien tranquille à admirer ces bestioles. Il y en avait partout, à tel point que lorsqu'on doit faire un pas, il faut veiller à ne pas marcher dessus. Un peu consterné et immobilisé dans l'admiration qui progressivement m'envahissait, je me trouvai debout tout en étant complètement entouré par ces petits monstres. Le bruit des vagues venait se briser sur la falaise, la brise marine et le soleil resplendissant m'envahissaient. J'étais totalement absorbé par la perception, celle de tous les éléments qui m'environnaient. C'est alors que je me suis trouvé surpris et même nettement dérangé par un bruit étrange qui venait de se produire tout à coup dans mon dos. C'était une sorte d'énorme éternuement, un violent souffle d'air ou un drôle de bruit qui m'a paru aussi dérangeant que l'effet que provoque un bus qui, lorsque vous franchissez la porte de sortie, vidange sournoisement ses pistons pneumatiques alors qu'en principe ils ne sont destinés qu'à actionner très bêtement l'ouverture desdites portes. Surpris, je me suis donc retourné. De mon regard surplombant et probablement assez dédaigneux, j'ai toisé l'auteur des faits qui, sur ses toutes petites pattes, s'étalait à mes pieds sur le sol rocheux. Ce petit malotru, s'était mis à éternuer bruyamment comme tous ses congénères iguanes marins le font. Il expulsait du sel par les narines. Comme ils sont strictement herbivores et qu'ils mangent surtout des algues, il semblerait qu'ils n'aient trouvé que cette méthode un peu cavalière, se moucher en plein air pour se débarrasser des excédents de sel que leur régime alimentaire les a obligé à ingurgiter. Ce bref, brusque et puissant jet d'air, d'eau et de sel mélangés a aussi quelques effets inattendus. Sur le visage gris-noir de ces animaux insolites apparaissent alors d'assez jolies et fort longues traces blanches, des coulures qui s'échappent de leur nez et laissent d'incomparables trainées décoratives d'une sorte de morve salée sur leurs faces ahuries. Nous leur pardonnerons cependant leur mauvaise éducation, car ils ont des qualités. Les iguanes marins

beaucoup d'entre nous, un peu néophyte, j'avais tendance à être prisonnier d'une priorité donnée à l'anthropomorphisme dans l'observation des animaux. L'otarie est capable de mouvements d'une vivacité étonnante et fait surtout preuve d'une extraordinaire capacité d'anticipation des intentions de ses proches, animaux ou humains. Ces animaux font preuve d'une habileté déconcertante pour maîtriser des équilibres complexes en appui sur leurs nageoires et pour « manipuler » des objets de toutes tailles. Les dresseurs qui les produisent en spectacle dans les cirques et les music-halls savent parfaitement exploiter leurs qualités et compétences. Je préférais de loin être ici, car nous étions dans leur milieu naturel, donc bien loin des chapiteaux, des cerceaux, des ballons, des seaux discrètement remplis de petits poissons servant de récompenses et je me sentais tellement bien à mille lieues des tabourets et autres podiums étoilés.

Nous nous promenions sur la plage et je constatai que les grands mâles otaries sont des animaux pleins de morgue. Figurez-vous qu'ils sont dotés d'une voix de basse d'une puissance et d'une gravité à faire pâlir d'envie tous les interprètes du Méphistophélès dans le *Faust* de Gounod - Fédor Chaliapine compris. Certes, toutes les otaries aboient, mais les mâles émettent des grognements distinctifs très dissuasifs. Ils m'ont paru clairement destinés à éloigner tous les importuns, sans distinction, qu'ils soient des mâles concurrents ou des promeneurs indésirables, dont je compris rapidement que je faisais partie. À plusieurs reprises, ils m'ont invité par la voix à rester à distance respectable, ce que je fis. Ces mâles puissants contrôlent sévèrement leurs territoires et surveillent jalousement les nombreuses femelles qui composent leur harem. Ils protègent aussi leur progéniture. Ces gros mâles otaries aux moustaches de Gaulois clabaudeurs ont toujours l'air d'être de mauvaise humeur. Alors que je marchais pourtant à quelque distance d'un groupe de jeunes, un vieux mâle, après avoir dûment grogné et fait tressaillir ses vibrisses, décida de faire mine d'avancer

performance et doté de mon seul corps, terriblement humain, je me suis jeté à l'eau au milieu des vagues et j'ai essayé, sans espoir, d'en faire de même pour évaluer l'ampleur du fossé qui me séparait de ces virtuoses de la glisse. Sans commentaire... Comme à Hossegor ou à Hawaï, les demoiselles repartaient inlassablement un peu plus au large pour venir immédiatement répéter l'exercice. Cela a duré une fraction d'heure, mais le résultat est que j'en ai admiré et aimé ces copines de surf pour toujours.

Quand nous avons débarqué sur la plage depuis notre canot, nous avons eu l'impression d'entrer chez quelqu'un, en l'occurrence au domicile des otaries, car une fois qu'elles sont sorties de l'eau, leur lieu privilégié de villégiature est bien la plage. Nous avons reçu des instructions précises. Interdiction de rentrer chez elles avec nos chaussures de ville, ou plus précisément, celle que nous portions sur le bateau. Il fallait s'être doté d'un rechange, dans un petit sac. Il ne s'agissait pas de disposer de charentaises, ni de chaussettes, mais d'une autre paire de chaussures, des chaussures de plage ou des tongs qui puissent avoir été soumises au préalable sur notre bateau à une désinfection dans un bac d'eau javellisée. La plage le méritait car, entre autres raisons, c'est le lieu de naissance des bébés otaries, ce qui la transforme en une véritable maternité et nurserie à ciel ouvert. Quel spectacle attendrissant que ces mamans dans le sable qui sont nécessairement allongées sur le côté pour allaiter consciencieusement leurs petits en plein soleil, parfois jusqu'à tombée de la nuit. Ces mères de famille exemplaires ont une mission compliquée, car, non contentes d'allaiter avec constance, elles doivent aussi aller faire les courses, en l'occurrence aller à la pêche. Elles y parviennent en nageant longuement dans les profondeurs du Pacifique pour se nourrir elles-mêmes. Il leur faut être capables de nourrir leurs enfants gloutons qui continuent à téter alors qu'ils sont parfois devenus plus grands et plus gros qu'elles-mêmes. Je l'ai constaté moi-même assez stupéfait. Comme

font preuve d'un grand art du camouflage ; leurs corps gris anthracite ont pris la même couleur et le même aspect granité que celui du rivage. Ici, le basalte et les roches volcaniques concassées forment le socle de la falaise sur laquelle ils se meuvent et arborent les mêmes teintes. Pour couronner ce portrait, regardez plus attentivement cette crête qui orne le dos des mâles. Elle a des pointes qui sont assez molles et ne leur servent à rien, sauf à se donner des airs de petits monstres. Mais tout compte fait, ils sont touchants et ressemblent plutôt à des jeunes ados aux cheveux gris mal peignés.

Au détour d'un regard, je me vis nez-à-nez avec un iguane terrestre un peu plus gros. Ceux-là ont plutôt la taille d'un petit chien moyen, disons exactement la taille d'un petit beagle. Comme leurs cousins marins, ils sont assez patibulaires. En vraie grandeur, ces iguanes paraissent certes toujours assez monstrueux, mais tout compte fait, ils restent plutôt petits. Du côté concours de beauté, à propos des iguanes terrestres des Galápagos je laisse maintenant la parole au grand Charles Darwin lui-même, qui l'a décrit comme « *un animal affreux, d'un orange jaunâtre dessous, et d'un rouge brunâtre dessus : avec leur angle facial bas ils ont une apparence stupide* ». J'ajouterais que malgré leur aspect repoussant, il n'y a guère de risque à les fréquenter. Ils ne se montrent pas menaçants, contrairement à l'angle sous lequel les documentaires se plaisent à les montrer quand ils ont le nez collé sur l'objectif de la caméra. Ils passent la majorité de leur temps à prendre des bains de soleil totalement immobiles. Et puis, pour l'essentiel, les iguanes terrestres aux museaux pointus, mangent avec délectation des raquettes de cactus et des fruits. Rien à craindre. Pour ajouter aux mystères de l'évolution, nos plus grands savants modernes ne savent toujours pas comment et pourquoi tous ces iguanes en sont venus à arborer ces aspects étranges. Sur le continent, les iguanes sont verts et leurs homologues des Galápagos ne leur ressemblent pas complètement. Leur arrivée sur les îles à mille kilomètres du

continent aurait précédé de quelques millénaires la démonstration de Thor Heyerdahl, le fameux anthropologue, archéologue et navigateur norvégien. Cet aventurier qui tenta en 1947 une expédition sur le Kon-Tiki, pour rallier les îles polynésiennes sur un radeau partant des côtes d'Amérique du Sud afin d'expliquer le peuplement humain de l'Océanie ne s'est pas occupé des iguanes. Il démontra cependant par l'exemple qu'il est possible de naviguer en haute mer avec des embarcations en balsa, en papyrus et en roseaux. Comme pour ce qui concerne les hommes, le plus vraisemblable est que les iguanes aient pu arriver ici sur des bois flottants ou sur des radeaux improvisés. Auraient-ils pu tous seuls, précéder fortuitement les hommes en débarquant aux Galápagos quelques millénaires avant eux ? Les auraient-ils accompagnés sur leurs embarcations ? À ce jour, la science ne privilégie aucune piste et Charles Darwin en personne n'avait pas eu le temps de tout nous expliquer.

Frégates magnifiques

Le pays que nous visitons était donc peuplé de nombreux êtres assez effrayants. Dans ce théâtre animal, les frégates magnifiques jouent un rôle particulièrement cinématographique qui mérite d'être explicité. Ce sont des oiseaux de grande taille puisqu'ils mesurent en moyenne un mètre de long pour une envergure de plus de deux mètres. Leur plumage est tellement noir qu'il les rend facilement repérables en vol, car les ailes s'y détachent nettement, même lorsque le ciel est gris. Les frégates sont aussi très faciles à reconnaître grâce à la forme très spécifique de leurs ailes : longues et effilées chacune d'entre-elles forme un très grand accent circonflexe fort caractéristique. Leur queue est fine, longue et fourchue. Leur bec est immensément long et terriblement crochu. Si après cette description précise vous vous trouviez encore en

aucun espoir de pouvoir jamais l'atteindre ? Pour ma part, au lieu de subir cette rivalité pour l'usage d'une place libre sur un banc public, j'aurais tant aimé en avoir la jouissance complète pour pouvoir être assis à côté d'Alix, afin que nous puissions admirer ensemble la sublime beauté surgissant de l'horizon de l'océan Pacifique. Alix qui se promenait le nez au vent ne se rendait pas sûrement pas compte qu'à cet instant précis, la direction de mes pensées réunissait le désir de m'approcher de son âme et de son corps tout en contemplant les mouvements infinis des fantasques courants marins.

Il serait injuste de n'attribuer aux otaries des Galápagos que des comportements passifs voire lascifs. Les bains de soleil qui réchauffent leurs corps noirs et lisses finissent par nécessiter qu'elles aillent régulièrement se rafraîchir en prenant un bon bain de mer. C'est alors que sur une plage sauvage on nous proposa à nous aussi, les fils d'Adam et Ève, d'aller prendre un bon bain. Ce qui fut dit fut fait. Le soleil commençait à baisser en laissant ses rayons nous procurer une chaleur plus douce et une couleur plus tendre. Nous n'étions que des invités sur cette plage qui appartenait aux otaries et aux crabes. Donc à peine dans l'eau, un cortège de fines otaries à la peau luisante se joignit à nous pour nous accompagner dans les plaisirs de la baignade. Elles étaient les propriétaires légitimes des lieux ou, à tout le moins des habituées. Comme des enfants, elles tournaient autour de nous et nous ne savions jamais d'où elles allaient surgir. Tels des moniteurs de colonies de vacances ou comme le sont souvent les surveillants de baignade, nous étions totalement dépassés par les turbulentes nageuses qui nous dépassaient par la droite ou par la gauche, dessus, dessous, sans prévenir. Elles avaient toutefois une nette supériorité sur les enfants dont les parents se délaissent pendant les vacances d'été. Dans l'étroite bande qui côtoyait le rivage, là où les vagues venaient se casser promptement sur la plage, toutes ces nageuses étaient de véritables championnes du monde de surf. Stimulé par cette joyeuse

possèdent à coup sûr une bonne dose de culot. Je me suis même demandé si par hasard, elles ne craindraient pas la concurrence et la grâce séductrice des beautés féminines dont Olympe était un parangon. Les otaries pourraient-elles être à ce point jalouses ? Je me rendis compte en cette occasion que j'étais sensible au charme d'Olympe et un trouble involontaire m'envahit alors que, je le savais, mon cœur était déjà engagé à choyer Alix. Réflexion faite, je me posai la question de savoir si la mordeuse fautive qui ressemblait en tout point à une sirène tentatrice était la responsable de ce trouble à moins que ce fût Olympe. Ces lionnes des mers n'auraient-elles pas été envoyées par le diable pour me mettre à l'épreuve en détournant mes tendres inclinations pour Alix et les diriger vers Olympe. Si Alix apprenait les circonstances exactes de cet incident, je craignais qu'elle ne manque pas de me soupçonner. Passer à ses yeux pour un séducteur collectionnant les conquêtes suffirait sans doute à ruiner à jamais tous mes espoirs. Je me rendis compte que mon imagination était peut-être un peu trop débordante et je constate qu'après en avoir parlé à propos des fous, je parle beaucoup trop de palmes dans les récits qui figurent dans ce livre.

Par ailleurs, il faut reconnaître qu'en surface les otaries sont omniprésentes aux Galápagos. Même sur-l'île de Santa-Cruz, quelque peu soumise à l'agitation et aux occupations d'une petite ville, elles s'installent partout, plus précisément partout où il est possible de prendre un bain de soleil tranquille. Je les retrouvai ainsi sur les plages bien sûr, mais aussi sur les cales, les pontons, les quais et même sur les bancs publics où elles usurpent des places plutôt destinées aux amoureux, aux retraités, aux artistes, aux poètes et aux enfants, enfin à tous ceux qui, pleins de désirs, se plaisent à admirer la mer. D'ailleurs, les otaries font de même. En jouissant des bienfaits de leurs bains de soleil qui réchauffent longuement leurs longs corps alanguis, elles contemplant l'océan. Sont-elles amoureuses de la ligne d'horizon qu'elles aperçoivent de loin sans

difficulté pour reconnaître ces oiseaux, alors un dernier indice déterminant vous permettra de lever définitivement tous les doutes. Si un mâle en recherche d'une compagne se trouve par hasard dans le groupe de ces oiseaux, vous verrez qu'il arbore en sus de ce que je vous ai précédemment décrit une superbe et volumineuse poche gutturale protubérante de couleur rouge vif. C'est un énorme attribut sexuel destiné à conquérir l'approbation d'une belle de passage. Nous humains dirions qu'il se rengorge, tout de noir vêtu, arrogant, avec en tête une bourse d'un rouge éclatant et démesurément gonflée, le tout avant même d'avoir conclu son affaire.

Toutes les frégates sont capables de voler assez bas et elles donnent parfois l'impression de faire ce que nous serions tentés d'appeler du rase-mottes si elles n'étaient pas des oiseaux essentiellement marins survolant surtout les vagues. Elles tournent indéfiniment. Sous les tropiques, elles me sont apparues aussi effrayantes, voire souvent plus effrayantes que les oiseaux éponymes du film d'Alfred Hitchcock. Après le faucon pèlerin, qui possède un cousin local aux Galápagos, en dépit de sa grande taille, la frégate est aussi l'oiseau le plus rapide de ce règne animal, car elle vole en moyenne à 150 km/h, mais serait aussi capable de réaliser des piqués à une plus grande vitesse. Qui plus est, jamais les frégates ne cessent leur ballet aérien. Elles m'ont donné nettement l'impression que j'avais été désigné personnellement pour être leur future proie. Elles criaient avec force. Elles tournaient bien en spirale au-dessus de ma tête longtemps, très longtemps. M'en voulaient-elles à ce point ? Je ne savais pas qu'elles y étaient obligées. Leur plumage n'est pas imperméable ce qui leur interdit de plonger, de nager ou de se poser sur l'eau. Pourtant, il faut bien qu'elles fassent des repérages. Même pour se nourrir elles doivent s'occuper tout en restant en vol, à repérer les bancs de poissons volants, essayant de piocher un peu au hasard les bébés-tortues sur les plages ou d'arracher leur proie au bec d'autres oiseaux. Ce sont

donc des oiseaux véritablement harceleurs, des pirates des airs et, sous des dehors magnifiques, les frégates n'hésitent même pas à intercepter leurs collègues en plein vol et à aller dérober la pitance de leurs congénères aussi bien que celle des autres oiseaux de mer. Je ne m'étonne plus que leur nom leur ait été donné par analogie et que l'on ait décidé d'utiliser pour les désigner un nom précédemment réservé à ces bateaux de guerre qui sont réputés pour leur rapidité d'intervention et leurs qualités d'interception.

Les officiers de la capitainerie

Comme nous allions d'île en île, il était bien naturel que nous passions quelque temps en transit sur les quais et les pontons. Je me délectai de ces petits ou de ces longs moments d'attente. Le plaisir que j'éprouvai au cours de ces entre-deux devait beaucoup aux circonstances obligées dans lesquels ils se déroulaient. Même les relents des odeurs de gasoil mêlées à de lointaines odeurs de poissons, ne parvenaient pas à détruire la sourde jubilation que m'offraient ces instants. Je me dois probablement de vous en préciser les causes. Pour y parvenir, il me faut décrire les personnages qui habitent cette véritable pièce de théâtre que constitue l'attente au port. La mer infinie, encore un peu inaccessible en est l'héroïne principale, le ciel est son amant, le vent est son soupirant, les nuages sont leurs rivaux. L'action se construit spontanément sur la promesse d'un départ et l'espoir de rencontres. Les allées et venues des bateaux matérialisent tous les personnages qui entrent et sortent au fil de l'action. Le bruit du ressac rythme les entrées en scène comme des portes qui claquent. Les oiseaux de mer pépient comme le faisait le chœur lancinant des théâtres de la Grèce antique. Le bruit lourd d'une sirène de bateau vient de temps à autre troubler l'intermittente quiétude du port et déclenche un coup de théâtre. Le spectateur peut agir projeté. Il y

Sous le soleil bien haut dans le ciel nous trouvâmes donc un autre endroit, bien plus calme, pour aller nous rafraîchir et nager dans ce décor unique. Vint le moment où nous pûmes choisir avec précision un lieu de plongée adéquat. Olympe, cette jeune femme plutôt sportive au corps fuselé nageait dans le petit groupe que nous formions. Comme nous tous, en maillot de bain, elle portait aussi un masque de plongée, un tuba et des palmes. Toutes et tous, nous nagions tranquillement tournant un peu en rond en admirant les beautés sous-marines des alentours. La baignade avait à peine commencé qu'une bande de filles, de jeunes otaries, se joignit spontanément à notre groupe de baigneuses et de baigneurs. Elles étaient agiles et gaies et nageaient avec une vivacité extraordinaire. Elles nous donnaient l'impression de vouloir venir jouer avec nous et c'est bien ce qu'elles faisaient. Elles tournaient, plongeaient, remontaient, faisaient demi-tour sur place, s'éloignaient à peine et se retournaient pour venir nous voir dans un joyeux désordre. Nous partagions avec elles le plaisir de nager en apnée dans une eau à la transparence infinie. Je regardai aussi un peu distraitement les poissons multicolores qui nous entouraient quand, tout à coup, je vis qu'Olympe notre camarade s'agitait et remontait précipitamment à la surface pour prendre de l'air. La confondant avec la nageoire d'une de ses congénères, une otarie facétieuse et intrépide avait entrepris de mordiller une des palmes en plastique d'Olympe. Ce fut très bref. Olympe effrayée sursauta et avait aussitôt réagi en remontant précipitamment à la surface. Naturellement l'otarie coupable de ce méfait s'était enfuie et avait disparu dans les profondeurs. Il faut croire que la saveur de la matière plastique caoutchoutée des palmes artificielles d'Olympe, notre apprentie plongeuse aux longues jambes fines, n'était pas du goût de l'otarie. Une fois la surprise passée, il nous fallut conclure que les jeunes otaries ne sont pas que joueuses. Avec leur nez pointu et leurs petits yeux malicieux, elles sont aussi animées d'une forte curiosité. Elles sont sans doute aussi assez gourmandes et

pour toujours. Darwin lui-même avait été impressionné. Il rapporte que lors de son expédition sur le *Beagle*, un navire au nom de chien, curieuse tradition anglaise, il trouva un rocher de lave volcanique noire brûlant sous le soleil, avec des cratères qui lui rappelèrent les fonderies industrielles d'acier du Staffordshire. Pour notre part, loin de l'Angleterre, en pleine mer face à nous, émergeait de l'azur la consolidation de la lave de la cheminée d'un volcan qui narguait notre petit canot à moteur. L'homme qui barrait notre bateau eût soudain une initiative déraisonnable ; côtoyant de très près la paroi noire de la falaise, il entreprit de nous engager dans un étroit défilé coudé qui allait en se rétrécissant. On ne pouvait percevoir si une issue nous permettrait de nous extraire de cet entonnoir de pierre noire. La surface de l'eau laissait curieusement apparaître une série de vortex impressionnants, comme si quelqu'un cherchait à vider une portion de l'océan Pacifique précisément à partir de l'endroit où nous nous trouvions. La rapidité du mouvement des filaments d'eau entraînés dans la spirale nous faisait clairement percevoir qu'au moindre incident, la vraisemblance d'un engloutissement définitif était envisageable. Sous la coque de notre bateau et à nos côtés nous avions tout simplement été gratifiés de la présence simultanée des Charybde et Scylla en plein océan Pacifique. Quelle héroïne grecque pourrait donc nous sortir de là ? Ce fut Alix qui, pénétrée du danger décida de notre destin. Aussi avisée que la magicienne Circé et aussi déterminée que la déesse aux yeux pers Athéna, elle s'adressa au barreur de notre canot et lui asséna un ordre catégorique et définitif. Il reçut d'Alix l'interdiction de nous engager dans ce rétrécissement infiniment périlleux et se vit infliger l'obligation de retourner trouver le calme plus au large, ce qu'il fit illico. À ce moment précis, il fallut que je me rende à l'évidence. Mes sentiments inavoués pour Alix venaient de prendre corps et d'émerger dans l'intervention quasi rédemptrice qu'elle fit en ce lieu sinistre et grandiose.

tant à éprouver que jamais l'ennui ne m'a gagné en ces circonstances.

Sur l'embarcadère de l'île Isabella, j'étais assis les pieds pendants au bout du quai. Je me nourrissais du temps qui passe. Pourtant, un trouble croissant m'envahissait, car pendant ces périodes d'attente, alors que comme moi elle était en quelque sorte condamnée à l'inactivité, Alix restait silencieuse. Ce jour-là, elle semblait contempler le milieu ambiant presque distraitement, mais il ne s'agissait que d'une apparence. Je ne saurais pas dire si ce qui gouvernait son regard était sa soif de beauté ou si c'est sa quête d'absolu qui prenait le ciel pour cible. Elle me semblait de plus en plus désirable.

Un cri d'oiseau disgracieux me tira de mes rêveries. Dès qu'il y a un poteau, un pilier, une bitte d'amarrage aux alentours, les pélicans bruns les choisissent de préférence à tout autre emplacement pour s'y poser, surveiller et peut-être même contempler les entourages d'un peu plus haut. Les pélicans sont les rois de tous les promontoires. J'observai à de multiples reprises cette habitude qui est très marquée et qui dépasse de loin la pratique de la plupart des autres oiseaux; du coup, ils devenaient mes voisins, peut-être même des complices quand j'attendais le départ de notre bateau ou que je prenais quelques photos. Au sol, leur omniprésence en ces lieux surélevés m'inspira qu'il ne fait pas de doute qu'aux Galápagos tous les responsables de capitaineries, ces officiers compétents en matière de police portuaire, ne peuvent être que des pélicans équatoriens. Sous leur autorité, nous étions sous bonne surveillance et totalement sûrs qu'aucune des entrées ou sorties de port ne pouvait leur échapper. Pour revenir à leur posture altière, il faut reconnaître qu'il est certain que leur position un peu haute facilite aussi la tâche de ces gros mangeurs. Elle leur permet de s'envoler plus facilement que s'ils partaient du sol pour décoller. D'ailleurs, il n'est pas neutre de remarquer que peu avant

leur premier envol, lorsqu'ils sont encore adolescents, les jeunes pélicans deviennent souvent plus trapus et plus lourds que leurs parents et de plus ils sont encore inexpérimentés. Ce sont ces mêmes jeunes affamés qui venaient il y a peu se nourrir directement dans le sac gulaire de leurs parents, un sac amarré sous leur bec qui apporte trois à six kilos de poissons par jour. (L'obligation de faire des courses de manière conséquente quand on a des adolescents sous sa responsabilité, vous ferait-elle penser à une famille que vous connaissez ? Si de surcroît, j'ajoute que le cri du pélican ressemble au braiement d'un âne, est-ce que cela facilitera dans votre esprit un rapprochement avec une situation vécue ?)

De toute façon, enfant ou adulte, l'envol des pélicans requiert toujours de gros efforts. Lorsqu'ils partent de l'eau, car ils passent la moitié de leur existence dans l'eau de mer, ils sont contraints de courir à la surface, en battant vigoureusement des ailes sur une longue distance. Que cela soit entendu, les pélicans sont donc bien des gros porteurs. Ils volent bas, souvent au ras des flots. Avec leur bec volumineux et leur gosier proéminent, c'est sûr, ils ne cherchent pas non plus à adopter une élégance aérodynamique à la Raymond Loewy, ni à se prétendre aussi fins et furtifs qu'un avion de chasse tout de fibre de carbone et de titane revêtu. Leur long bec les fait ressembler aux guerriers dotés d'une grande épée qui aurait été forgée au cours de l'empire carolingien. Chacun son style ! Après un décollage laborieux, une fois dans les airs, le pélican vole à l'économie. Il se laisse planer le plus possible pour éviter de propulser lui-même sa carcasse d'environ quatorze kilos. Une de ses stratégies de pêche est la même que celle des fous. Doté d'une vue perçante il peut déceler sa proie en vol et la choisir au milieu d'un banc de poissons. Le pélican vire pour fondre sur son objectif. Il ajuste alors légèrement sa trajectoire, il reste suspendu presque à l'arrêt dans le ciel avant de basculer et de piquer, bec à la verticale. Cette technique spectaculaire s'apprend sur le tas : les jeunes

pélicans qui s'essayaient à pêcher commencent par prendre de sévères bûches en faisant des plats à la surface de l'eau. Apparemment, ils s'en remettent ! Mais leur vol habituel quoique lourd et lent, est surtout puissant, un peu comme celui des hydravions. Irrésistiblement, ils me font penser en tous points à ces avions bombardiers d'eau à hélices, les fameux *Canadair* ; « Pélican » est d'ailleurs le tendre surnom que les pilotes de la *Protection civile* donnent eux-mêmes à leurs engins emblématiques destinés à la dispersion aérienne de l'eau dans la lutte contre les incendies. J'en conviens aisément avec vous, il vaudrait mieux dire que ce sont les avions qui ont copié sur les pélicans et non pas le contraire. Sachez toutefois que mon admiration et ma sympathie, certes un peu désordonnés vont à tous ces drôles d'oiseaux, mécaniques ou naturels, sans distinction.

Otaries adorées

Nous naviguions aux abords d'un immense rocher d'un noir luisant. Il émergeait puissamment de l'eau et n'avait rien à envier aux tours des quartiers d'affaires de Shenzhen ou de Dubaï. Je crois même que ce récif en forme de pilier, aurait pu à la façon d'une météorite géante avoir été puissamment propulsé du fond des ténèbres de l'espace interstellaire par une force invisible. Mais il s'agissait en fait exactement de l'inverse, car cet amas de basalte solidifié était sans aucun doute attribuable à l'éruption d'un volcan sous-marin. Le jaillissement désordonné de la lave avait produit ce caillou cyclopéen, plusieurs colonnes de basalte aux parois inégales qui étaient tantôt grumeleuses, tantôt aussi lisses, parfois brillantes et tranchantes comme l'obsidienne. L'ombre noire de ces rochers géants couvrait l'océan. J'avais l'impression qu'une masse infinie s'était posée sur le sommet de mon crâne et que ma tête était rentrée profondément dans mes épaules dans le but de s'y installer

.....

bien. Mais, bien formé à sa mission, ce garde naturaliste qui nous accompagnait a cru que je voulais ramasser ce petit bout d'os minuscule pour l'emporter chez moi, ce qui est formellement interdit. Cela m'a valu une vive admonestation de sa part. Le pire fut que j'étais bien innocent, que mes explications en un espagnol parfait n'ont reçu comme réponse que la colère de Wayna. Il m'avait interpellé en présence d'Alix, qui n'était guère encline à accepter de ma part un comportement de présumé délinquant en écologie. Pour une peccadille, ce consciencieux garçon, sans s'en rendre compte, était en train de compromettre à la fois ma réputation et mes tendres espérances. Quelques minutes plus tard je fus rassuré, car mon incartade apparut à tous bien bénigne quand nous vîmes un peu plus loin sur la plage un squelette entier d'otarie qui semblait bien avoir été mis là pour nous barrer le chemin. Présente depuis un bon moment, la carcasse éclatante de cette otarie, posée sur le sable, était d'une blancheur immaculée. L'action conjuguée du soleil, de l'air marin chargé de sel, du vent et du sable avait même commencé à l'éroder et à en polir soigneusement les angles, la transformant en une véritable œuvre d'art aux contours finement polis. Cette scène qui aurait pu être glaçante était d'une grande beauté. Elle avait un côté solennel, d'une grande dignité. Plongés dans la nature sauvage, bercés par les éléments, en pleine lumière, nous pouvions observer à loisir un spectacle aussi saisissant que celui qu'offre la gigantesque galerie de paléontologie et d'anatomie comparée du Muséum national d'histoire naturelle de Paris.

.....

.

bien, naturellement. Mon hésitation me laissa totalement silencieux. Quand elle m'a demandé la permission de les changer pour moi, mes fameux rideaux, si je le voulais bien, j'ai compris que ma maison allait bien sûr devenir aussi la sienne. Nos cœurs parviendraient-ils à y brûler comme deux volcans résolus à déverser des fleuves de feu l'un vers l'autre ? Cette perspective me ravissait et m'étant imprégné de la nature du message qu'elle avait à peine dissimulé derrière ces rideaux, je me suis empressé de lui dire que j'allais également acheter très vite un nouveau lit à propos duquel je ne manquerais pas de recueillir ses affectueux conseils ; il ne faisait pas de doute dans mon esprit qu'il fallait qu'elle choisisse pour nous deux le lieu de notre future union. Après les nuits remplies de rêves que nous y passerions enlacés, il était sûr qu'avec notre capacité d'émerveillement, nous retournerions un jour ensemble dans les Andes pour y débusquer les ours à lunettes et y admirer ensemble le vol des condors.



CHAPITRE XI

Médicaments et misère

Le retour se faisait proche. Arrivés à l'aéroport de Quito, avant de quitter à proprement parler le sol de l'Équateur, notre guide Manuela nous adressa une demande se rapportant à la santé dans son pays. Toutefois, ne croyez pas que la médecine traditionnelle en Équateur, comme dans d'autres pays andins, soit une vieillerie. Alors même qu'elle tire ses racines d'un passé lointain, elle a continué à trouver une place tout au long de cinq siècles de régimes coloniaux et républicains. Cette permanence a été soutenue par les peuples les plus pauvres : Indiens, métis, montagnards et paysans, qui ont trouvé dans la médecine traditionnelle une alternative moins coûteuse et plus conforme à leur vision du monde. Il est fort compliqué de se référer à des traditions non-écrites des pratiques de soin, en particulier de celles qui se réfèrent aux confins de la magie et du mystère, à la pharmacopée indigène.

« Après avoir conquis le royaume des Incas, les Ibériques imposèrent assez rapidement dans l'Amérique du Sud leurs langues, leurs mœurs, leurs connaissances scientifiques ; leur domination fut exclusive du xve au xix^e siècles.

Mais, il y a lieu de le remarquer, la pharmacopée indigène était loin d'être sans valeur, tandis qu'en Espagne l'art de guérir avait fait peu de progrès depuis les Arabes. Les médecins et aussi les apothicaires, confondus avec d'innombrables et détestables charlatans, excitaient la verve de Cervantès et d'une foule d'auteurs comiques. Les conquistadores n'apportèrent donc pas nécessairement aux Indiens la santé dans leurs caravelles.

Toutefois, ils organisèrent, avec lenteur. D'après un rapport officiel adressé au roi d'Espagne, il n'y avait à Quito et dans sa juridiction, en 1573, « ni médecin, ni pharmacien, mais seulement un chirurgien qui ne savait pas lire le latin, ni le parler, et qui avait nom Alonso Gonzalez ».

Le premier « boticario » de Quito fut Louis Thaon — vraisemblablement un Français — qui se fit agréer le 23 mars 1610 par le Cabildo. Dans la même ville, le public trouvait aussi des médicaments à l'apothicairerie des Jésuites et à celle de l'hôpital, tenue par les Betlémites.

Au xv^e siècle, il y avait, à côté du protomedico, un protopharmaceutico, remplissant les fonctions d'inspecteur. Mais, le niveau scientifique était

voluptueux. Ce soir-là, je me délectai de la vue pleine de mystère que j'avais de trois quart arrière, sur celle dont je voulais qu'elle soit ma promise. Ce spectacle ne souffrira jamais aucune comparaison. De la naissance de son cou jusqu'à la lisière de sa chevelure il n'y avait pas sur sa peau le moindre espace capable de me laisser indifférent ou insensible. Le tableau que m'offrait son oreille délicate, aussi élégante qu'un précieux bijou suspendu dans les airs s'alliait magnifiquement à celui de sa joue si tendre et si innocemment ornée de quelques discrètes boucles de cheveux épars et transparents. Cette vision secrète et silencieuse était incomparable. Mon regard sur elle établissait les prémices d'un futur inouï et tant espéré. Sans qu'elle s'en fût aperçue, j'avais déjà atteint avec elle en cet instant un degré d'intimité inégalable. Elle ne le savait pas encore. Par mon seul regard sur son épaule, je m'étais glissé en elle à son insu. Tout se passait comme si mes yeux avaient envoyé sur sa bouche une goutte de rosée qu'elle aurait bue alors même qu'elle venait tout juste de se poser sur le bord de ses lèvres.

À l'évidence dans mon logement, son attention n'était plus sollicitée directement par des horizons infinis ou des pics vertigineux. Elle se considérait en visite chez moi et avec une grande candeur elle m'a demandé si je n'aurais pas l'intention de changer un jour les rideaux de ma chambre. Ils étaient rouges. Elle me donna ensuite son avis sur ce qui irait bien, comprendre le style de rideaux qui conviendrait nettement mieux au décor de ma chambre - si toutefois je consentais à l'améliorer. Que de précautions oratoires !

Après un assez long silence et quelques tours sur elle-même, avec son sourire désarmant, elle m'a alors recommandé de ne pas trop tarder à le faire. J'étais comme figé par ces propos inattendus comme on l'est au moment précis où la lumière de la salle éteinte, les trois coups ont été frappés par le régisseur du théâtre et que le rideau rouge est sur le point de s'ouvrir. Après un instant, elle m'a proposé de m'aider à choisir mes nouveaux rideaux, si je le voulais

les partager avec des êtres chers, de ne pas avoir été ébloui soi-même par la beauté des découvertes, de ne pas avoir été surpris, bouleversé ou même ennuyé, que sais-je encore, pourvu qu'on ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

Alix ne s'était pas particulièrement investie dans ce barnum photographique et c'était pour moi rassurant. Il me semblait qu'elle était dans la continuation de son attitude lors du séjour. Toujours à l'écoute, elle était totalement pénétrée des mouvements du sensible. Par inadvertance, Alix se plaça à mes côtés et, sans qu'elle eût cherché à ce que mon regard se dirigeât vers elle, je ne pus éviter de focaliser toute mon attention vers elle tant elle m'était proche. Elle me paraissait si douce. Tous nos compagnons de voyage étaient occupés par des discussions remplies de toutes sortes de questions ordinaires. Leurs propos entretenaient pourtant une agréable sociabilité qui à ce moment-là me paraissait assez banale et assez peu digne d'intérêt. Alors même qu'elle ne se préoccupait nullement de moi, j'eus le loisir d'admirer en détail la finesse des traits d'Alix pendant ce long moment où les conversations bruissaient. Elle était debout, située à peine à un pas devant moi. Sans qu'elle s'en doutât, elle offrait ainsi à mon admiration le mince profil de ses épaules et la délicatesse de la peau de son cou. Je profitai de cet angle de vision si rare, celui que l'on néglige toujours alors même qu'on est ému par la beauté d'une femme ou par celle de son visage. D'ailleurs, les peintres, les photographes ou même les cinéastes ne représentent quasiment jamais l'image que perçoit un homme qui approche ainsi en secret une femme de dos. Il n'y a que quelques sculpteurs émérites, contraints par les nécessités de leur art, qui parviennent parfois à s'intéresser à l'attraction que génère ce délicieux fragment de l'anatomie des femmes et particulièrement de celles dont le noble port de tête est tout à fait admirable. Il s'agit pourtant d'un spectacle enivrant, si enivrant ! Espérer pouvoir tout doucement, très délicatement et subrepticement, déposer un tendre baiser dans le cou de son aimée est prodigieusement

encore bien peu élevé à la fin de ce siècle, où apparut seulement, dans les Facultés de Saint-Thomas d'Aquin et Saint-Grégoire-le-Grand, la première chaire de médecine et pharmacie.

L'un des premiers soucis du libérateur Bolivar a été de réorganiser la pharmacie militaire en décrétant, en 1822, que « les pharmaciens de 1^{re} classe de l'armée jouiraient du statut, du grade, des préséances et de la solde des sous-lieutenants, et ceux de 2^e classe, des sergents-chefs » .- C'est dire que les préparateurs de remèdes n'avaient pas encore obtenu toute la considération qu'allaient leur mériter leurs services »⁶

La difficulté de mise en œuvre des savoirs traditionnels au profit du plus grand nombre n'est cependant pas mince. Alix, bien renseignée, me dit que l'Université Andine Simón Bolívar s'était mobilisée pour faire participer à cet effort des chercheurs et des universitaires d'anthropologie, d'ethnobotanique, de phyto-chimie et d'autres disciplines. Manuela savait que notre retour en France se traduirait pour nous par une réinsertion dans un monde où nous serions mieux nantis matériellement, que la plupart des Équatoriens dans leur propre pays. Elle nous demanda s'il nous était possible avant d'embarquer dans l'avion de lui laisser, de lui confier, tous les médicaments que nous avions encore en notre possession afin de

⁶ Guitard Eugène-Humbert. Histoire de la pharmacie dans l'Équateur : Dr. José E. Munoz, *Apuntes para la historia de la farmacia en el Ecuador*. In: *Revue d'histoire de la pharmacie*, 41^e année, n°137, 1953. pp. 59-60.

pouvoir les céder au profit des pensionnaires de la prison des femmes de Quito.

De manière un peu inattendue, Patrick céda tout un stock de médicaments contre les brûlures d'estomac qui comportait une gamme incroyablement diversifiée de pansements gastriques. Chacun tenta de contribuer en fonction de ses capacités. Alix a alors fait preuve d'une grande perspicacité. Redoutant que les médecins et plus encore les patientes refusent d'utiliser ces médicaments venant de l'Étranger, elle prit une judicieuse initiative. Elle se mit à traduire frénétiquement la posologie et les indications de tous ces médicaments en espagnol, en reportant les informations sur les boîtes ou sur les notices. L'avion nous attendait, elle se mit à écrire frénétiquement sur les étiquettes de ces boîtes souvent un peu trop petites, mais elle avait acquis la conviction qu'il fallait donner la meilleure chance possible à ce legs un peu particulier pour qu'il puisse être utilisé sans appréhension. Je reconnais que je n'aurais pas pensé à cette facilitation ingénieuse. Nous étions sûrs que nous ne saurions jamais si cette démarche altruiste s'avérerait déterminante. Nous étions sûrs que ce comportement n'effaçait pas en nous la nature intrinsèque du touriste égoïste. J'ai pourtant été très sensible à ce beau geste et surtout à la pensée généreuse qui l'avait suscité. Ce geste certes un peu dérisoire, constituait un adieu déchirant à ce pays qui nous avait ouvert les yeux sur les beautés du monde naturel, mais ne nous avait pas éclairés aussi bien sur ses réalités sociales. Dostoïevski fait dire au prince Mychkine, héros de *l'Idiot*, que seule la beauté sauvera le monde. En l'occurrence, de quelle beauté pourrait-il bien s'agir ? Quelle serait la beauté qui en supplémentant celle de la nature pourrait sauver le monde de la misère ?

aurait sans doute changé de travail dix fois depuis la prise des photos. Finalement, il m'importait peu que tant de visages fussent inconnus des autres et inaccessibles, puisqu'ils étaient restés durablement dans ma mémoire avec une qualité qu'aucune photo n'arriverait jamais à égaler. Que ces personnes restent des étrangers ne constituait pas un thème digne d'intérêt. Comment assumer une telle accumulation de banalités alors que nous avons été plongés dans des merveilles incontestables. Quoi qu'il en soit, dans mon salon, il m'était difficile de reprocher à mes hôtes de s'ennuyer devant des clichés et de se lasser des figures imposées du visionnage, car je n'étais moi-même guère amateur de cet exercice de style. Selon moi, il ne supporte absolument pas l'improvisation.

Bénis soient tous ceux qui ont l'élégance de ne montrer qu'une sélection rigoureuse de leurs photos se limitant tout au plus au vingtième de leur récolte brute, y compris pour les plus doués. Que ceux qui ont fait preuve d'initiative soient loués. Il vaudrait nettement mieux qu'à chaque fois, les montreurs aient articulé préalablement des commentaires courts et des propos de circonstance vraiment habités par leur vécu. Il faudrait absolument qu'ils aient pensé aux autres et bien préparé leur coup. Il n'est pas si facile de rendre appréciables, voire pertinents, les commentaires qui vont accompagner les visionnages imposés à tous, même autour d'un verre de whisky. Faire partager agréablement des ressentis et des émotions pour pouvoir les présenter et les offrir à ses invités nécessitera toujours un travail de préparation soigné. Il n'y a rien de pire que s'entendre décrire par des mots, généralement très plats, ce qui vous crève déjà les yeux sur l'image. Cela arrive souvent hélas ! En plus d'avoir l'air de prendre les spectateurs de ces photos de vacances pour des ahuris ou des crétins finis, ces pléonasmes de vacances, ces superfluités photo-discursives ont assez rapidement un effet soporifique irrésistible. Quitte à être déçu par les photos de vacances des autres, autant être déçu pour un bon motif. Ce serait de ne pas avoir eu la chance de vivre de telles émotions, ni celle de

sembla qu'elle s'intéressait un peu trop à moi et à ce qu'elle percevait de mon mode de vie au travers de mon logement. Je mis fin rapidement à une salve de questions de sa part qui me paraissaient toutes orientées pour jauger mon éventuelle aisance matérielle, ou tout au moins pour lui permettre d'apprécier précisément l'idée qu'elle cherchait à s'en faire.

Le jour convenu, Robert n'était pas disponible. Je ne saurais dire si c'était parce que ce jour-là il était malade ou retenu par une séance de yoga particulièrement importante ou si son absence était associée à un malaise alarmant de sa grand-mère en Province, mais cette nouvelle avait été un soulagement pour la plupart d'entre nous ; cela nous évitait de subir une fois de plus ses sempiternels discours à vocation froidement encyclopédique ou prétendument culturelle qui occupaient tout l'espace des échanges dans le groupe dès qu'il y était présent. La convivialité que nous appelions tous de nos vœux avait tout à gagner de son absence.

Sans surprise, Patrick se comporta comme tous ceux qui avaient participé au voyage et qui regardent les photos des autres. Il passait d'une expression de déception à la suivante en utilisant ses manières pataudes et un langage brusque et fruste. « Ah, ça c'était où ? Je ne l'ai pas vu, ça ! » et puis « moi aussi j'ai fait la même photo, en un peu moins bien ! ». L'insignifiante Mireille ajouta dans son style désabusé : « Là, ça c'était pas mal, mais moi j'ai préféré un autre endroit, mais sans doute, tu ne l'as pas pris en photo, moi non plus d'ailleurs, quel dommage ! ». En sus de ces commentaires affligeants et peu amènes, les quelques invités au visionnage qui n'avaient pas fait partie du voyage subissaient comme les autres un sempiternel défilé de doublons, de vues ratées, floues, mal cadrées, mal éclairées. Ils subissaient aussi les portraits de personnes dont ils ignoraient tout et dont ils ignoreront probablement tout, à tout jamais. Serait-il possible de retrouver les piroguiers shuars, le guide-naturaliste Wayna, le vendeur de panamas ? Manuela, la guide

CHAPITRE XII

Rêves et vertiges

Après tant de regards autour de soi, mon retour en France n'est pas parvenu à susciter autant d'images que celles qui avaient émergé de ce séjour unique. Il n'y a pas de honte à cela, la vie n'est pas toujours pittoresque au premier sens du terme. Mais, une fois revenu, j'ai été contraint d'admettre qu'il me fallait reconsidérer mon petit monde quotidien avec d'autres dimensions. Je ne parle pas uniquement d'altitudes, de distances ou de coordonnées géodésiques, je crois vraiment que le premier changement qui s'était opéré en moi provenait d'une perception radicalement rafraîchie de mon insertion dans la Nature.

À mon insu, un autre changement s'était aussi opéré de manière définitive. Un trouble s'était invité dans mon paysage psychique et émotionnel. Ce trouble avait pris la délicieuse apparence d'une jeune femme élancée aux yeux magnifiques et au regard souvent perdu dans les cimes. Mes nuits étaient hantées par des rêves où s'était immiscée la Galatée peinte par Gustave Moreau. Ce n'était évidemment pas le fruit du hasard, car Galatée avait quatre grands parents qui la reliaient tous aux spectacles et aux émotions dont je m'étais imprégné lors de ce voyage : Pontos - le Flot et Gaïa - la Terre, sont ses grands-parents paternels, Océan et Téthys, ses grands-parents maternels. Dans mes rêves, il m'apparut comme une évidence que l'âme d'Alix était irriguée par la même sève divine que celle qui irriguait le cœur de Galatée. Dans mon rêve j'avais pris la main d'Alix- Galatée- entre les deux miennes. Elle m'avait laissé

glisser dans son royaume subrepticement la chaleur de ma paume. Je l'écoutais, mon regard perdu sur ses lèvres en sentant son cœur, ses poignets pleins de fièvre. Ses mains, sans bijoux, étaient l'œuvre d'un orfèvre. Bien sûr, l'intimité de nos doigts qui se mêlèrent, se courtisèrent et jouèrent en un ballet charnel, formait le prélude, le sceau d'un vœu éternel. Éros nous avait touchés, et mis sur le chemin. Il cesserait bien de nous ignorer demain, lorsqu'à mon désir elle accorderait sa main.

À peine réveillé, je me rendis compte dès cet instant que l'Équateur est certainement le pays qui est le mieux placé au sein de tous les pays qui peuplent le vaste monde pour mériter le qualificatif de pays de tous les vertiges. La cordillère des Andes m'avait fourni comme à tous ceux qui la parcourent, la sensation angoissante d'une possible perte d'équilibre. Elle s'accompagnait de celle du risque de chute profonde, toutes choses qu'on éprouve au-dessus du vide, un vide qui semblait parfois exercer sur moi une attraction irrésistible. Voilà un premier vertige auquel personne ne peut vraiment échapper. Ensuite, il arrive que les montagnards les plus entraînés, parfois même des Quechuas ou les Otavalos éprouvent une sensation que l'on désigne, faute de mieux, par le mal des montagnes qui peut hélas s'accompagner de troubles divers telle que la nausée, les vomissements, encore la perte d'équilibre, la surdité... Tous ces maux particuliers que vous connaissez peut-être, viennent on le sait, d'affections du système nerveux central ou de troubles de l'oreille interne ; j'en ai éprouvé certains qui ont constitué mon deuxième vertige équatorien. Qui plus est, la morphologie du globe décerne, à n'en pas douter, à l'Équateur la palme de la vitesse circonférentielle la plus élevée qui soit dans notre monde et je sais de quoi je parle. Je conçois que cela peut donner le tournis à tout un chacun, même lorsqu'on n'est pas un oiseau, un avion ou une fusée qui parcourt le globe. Sans en comprendre la raison, j'avais perçu dans ce pays une sensation ou plutôt une illusion que mon corps et les objets qui m'environnaient

étaient animés d'un ample mouvement de rotation et, à n'en pas douter, le troisième vertige de l'Équateur doit se cacher dans ces nimbès-là. Je dois aussi à la vérité de vous dire qu'à plusieurs reprises, je me suis trouvé au beau milieu de la nature dans un état d'égarément ou d'étourdissement passager. J'étais dominé par les émotions intenses directement liées à la beauté des lieux et des instants que j'ai vécus et c'est au travers de ces ébranlements que j'ai pu expérimenter ce que j'appelle le quatrième vertige de l'Équateur.

Le cinquième vertige de l'Équateur n'appartient qu'à moi. J'ai été Impressionné si fortement, exalté même, voire étourdi dans le sillage d'Alix au point que j'étais enivré, ébloui par cette femme. Elle m'a emporté dans le vertige de l'Amour. Il a surpassé ses quatre prédécesseurs et en a renforcé les effets. Je me demandai vraiment comment je pourrais revenir sur Terre après tant d'émois. Hélas, après toutes ces considérations, à la lisière du rêve et des vertiges, la réalité repris bien vite le dessus. Alors que mes rêves me paraissaient si doux, c'est un bon café qui me fit ouvrir les yeux.

À l'issue du voyage, il avait été convenu de se revoir pour prolonger le séjour. Le visionnage des photos des uns ou des autres n'était qu'un prétexte banal pour se retrouver et continuer à se réjouir. Nous avions associé à notre petite réunion quelques proches qui n'avaient pas participé au voyage, ce qui revenait à le poursuivre en ajoutant quelques strapontins à la rangée de fauteuils d'orchestre qui nous avait accueillis en plein vent sur l'équateur. Hélas, les séances de visionnage de photos de diapos ou de films sont quasiment toujours vouées à un accueil tiède et à un bonheur médiocre. Arrivée en retard, la belle Olympe, n'avait pas quitté ses lunettes de soleil. Elle semblait ne pas encore avoir pris conscience qu'elle était rentrée en France et avait atterri en visite chez moi qui n'habite ni en montagne, ni sur une île. Elle regarda du bout du nez quelques-unes des photos pour se donner une contenance. Il me

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre Premier	1
Voyage organisé	1
Métissages.....	4
Chapitre II	7
Ma Montagne magique	7
Haciendas	12
Chapitre III	21
Tout l’or baroque	21
Délices	25
Chapitre IV	33
Le nombril du monde	33
Cuenca, Caussade et Panamá.....	39
Chapitre V	47
Voie étroite.....	47
Franchir un col.....	55
Chapitre VI	59
Qui a dit aras ?.....	59
Réductions.....	63

Le chaman	67
Rio Napo	70
Chapitre VII	73
Hauteurs	73
Cuyes	81
Pique-nique	84
Chapitre VIII	91
Hommes célèbres	92
Chapitre IX	99
Les Galápagos	100
Comment peut-on être naturaliste ?	103
Île noire, crabes orange & flamants roses	106
Barcus	112
Chapitre X	117
Le fou aux pieds bleus	117
Monstres marins et terrestres	125
Frégates magnifiques	128
Les officiers de la capitainerie	130
Otaries adorées	133
Chapitre XI	143
Médicaments et misère	143
Chapitre XII	147
Rêves et vertiges	147
TABLE DES MATIÈRES	157